This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

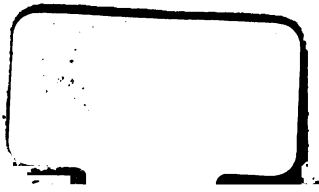
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]

louis CHARPENTIER.
Complete work in spite
of Tome I - on spine.

MMF 67. 23



TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 227

OXFORD
1992

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

OU

HISTORIETTES GALANTES ET MORALES:

*Par M. C***.*

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Et se trouvent A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques:
Et A DIJON,
Chez la Ve. COIGNARD DE LA PINELLE,
& LOUIS FRANTIN, Libraires.

M. D. CC. LXVII.

PIECES

Contenues en cet Ouvrage.

PREMIERE HISTOIRE.

Démophon & Téglis, ou le prix de l'hospitalité, & les effets d'un beau ſonge.

SECONDE HISTOIRE.

Lucile, ou la Fermiere en petite maiſon.

TROISIEME HISTOIRE.

La Mere & la Fille, ou les honneurs du Louvre.

QUATRIEME HISTOIRE.

Amaſis & Laodice, ou le Rival généreux.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 11 SEP 1992 OF OXFORD LIBRARY

A MA FEMME.

Les Dédicaces ſont décriées, ma chere amie ; l'amour entre époux ne l'eſt pas moins : cependant je fais une Epître dédicatoire, je t'aime, & je te l'adreſſe. N'eſt-ce pas fronder les préjugés aimables, & choquer toutes les bienſéances ? j'en conviens ; mais je ne changerai pas de deſſein. Quoique je ne ſois pas Philoſophe, je puis avoir mon avis. Je l'ai, je le publie, en ſera qui voudra.

J'ai cherché autour de moi une femme digne de l'hommage que je te rends aujourd'hui ; j'en ai

trouvé quite ſurpaſſoient en beauté, & en eſprit ; nulle en délicateſſe de ſentimens, en bon ſens. Les unes ne jouiſſent des avantages de la figure, que pour ſe livrer à des caprices toujours nouveaux, à des fantaiſies ridicules, à des écarts indécents. Les autres n'occupent leur eſprit qu'à imaginer des prétextes, pour s'affranchir de toute eſpèce de devoir. Il en eſt qui ſentent que les agrémens de leur commerce doivent être ſoutenus du mérite des actions. Mais elles ne font le bien que pour elles. Dans leurs mains, les traits de bienfaiſance & d'humanité ſont défigurés par de baſſes prétentions à la publicité. Pour toi, ma chere amie, tu as de la bonté ſans intérêt ; tu ſers, quand tu le peux, & ſans regarder le retour comme une choſe dûe. Tu ne te propoſes que d'être utile. Tu m'attaches à toi, non ſeulement par ces qualités

déja ſi rares, mais encore par un diſcernement sûr, & un ſens droit. C'eſt ainſi que la pente au bien doit être dirigée par une certaine ſagacité de jugemens. Point de mérite réel, ſi l'ame agit ſans connoiſſance & ſans règle. On ne ſe porte à quelque action louable, que par haſard, ou par reſpect humain. Ce ne ſont que de foibles rayons qui s'échappent de loin en loin, d'un ciel toujours chargé de nuages.

Tu juges des objets par réflexion & par ſentiment. Tes conſeils ſont une lumiere douce & féconde, qui me pénétre. Combien de fois tes déciſions m'ont tiré d'erreur! Je me rappelle avec tranſport, une converſation que nous eumes enſemble il y a quelque tems. Nous parlions des Romans nouveaux. Ils nous annoncent preſque tous, te diſois-je, une révolution heureuſe dans l'eſprit. Autrefois ces ouvrages ne

ſe propoſoient communément de plaire que par un merveilleux, qui n'eſt pas dans la nature, ou par un tableau ſéduiſant de paſſions effrénées, & ſouvent obſcènes. Que d'Auteurs ne cherchoient à fixer l'attention que pour corrompre le cœur! Les Lecteurs ſont revenus ſur eux-mêmes, & ces peintures funeſtes les ont enfin révoltés. Ils ont commencé par n'oſer avouer des lectures qui, en échauffant leur imagination, ne laiſſoient nulle trace d'utilité dans leur eſprit. Le dégoût, le mépris même, ont été la ſuite naturelle de ce triſte vuide. Du moins je le penſois ainſi. Les romanciers de nos jours ſe ſont frayés une route nouvelle; ils ont cru avec raiſon, qu'un livre d'agrément pouvoit devenir un ouvrage eſſentiel. La morale ſéche & dépouillée des fleurs de l'invention, ſe fait lire avec peine. On lui rend ces or-

nemens, & un Roman eſt actuellement auſſi utile qu'agréable. Les mœurs les plus ſévères le liſent ſans danger, & avec fruit. La jeuneſſe y puiſe des principes de décence & de vertu, & des exemples de modération, d'humanité & de bienfaiſance. On tire ſes ſujets, non des paſſions fougueuſes & indomptables. Cette ſource fangeuſe ne produit rien que de peu digne du ſiecle de l'aménité; mais dans des penchans doux & honnêtes, dont le jeu ſimple & naturel inſpire l'amour de l'ordre & de la ſageſſe, & répand le ridicule, ou l'infamie, ſur tout ce qui les bleſſe. On ne prend plus ſes héros dans ces états, dont l'élévation n'enfante que des incidents de chevalerie. On les choiſit dans une claſſe d'hommes, dont les ſentimens ſont moins altérés par les préjugés de la naiſſance, & par l'habitude de la

molleſſe. La ſcène eſt preſque toujours à la campagne. Cet heureux ſéjour fournit des portraits auſſi charmants que neufs. Si l'humble villageois contraſte avec ſon Seigneur, c'eſt pour que celui-ci pratique des vertus, ou ſoit ramené au devoir.

Je ſais que quelques écrivains ont égayé leur plume à des compoſitions de ce genre, où la critique & la raillerie attaquent des objets qui méritent des ménagemens, & où les peintures ne ſont pas toujours exemptes de licence. Mais on excuſe ces faillies de l'imagination en faveur du talent & du caractere des Auteurs de ces premiers ouvrages; quant à ceux des ſeconds, on ne peut que les plaindre, & féliciter la ſociété du peu de ſuccès de leurs livres. Le froid accueil qu'on leur a fait, prouve à la fois que l'incapacité eſt ſouvent un contre-poiſon ſûr, & que le genre licentieux n'a

plus droit de plaire au public.

Nous applaudiſſions à un changement ſi déſiré. Nous le voyions avec une véritable joie, nous n'en avions que plus de curioſité d'en découvrir les cauſes. Je crus entrevoir la principale dans les lumieres du ſiécle, dans cet eſprit philoſophique, qui gagne de proche en proche, & ſe répand dans tous les ordres de l'Etat. Car que ne lui attribue-t-on pas? Cette bouſſole, te diſois-je, en montrant le ridicule d'anciens préjugés, a fait revivre le goût de la retenue & de l'honnêteté. Dans le commencement, les Romanciers ont traité de l'amour déſintéreſſé & aventureux, pour ainſi parler, & cela devoit être. Quand les facultés de l'ame ſe développent, le merveilleux nous tranſporte. Nous nous abandonnons tout entiers à ſes charmes. Ont-elles jetté l'éclat dont elles étoient capables? l'abus eſt à la ſuite de l'uſa-

ge. Ce qui nous affectoit, ne nous touche plus. Il faut donc changer de matiere à meſure que les affections s'affoibliſſent. On cherche d'autres reſſorts pour diſſiper l'indolence. On flatte les ſens, on allume les paſſions & les déſirs. En un mot, on empoiſonne le cœur pour attacher l'eſprit. Voilà, j'imagine, tendre épouſe, continuai-je, la ſeconde époque des Romans, & la raiſon des obſcénités qu'on y a ſemées.

Le beſoin de plaire avoit fait naître celui de ſéduire. Le premier en changeant de moyen, éteignit le ſecond. Cette progreſſion étoit encore dans la nature. On révolta par l'endroit même qui avoit amuſé. L'eſprit s'éclaira en allant de rafinemens en rafinemens. On ne tarda pas à rougir de s'être diverti de ſituations que la décence couvre du voile du myſtère. Les Auteurs ſe virent menacés de perdre la conſidéra-

tion & l'eſtime publiques, s'ils continuoient à lever ce voile. Les Romans licentieux, mis dans la balance de l'eſprit philoſophique généralement répandu, en avoient été condamnés, comme ils l'étoient de tout tems par les bonnes mœurs. Celles-ci, ſoutenues par cette lumiere univerſelle, avoit ramené la modeſtie & la décence. Le mérite littéraire ne pouvoit plus conſiſter qu'à les faire briller du plus grand éclat. L'eſprit a donc corrigé les abus de l'eſprit; &, en légiſlateur ſévère, il s'eſt preſcrit pour plaire, des loix qu'il avoit dédaignées dans la même vue. Telle eſt, je crois, mon aimable amie, la ſource d'une époque des Romans, dont il nous eſt ſi doux d'être témoins.

Tu reſtas un inſtant ſans me répondre. Je lus dans ton ſilence & dans tes yeux, que mes raiſonnemens ne t'avoient pas convaincue. Je te preſſai donc de m'avouer

ingénûment ce que tu pensois ; & voici à peu près ce que tu me dis alors. Je ne sais, mon ami, si tu viens de tracer l'histoire vraie des procédés de l'esprit dans les différentes époques des Romans. Mais je conviendrai avec franchise, qu'elle m'a fait naître des réflexions qui semblent le combattre. Les personnes de mon sexe sentent avant de réfléchir, & je ne pense pas qu'il en soit autrement du vôtre. Le premier guide des êtres sensibles est le sentiment. Pourquoi ne lui pas attribuer ce dont tu fais honneur à l'esprit ? Je me trompe peut-être ; mais je regarde cet esprit tant vanté, comme le calculateur de nos sensations. Je craindrois même que dans cette opération, il ne les altérât souvent. S'il donne quelque ordre à nos idées, nous n'avons pas lieu de nous en louer quand il s'écarte de celui des impressions. Ne pourroit-on pas en

inférer que l'eſprit n'eſt qu'un agent ſubalterne, qui ne fait que mettre en œuvre les matériaux que le ſentiment lui fournit. En appliquant cette idée aux Romans dont nous parlons, on diroit que les premiers ne contenoient que des incidents honnêtes, parce que le cœur étoit pur, ou devoit le paroître; que les aventures des ſeconds ont été groſſieres, parce que l'eſprit avide de gloire avoit étouffé le caractère primitif de l'honnêteté qui eſt en nous, pour parvenir plus facilement à ſes fins; qu'enfin les Romans de notre tems, ne reſpirent que la vertu & les mœurs, parce que la raiſon & le ſentiment intérieur ont ſecoué le joug d'une imagination déréglée, & repris leurs droits ſur notre ame.

Cette explication, mon ami, me paroît plus ſimple. Quand on aime le bien, ſoit qu'on agiſſe, ſoit qu'on écrive, on ſe conduit

par ce motif. L'amour de la vertu ne ſuffit-il pas pour nous y porter ? eſt-il beſoin de chercher dans l'eſprit un mobile étranger, & impuiſſant ? Il y a mille exemples de gens d'eſprit, dont la conduite n'a pas été ſans reproche. A peine citeroit-on un homme qui ait ſuivi la voix de ſa conſcience, & ne ſe ſoit pas rendu digne de notre eſtime ? Il eſt donc évident que le ſentiment eſt un maître plus sûr que l'eſprit.

Quand celui-ci a gouverné une nation, ſes productions ont été dévorées. Ce peuple a donné dans tous les excès.... Qui l'a tiré du précipice ? eſt-ce l'eſprit philoſophique ? eſt-il raiſonnable de croire qu'il ſe plaiſe à renverſer ſon propre ouvrage ? non, non, ſans doute. J'aime mieux penſer que le remord qui accompagne le déſordre, la honte & l'infamie qui y ſont attachées, la force de la raiſon, & le cri victorieux des

loix, ont réprimé une licence qui porte en elle-même un germe destructeur. Telles sont, à mon sens, les véritables raisons de la révolution que nous remarquons dans le genre romanesque. J'ignore, cher époux, ce que vous appellez, toi & tes amis, esprit philosophique. Mais j'aime à être aujourd'hui à son égard, d'un sentiment contraire au tien. Je t'ai vu quelquefois refuser de croire à tous les prodiges qu'on lui attribuoit. J'ai le plaisir de t'imiter. Je suis persuadée que le sentiment, ce premier mobile de nos actions & de nos pensées, doit avoir l'influence la plus directe & la plus absolue sur nos mœurs. Si je me trompe, fais-moi voir mon erreur; c'est à toi d'éclairer un cœur qui ne respire que pour t'aimer.

Je ne te dissimulai point, vertueuse épouse, le plaisir que je ressentis à te rendre les armes. Tu

fais ſans ceſſe ſi bien parler le ſentiment, que je le crois capable de tout. C'eſt d'après tes principes, que j'ai entrepris l'ouvrage que je donne au public, ſous tes auſpices. Si je n'ai pas réuſſi à peindre tout ce que les vertus ſociales m'inſpirent, j'eſpère que l'on aura quelque indulgence pour ma plume, en faveur du vif deſir que j'ai d'être utile.

DÉMOPHON ET TÉGLIS,

OU

LE PRIX DE L'HOSPITALITÉ

ET

LES EFFETS D'UN BEAU SONGE.

DEMOPHON, Capitaine renommé, fut banni d'Athènes par un arrêt de l'Oſtraciſme, qu'avoit dicté une faction vendue aux Rois de Perſe. Il erra longtemps avec Nicamette ſon épouſe, & Téglis, fruit unique & cher d'une tendre union, dans les principales villes de la Grèce. Le deſir de la vraie gloire, l'amour de l'ordre & de la patrie, étoient éteints dans tous les cœurs. Une avidité inſatiable des richeſſes & de l'autorité, avoit pris leur place. L'ambition, cette ſource d'héroïſme, quand

elle a en vue la liberté & la grandeur publiques, renverſoit l'une & l'autre pour établir ſur leurs débris, les fortunes particulieres. La confuſion régnoit dans les conſeils. La brigue rejettoit les plus nobles projets, l'intérêt perſonnel faiſoit échouer les plus utiles entrepriſes. Ces déſordres arrachoient des larmes à Démophon. Il voyoit en ſoupirant, la Grèce entraînée par ſes propres égaremens, à une révolution funeſte. Il s'y oppoſa avec autant de ſageſſe que de conſtance. Les Grecs bien intentionnés admiroient ſes vues, joignoient leurs efforts aux ſiens pour porter leurs concitoyens à s'y prêter. Malheureuſement, quand la corruption eſt parvenue à un certain période, il n'y a que le petit nombre qui goûte les bons conſeils. La foule, aveugle dans ſes deſirs, n'aſpire qu'après la nouveauté, les troubles & le changement. L'Athénien, pénétré de ne pouvoir ſervir ſa patrie, réſolut de chercher une retraite, où dans le ſein du

repos, il ne manquât pas néanmoins d'occaſions de ſecourir l'humanité. Il alla ſe fixer dans un vallon de la Theſſalie, que traverſoit un grand chemin, dans un lieu où la plus prochaine bourgade étoit éloignée d'une journée. Il y acquit un terrein aſſez étendu pour fournir à ſa ſubſiſtance, & à des réſerves qu'exigeoit ſon penchant à la bienfaiſance. Il y trouva une maiſon qu'il rendit plus commode que magnifique, meublée avec propreté, & diſtribuée conformément à ſes deſſeins. Le néceſſaire s'y montroit par-tout, le luxe nulle part. Elle tenoit à de grands jardins bien deſſinés, où les fruits & les légumes dans un bel ordre, flattoient la vue par les agrémens de l'utilité. Démophon en avoit banni tous ces ornemens de l'art qui, à force de renchérir ſur la nature, s'oppoſent à ſon but, & défigurent ſes productions. La terre ne veut qu'une ſage culture. Avec ce ſecours elle ne refuſe rien à nos deſirs.

Quelques contours que l'art donne aux arbres, il ne peut approcher de la beauté des fruits. Leurs saveurs exquises l'emportent sur les formes les plus élégantes. Le sol naturellement fertile, sembloit prévenir les desirs de Démophon. Ses moissons étoient toujours au-dessus de ses espérances.

Dans ce charmant hermitage, son premier soin regarda l'éducation de sa chere Téglis. Loin de s'en rapporter uniquement à la vigilance de Nicamette sa mere, comme c'étoit alors l'usage en Grèce, il croyoit n'être pas moins qu'elle, dans l'obligation d'éclairer ses jeunes années. Téglis avoit douze ans: les graces avoient présidé à sa naissance. Vénus lui avoit prodigué tous les dons de plaire. Une figure séduisante, un œil déja animé, un sourire gracieux, un son de voix enchanteur, une démarche légere, un air toujours enjoué, étoient les moindres avantages qu'elle avoit reçus de la nature. Une intelli-

gence, un diſcernement au-deſſus de ſon âge, un eſprit capable de tout, un deſir de ſavoir, rare dans ſon ſexe; des procédés nobles, des careſſes ingénues un intérêt tendre, empreſſé au ſort de ſes proches, & même des étrangers, un zéle ardent à les ſoulager, à les conſoler, faiſoient admirer en elle une ame ſupérieure à la condition humaine.

Tant de qualités réunies raviſſoient Démophon & ſon épouſe. Ils avoient peine à contenir leurs tranſports. Ils la regardoient, & leur joie les rendoit immobiles. Ils ne s'entretenoient qu'avec ivreſſe de leur chere Téglis. Mais plus les Dieux lui avoient été favorables, plus il leur importoit de cultiver ſes talens, & d'accroître ſes heureuſes diſpoſitions. Ils ne lui répétoient preſque jamais leurs leçons, ſur tout ce qui avoit rapport au développement de l'eſprit. Elle apprenoit, & concevoit avec la même facilité. Elle tiroit des conſéquences qui étendoient ſes idées; un

foible rayon exposé à ses yeux produisoit la plus vive lumiere.

Démophon comprit qu'il suffisoit, pour former le cœur de sa fille, de lui donner ou de lui rapporter de grands exemples. Par cette méthode à laquelle il joignoit quelquefois de courtes réflexions, il n'y eut bientôt plus de devoirs, ni de vertus inconnus à Téglis, & dont elle n'embrassât la pratique avec ardeur.

Son pere ne s'étoit pas tellement appliqué à l'éducation de cette enfant charmante, qu'il n'exécutât en même tems le dessein qu'il avoit pris en choisissant cette retraite. Sa maison étoit ouverte à tous les voyageurs. Ils y étoient traités chacun selon son rang, & tous avec les attentions & les égards de la plus prévoyante hospitalité. Il voyoit avec peine les trois quarts des Grecs chargés de chaînes par leurs semblables. Il avoit rendu la liberté à ceux qu'un usage barbare lui avoit soumis. Il

n'avoit plus que des ſerviteurs qu'il traitoit en freres & non en eſclaves. Pluſieurs étoient placés ſur le chemin avec des rafraîchiſſemens qu'ils offroient, ainſi que la maiſon de leur chef, aux paſſants qui avoient beſoin de ſecours ou de repos. Démophon faiſoit réparer la route quand elle étoit rompue, & mettre de diſtance en diſtance, des troupeaux de bœufs, dans les pâturages voiſins, pour être à portée d'aider les groſſes voitures à qui il arriveroit quelques accidents. Il avoit conſtruit pluſieurs petites loges remplies de tous les inſtrumens & uſtenſiles néceſſaires dans ces occurrences. Les domeſtiques qui gardoient les unes, avoient ordre de prêter, ou de donner les autres, ſelon l'exigence des cas; d'indiquer le chemin des villages, ou villes des environs, de fournir aux pauvres voyageurs ce dont ils auroient beſoin, en un mot d'adoucir leurs fatigues par toutes ſortes de procédés.

Lui-même il viſitoit ſouvent le chemin & ces eſpeces de repoſoirs, examinoit avec ſoin ſi rien ne manquoit, & vouloit qu'il y eût juſqu'aux choſes qui ſervent le moins fréquemment. Il n'y avoit point de beſoins qu'il ne prévît, point d'efforts qu'il ne fît pour étendre ſes ſecours à tout. Nicamette & Téglis partageoient ſon empreſſement, & le ſecondoient dans les moindres détails. Bientôt leur maiſon fut nommée *le temple de l'hoſpitalité*. Bientôt le nom de Démophon fut chéri & reſpecté, comme celui de la bienfaiſance même.

Cet hôte aimable ſe déroboit aux témoignages de reconnoiſſance que les paſſagers lui prodiguoient. Il avoit déja formé le projet de ſe retirer dans un petit corps de logis bâti; à une des extrémités de ſes jardins; mais réfléchiſſant qu'il ſeroit obligé d'y recevoir ſon épouſe & ſa fille, & que dans leur abſence ſes ſerviteurs rallentiroient peut-

être leurs ſoins envers ſes hôtes, il prit le parti d'éclairer la conduite des premiers, s'habilla comme eux, leur défendit de le nommer jamais, de le faire connoître pour le maître, & leur ordonna de répondre qu'il étoit abſent à ceux qui le demanderoient.

Sous ce maſque, ſa modeſtie crut ſe mettre à l'abri de ce que les louanges ont de trop flatteur, & elle ſe trompa. L'étranger dans l'admiration de tout ce qu'on faiſoit pour lui, en demandoit l'auteur avec tranſport, lui adreſſoit ſouvent à lui-même, des éloges qu'il ne pouvoit renfermer, & des remercîments ſi vifs, que l'émotion qu'ils cauſoient à Démophon le trahiſſoit. Son déguiſement étoit un nouveau ſujet de reſpect. Il ſe faiſoit entre eux une ſcène de politeſſe ſi touchante, par l'aimable confuſion de l'un, & par la vivacité des ſentimens de l'autre, que je doute qu'il y ait des couleurs pour peindre une ſi délicieuſe ſituation.

Démophon couloit des jours d'autant plus heureux, qu'il ne les devoit qu'à l'intérêt actif qu'il prenoit au bonheur de l'humanité. Ce ſentiment influoit ſur toutes ſes actions, & en étoit le prix le plus doux. Il animoit également Nicamette & Téglis. Leurs domeſtiques ſenſibles à un zele ſi pur, en recueilloient les premiers fruits, & en étoient ſi ſatisfaits, que leur ſort leur ſembloit préférable à la plus grande fortune. L'exemple de leurs maîtres leur inſpiroit tant de vénération pour eux, qu'ils ne craignoient que de ne mettre pas aſſez d'exactitude, & de chaleur dans les bons offices qu'ils avoient à rendre aux voyageurs. On eut dit que ce nouvel hoſpice n'étoit habité que par des génies ſans ceſſe occupés à adoucir les peines des mortels.

Démophon faiſoit la viſite des cabanes dont nous avons parlé. Un orage affreux ſurvint, & ſurprit pluſieurs perſonnes dans une route, où il n'y avoit

d'autre abri que ceux du généreux protecteur du canton. Les vents, le tonnerre, la foudre, les eaux qui tomboient à flots ſe diſputoient le cruel honneur de confondre les élémens, & de détruire l'univers. A peine les hommes eurent-ils le tems de ſe réfugier dans les cabanes. Pluſieurs beſtiaux furent écraſés par la foudre, ou noyés dans les torrents. Une vieille femme tomba en haletant, & demi-morte dans la cabane où ſe trouvoit Démophon, & où elle s'étoit traînée avec peine. On la fit revenir, on lui donna de nouveaux habits, & des alimens propres à ranimer ſes forces. Le maître & les ſerviteurs s'empreſſoient à lui procurer toutes ſortes de ſoulagemens. Cette bonne vieille, malgré les haillons dont elle étoit couverte, avoit un air noble, & s'énonçoit de maniere à prévenir en ſa faveur. Les regards affectueux qu'elle jettoit preſque ſans ceſſe ſur Démophon, redoubloient ſon

reſpect & ſes ſoins. Les remercîments qu'elle adreſſoit ſouvent pour lui à deux Theſſaliens, qui étoient entrés avant elle, lui cauſoient un embarras qui ne ſuſpendoit pour un inſtant ſon activité, que pour la faire briller enſuite davantage.

Cette ardeur à multiplier ſes ſecours, n'empêcha pas Démophon de remarquer que cette vieille avoit dans chaque main un vaſe, l'un plein de feu, que l'orage n'avoit point éteint, & l'autre rempli d'eau. Elle ne les avoit point quittés, même dans le moment où elle avoit paru dans une grande foibleſſe. L'officieux hôte fixoit ces vaſes avec une attention qui découvroit ſa curioſité, & n'oſoit la ſatisfaire, dans la crainte que ſes demandes ne devinſſent indiſcrettes. Elle s'apperçut de ſon inquiétude; mais il n'étoit pas tems encore de l'en tirer.

Une circonſtance non moins étonnante l'augmentoit encore. Dans un

moment où Démophon étoit autour d'elle, empreſſé à lui faire reſpirer des odeurs, pour lui rendre la connoiſſance, cette femme entr'ouvrant un œil plein de tendreſſe, l'avoit deux fois appellé par ſon nom. Il étoit habillé comme ſes valets. A moins de l'avoir connu autrefois, il n'étoit pas poſſible de le diſtinguer. Il s'efforçoit à ſe rappeller s'il ne l'auroit point vue elle-même ; vainement ! il n'en avoit nulle idée. Qu'on imagine ſa ſurpriſe. Pendant qu'il reprochoit à ſa mémoire infidelle, de ne pas lui retracer des époques, où il ſe perſuadoit que cette vieille avoit pu apprendre ſon nom, l'orage ceſſa. Les eaux étoient preſque écoulées, & un des chariots que Démophon faiſoit paſſer dans de pareilles rencontres, de cabane en cabane, pour recueillir les voyageurs, étoit arrivé à celle-ci. Il pria les Theſſaliens & cette femme extraordinaire d'y monter, en les invitant d'accepter dans une maiſon plus com-

mode, les ſoulagemens qu'il étoit impoſſible de leur procurer dans ces foibles abris. Ses offres furent reçues avec de nouveaux témoignages de reconnoiſſance. La vieille garda un profond ſilence juſqu'à ce qu'on fût rendu à la maiſon de Démophon.

Son premier ſoin fut de conduire ſes hôtes dans des chambres, d'en viſiter pluſieurs autres qui étoient venus avant eux, & de pourvoir à ce que les uns & les autres ne manquaſſent de rien. La vieille eut néanmoins la plus grande à ſa part ſollicitude. Je ne ſais quels preſſentimens la rendoient digne de tout ſon reſpect. S'il la regardoit, une douce émotion s'emparoit de ſon ame. Si elle laiſſoit tomber ſur lui un coup d'œil, il ſembloit qu'elle l'honorât d'une faveur inſigne. Suivant l'ordre établi dans ſa maiſon, Nicamette, Téglis & leurs ſuivantes étoient chargées de prendre ſoin des femmes à qui ils donnoient l'hoſpitalité. Pour la premiere fois il manqua

de confiance en ſon épouſe & en ſa fille. Il voulut voir lui-même ſi rien n'étoit échappé à leur vigilance. Il obſerva tout avec ſcrupule, fut convaincu qu'elles n'avoient rien oublié, & ne fut pas encore pleinement raſſuré. La vieille le ſuivoit de l'œil dans ſon inſpection, paroiſſoit ſatisfaite de ſon empreſſement, & ne proféroit pas une parole. Il lui demanda ſi elle ne deſiroit rien qui fût en ſon pouvoir. Elle ne lui répondit que par un ſigne de tête. En ſe retirant elle lui dit : *envoyez-moi Téglis.* Cet ordre ajouta le trouble à ſa ſurpriſe ; il courut avertir ſa fille ſans en rien faire paroître, & ſe mit à la porte, dès qu'elle fut entrée dans la chambre de la vieille. Téglis lui fit de reſpectueux complimens, lui renouvella ſes offres de ſervices, la ſupplia de ne point l'épargner. La vieille la conſidéra attentivement ; la fixa d'un air rêveur, lui ſourit avec complaiſance, lui dit qu'elle ſavoit qu'ils ne ſoupoient que quand ils avoient

ſervi leurs hôtes, que cependant elle ſeroit charmée de manger avec eux, & lui fit comprendre par un geſte qu'elle vouloit être ſeule. Téglis repaſſa dans l'appartement de ſa mere, où Démophon ne venoit que d'entrer. Il raconta à Nicamette & à ſa fille ce qui s'étoit paſſé dans la cabane entre la vieille & lui; comment, malgré ſon déguiſement, elle l'avoit découvert, & dit ſon nom & celui de Téglis. Le ſilence qu'elle obſervoit, ſes expreſſions laconiques, quand elle le rompoit, les vaſes, ſon air noble & majeſtueux qui perçoit à travers un habillement qui ſembloit pris à deſſein, furent autant de circonſtances qu'on diſcuta l'une après l'autre. On en tira une infinité de conſéquences qui s'éloignoient plus ou moins de la vérité. Nicamette trouvoit du prodige dans cette aventure.

Démophon, qui en faiſant le bien, ne croyoit que remplir un devoir commun à tous les hommes, étoit d'ailleurs trop

modeſte

modeſte, pour penſer que le Ciel opérât des miracles en ſa faveur. Il reprocha avec douceur à ſon épouſe, une idée où il y avoit, diſoit-il, plus d'orgueil que de ſolidité. Nicamette rougit, & par un mouvement d'admiration & de crainte, elle lui tendit la main, & le regarda comme pour lire dans ſes yeux ſa condamnation ou ſon excuſe. Démophon la connoiſſoit trop, pour juger à la rigueur une penſée que la circonſtance rendoit aſſez pardonnable. Il lui ſerra la main dans la ſienne, & la raſſura par un ſourire plein de tendreſſe.

Un valet vint leur annoncer que la table des étrangers étoit ſervie. Démophon ſe leve pour y aſſiſter, ſon épouſe & ſa fille donnent ordre à ce qui les regardoit pour ce ſervice. Téglis avoue à ſa mere, que le ſouper paroîtroit bien long au gré de ſon impatience, & que celle-ci étoit telle, qu'elle diminuoit le plaiſir qu'elle avoit toujours goûté dans l'accompliſſement des devoirs de l'hoſ-

pitalité. Votre curioſité, ma fille, en eſt d'autant plus condamnable. Ceux que le Ciel nous envoie, ſont l'objet de nos premiers ſoins. Pourvoir à leurs beſoins doit être notre unique ſatisfaction. Il n'eſt permis de nous occuper de nous, qu'autant que nos intérêts particuliers ont des rapports ſenſibles à ceux de nos freres; cette impreſſion de plaiſir que vous avez éprouvée juſqu'à ce jour, en ravaillant pour eux, ne prouve-t-elle pas que le vœu de la nature, eſt que nous ne mettions notre bonheur que dans celui de nos ſemblables? écartons, ma chere enfant, des ſentimens qui dégradent les meilleures actions. Regardons-les comme des foibleſſes, dont il nous importe de nous affranchir, ſi nous voulons être eſtimables à nos propres yeux. Redoublons, Téglis, nos égards & nos attentions. C'eſt le ſeul moyen de purifier nos cœurs, & d'effacer des autes légeres à la vérité, mais qui déplaiſent aux Dieux.

Ces maximes étoient gravées dans l'ame de Téglis. Ses ſentimens leur étoient conformes. Une noble rougeur annonça ſa confuſion. Quelques larmes coulerent de ſes yeux, & prouverent à Nicamette, que la douceur de ſes leçons avoit pénétré ſa vertueuſe fille. Elles s'embraſſerent avec tranſport, & s'acquitterent de leurs fonctions avec une nouvelle vivacité.

Cependant Démophon avoit été prendre ſes hôtes chacun dans ſa chambre, & les avoit lui-même conduits dans la ſalle à manger. On n'avoit point encore imaginé de raſſembler ſes convives au bruit d'un métal ſonore. La propreté, & le goût des mets dédommageoit d'un appareil faſtueux, & de la confuſion. Les premiers mots furent des éloges pour Démophon. Chacun s'étendit ſur l'exemple qu'il donnoit d'une ſi généreuſe hoſpitalité. On eut dit qu'il n'entendoit rien, & qu'il tra-

vailloit plutôt à mériter de la reconnoiſſance, qu'à en jouir.

Sur la fin du repas la converſation devint plus gaie. Un jeune Grec, qui paroiſſoit homme de condition, dont les manieres aiſées tenoient un peu de l'étourderie, & qui reſſembloit en tout à la plûpart de nos jeunes gens, par la religion, & trancha de l'eſprit fort. Raiſonnemens qui attaquoient les fondemens du culte, plaiſanteries ſur les attributs, ſur l'hiſtoire des Dieux, ſon éloquence ne ménageoit rien Les domeſtiques & Démophon qui étoit parmi eux comme leur égal, le regardent en ſilence, & d'un air ſévere. Le reſte des convives partage leur mépris, le témoigne au jeune homme, par des ſignes non équivoques, & le laiſſe déclamer ſans daigner lui répondre. Il y fait attention, eſt frappé de l'indignation répandue ſur tous les viſages, baiſſe les yeux & ſe tait : on leve la table. Les hôtes paſſent dans une autre piece, où

l'on converſe juſqu'à l'heure du coucher. Un vieillard adreſſe la parole au prétendu eſprit fort, & détruit ſes ſophiſmes avec cette éloquence qui part du ſentiment, le couvre de confuſion, & lui fait ſentir que pour tous les âges, il eſt des objets dignes d'un reſpect conſtant, & qu'on ne leur refuſe qu'en ſe rendant mépriſables. C'eſt ainſi que devroient être traités, ces petits élégants du ſiecle, qui lancent leurs perpétuels ſarcaſmes ſur les mœurs, les liens, les devoirs les plus ſacrés, & les ſentimens les plus nobles.

Démophon touchoit enfin à l'inſtant ſi deſiré, où ſa curioſité alloit être ſatisfaite. Sa table étoit préparée. Nicamette & Téglis voulurent aller avec lui inviter la vieille à y prendre place. Quel fut leur étonnement en entrant dans ſa chambre! ils ne virent plus une créature courbée ſous le poids des ans, & couverte de triſtes lambeaux; mais une femme d'une taille, & d'un port majeſ-

flammoit leurs regards, le reſpect les retenoit. Il eſt inutile de dire qu'ils mangerent peu, quoique la Déeſſe les y engageât par ſon exemple. Elle crut devoir deſcendre juſqu'à cette foibleſſe humaine, pour mieux prouver le cas qu'elle faiſoit des humains, dans les perſonnes qu'elle daignoit viſiter. Elle leur adreſſoit la parole alternativement; elle encourageoit Démophon à perſévérer à faire du bien aux mortels, montroit à Nicamette tous les avantages d'une union fondée ſur la tendreſſe, la vertu, & la bienfaiſance. Elle félicitoit Téglis des dons qu'elle avoit reçus des Dieux, l'exhortoit à continuer à s'en ſervir pour exalter leur puiſſance, & imiter leur bonté. Vous avez des attraits peu communs, diſoit-elle : gardez-vous d'en paroître vaine. Plus la nature vous a comblée de bienfaits, plus vous êtes obligée d'employer ſes faveurs utilement. On ne donne une idée juſte de la perfection

qu'en

qu'en la rendant avantageuſe aux autres ; la beauté tire ſon luſtre des ſentimens. Une belle dont le cœur eſt vicieux, n'inſpire que de douloureux regrets. Les charmes de la perſonne accompagnés des procédés, offrent le plus beau ſpectacle à l'univers, & élevent l'homme au rang des génies qui le gouvernent.

Téglis ne répondit que par une inclination profonde ; il y avoit déja près d'une heure qu'ils étoient à table ; ce tems s'etoit écoulé avec la rapidité de l'éclair. Je vais enfin, reprit la Déeſſe, en fixant Démophon, vous dévoiler ce que mon arrivée dans la cabane, mes vaſes, mon ſilence, mes diſcours, ma viſite, mon apparition en vieille, ma métamorphoſe, ont de myſtérieux pour vous.

A ces mots, l'hôte & ſa famille voulurent ſe proſterner à ſes genoux ; reſtez ſur vos lits, continua-t-elle, je ſuis contente des ſeuls hommages de

vos cœurs. Je ſuis la Déeſſe de l'hoſpitalité ; c'eſt moi qui ai inſpiré aux Grecs du goût pour cette vertu, & qui leur en ai fait un devoir ; ce n'eſt pas qu'il ne ſoit preſcrit par la nature même, à tous les hommes ; mais ils ont tellement oublié ſes ſages loix, qu'il a fallu ſouvent leur en renouveller le précepte ; j'ai vu avec ſatisfaction la Grèce dans ſes beaux jours, former de ſes maiſons des hoſpices, où l'étranger & l'ami étoient traités avec un zèle égal ; il s'eſt éteint peu à peu ; à peine quelques perſonnages attachés aux anciens principes, en conſervent-ils quelques foibles étincelles. En parcourant ces régions, irritée de voir mes autels abandonnés, & mon nom ſans honneurs, je m'envolois au ciel en méditant de m'en venger d'une maniere éclatante. Au milieu des eaux qui me reſpectoient, je fendois les airs à peu de diſtance de la terre ; je vis entrer dans ta cabane deux voyageurs ; je voulus

ſavoir comment ils y ſeroient traités, & comment tu m'y accueillerois moi-même. Pour ne rien devoir qu'à ton cœur, je pris la forme d'une vieille, me revêtis de haillons, & je parus excédée de fatigue & de misère. Tes ſoins me plurent; ton traveſtiſſement me prouva que tu obliges ſans intérêt & ſans prétention; c'eſt ainſi, me diſois-je, qu'il faut faire le bien, en s'oubliant ſoi-même, en cachant ſa main derriere un voile épais. Combien de prétendus bienfaiteurs, n'auroient point à ſe plaindre de l'ingratitude, s'ils ne la provoquoient par une inſultante oſtentation! La vive inquiétude que mon état te cauſa, ton ardeur à l'adoucir, par tous les ſecours poſſibles m'attendrirent; peu s'én fallut que dès-lors mes projets de vengeance ne s'évanouiſſent; cependant prévenue contre les hommes, je craignis de te juger trop favorablement. Il n'eſt point de mortels qui n'ayent fait quelques actions généreuſes, & vous ne méritez

nos récompenſes que par l'habitude des vertus. J'attendis pour décider ſur les tiennes, que je fuſſe convaincue qu'elles ſont ta plus chère occupation. Ton activité, une vigilance qui entre dans les moindres détails, tes cabanes remplies de tout ce qui peut être utile, tes troupeaux, dont tu tires un double avantage, tes efforts continuels à fournir aux voyageurs l'agréable & le néceſſaire : voilà ce qui m'a déterminée à accepter l'offre de prendre le couvert dans ta maiſon ; tantôt je gardois un profond ſilence, pour eſſayer à rallentir ton zéle, en n'y paroiſſant pas aſſez ſenſible ; tantôt j'éludois tes demandes, ou je n'y ſatisfaiſois que par des ſignes froids, pour t'arracher quelques démonſtrations de dépit ou d'impatience. Je ne te diſois que des choſes propres à augmenter ton embarras. J'ai éprouvé ta confiance en te demandant Téglis, cet enfant qui t'eſt ſi chere. Je t'ai expliqué le nœud de ma conduite

mystérieuse avec toi ; il me reste à t'apprendre quelles récompenses je destine à toi, à Nicamette & à Téglis. ....

Ils se jetterent aux pieds de la déesse, les arrosèrent de leurs larmes ; expression sublime & incapable encore de peindre leur ravissement & leur vénération !!

La déesse laissa un cours libre à des mouvemens si justes : un moment après elle leur dit de retourner à leurs places, de lui prêter attention, & elle continua ainsi : O Démophon, le tems approche où tu recevras le prix de tes travaux ! Le trône t'attend ; tu regneras sur un peuple qui t'enlevera de ta retraite pour faire son bonheur. Ton royaume ne sera pas d'une vaste étendue ; un Etat n'est-il pas assez grand quand il est heureux ? Le tien jouira sous ta race d'une constante prospérité. Tes voisins n'oseront la troubler. Tu trouveras dans ces deux vases, les moyens de surmonter tous les obsta-

tles, de ſoutenir ta gloire, d'abaiſſer tes ennemis, & de venger leurs affronts. Téglis épouſera un Prince digne d'elle, & ſuccédera à ta couronne & à tes vertus. La Renommée portera votre nom aux extrémités de la terre. Votre mémoire ſera chere à la poſtérité la plus reculée.

Je vous donne ces vaſes pour gage de ma bienveillance & de mes promeſſes. Conſervez-les avec ſoin; la perte de ce tréſor précieux ſera la fin de la grandeur de ta maiſon. Celui où eſt le feu te répondra de la victoire dans les guerres juſtes que tu entreprendras, applanira devant toi toutes les difficultés, dévorera comme un foudre vengeur, les Princes qui s'obſtineront à t'attaquer ſans fondement légitime. Celui qui contient l'eau, ce ſymbole de la ſimplicité, de la pureté qui doivent régner dans les démarches des rois, ce vaſe, dis-je, t'aidera à convaincre tes voiſins de la ſincérité de

tes vues, de la droiture de tes intentions, à faire d'heureux choix dans tes Miniſtres & dans tes Généraux. Il te guidera dans tes conſeils, dans tes entrepriſes. Il diſpoſera les cœurs les plus ulcerés à la ſoumiſſion & à la paix; regarde ces vaſes comme tes ſeuls oracles: ſi tu ne les conſultes que quand tes droits ſeront certains, un glorieux ſuccès comblera toujours tes vœux.

Tu ne ſçauras ni le terme fixé pour ton élévation, ni les voies qui te conduiront au trône; ces ſecrets ſont encore renfermés dans le ſein de la puiſſance immortelle qui te protege. Leur connoiſſance, n'ajouteroit rien à ton bonheur. Prépare-toi à ces événemens ſans impatience & ſans inquiétude. Ajoute, s'il ſe peut, au mérite de Téglis des qualités qui la rendent encore plus digne de la couronne qui lui eſt réſervée. Pour toi, Nicamette, tendre épouſe du plus généreux des hommes, tu as pris part à ſes ſoins bienfai-

ſans, il eſt juſte que tu jouiſſes de ſa gloire dans une longue vieilleſſe; que votre vie ſoit l'exemple de votre nombreuſe poſtérité, & des Princes de la terre; rendez-vous tous trois à cette extrémité de votre jardin auprès de ce ſallon où Démophon va quelquefois, moins pour jouir d'un doux repos, que pour imaginer de nouveaux moyens d'être ſecourable. Pour moi devenue inviſible, je quitte à regret une maiſon qui eſt le temple le plus magnifique de l'hoſpitalité, & dans la majeſté qui environne les déeſſes, je recevrai vos adieux près de ce pavillon.

A ces mots elle ſe leve & diſparoît en effet; nos heureux hôtes volent au lieu qu'elle leur a indiqué: de loin ils apperçoivent la déeſſe montée ſur un char éclatant de lumiere; ils ſe précipitent la face contre terre: *Protégez-nous, pardonnez-nous nos fautes*; c'eſt tout ce qu'une ſituation ſi attendriſſante leur permit de dire... Oui, je veille-

rai ſur vous du haut de l'empirée, & elle s'envola dans les airs.

Ils la ſuivirent longtems des yeux à la trace de lumiere que ſon char laiſſoit derriere lui. Long-tems ils reſterent dans l'extaſe où les avoient plongés les prodiges de cette mémorable journée ; leur vue étoit attachée au ciel comme s'ils euſſent encore entrevu la Déeſſe. Enfin, les étrangers qui pouvoient avoir beſoin de leur préſence, rompirent cette eſpéce d'enchantement. Ils s'en retournerent en s'entre-regardant, & ſans pouvoir ſe communiquer la vivacité des ſentimens qui les oppreſſoient, pour parler ainſi, dans des momens ſi délicieux.

Leur yvreſſe n'empêcha pas qu'en rentrant chez eux, chacun ne reprît ſes fonctions, & ne donnât ſes ſoins à l'intérieur de la maiſon à l'ordinaire. Les étrangers étoient couchés ; les maîtres interrogerent leurs ſerviteurs, ſur le zèle qu'ils avoient mis dans

les ſecours que cet inſtant exigeoit, pour que leurs hôtes jouiſſent d'un repos auſſi doux que tranquille. Chaque ſerviteur fut pris en particulier : rien ne fut oublié pour s'aſſurer de leur fidélité & de leur exactitude. Démophon ſatisfait de leurs réponſes, voulut encore jetter un coup d'œil ſur tout ce qu'il crut pouvoir examiner ſans être entendu ; après cette derniere précaution, ſon monde ſe retira pour ſe délaſſer, dans les bras du ſommeil, de leurs travaux & de leurs fatigues.

Ils rejoignit Nicamette & Téglis, & les trouva dans une profonde réverie. Leurs regards erroient ſans deſſein, elles reſpiroient avec peine. Téglis vole dans les bras de ſon pere ; des larmes de joie inondent ſon viſage. Démophon tend une main à Nicamette, qui n'avoit pas même la force de ſoupirer. Ils ſe laiſſent tomber tous trois ſur leurs genoux ; levent leurs mains &

leurs yeux au ciel, & lui offrent au milieu des ſanglots, des cœurs que la déeſſe a preſque anéantis ſous le poids de ſa grandeur, de ſes bienfaits & de ſes promeſſes.

Ils reſtent pluſieurs inſtants dans cette attitude intéreſſante. Démophon ſentant ſes forces l'abandonner, fait un effort, porte ſon épouſe & ſa fille ſur des ſiéges & ſe place à côté d'elles.

Que les dieux ont de bontés pour nous, leur dit-il, après avoir réfléchi un moment ! Ils ſont les auteurs du bien, le centre de toutes les vertus, & ne dédaignent pas de combler de faveurs des mortels, qui mêlent dans leurs actions louables même, les foibleſſes de leur nature. O Nicamette ! ô Téglis ! ne cherchons dans les promeſſes flatteuſes de la Déeſſe, que des motifs de remplir nos devoirs avec plus d'ardeur ! Nous n'avons pas mérité qu'elle nous favoriſât ſi ſingulierement. Encourageons-nous mu-

tuellement à la bienfaiſance : quelques utiles que nous ſoyons à nos freres, nous ne nous rendrons jamais dignes, je ne dis pas de l'accompliſſement de ſes oracles, mais même de la préſence dont elle nous a honorés aujourd'hui. Eſt-ce un ſujet de s'enorgueillir, que de faire un peu moins mal que les autres? Voilà pourtant où ſe réduiſent tous nos efforts. Gardons-nous de rien laiſſer paroître de la grace que nous avons reçue : ſi elle venoit à la connoiſſance de nos ſerviteurs & du public, nous nous verrions importunés d'acclamations qui nous porteroient peut être au relâchement. La louange ſéduit, la vanité s'inſinue avec elle dans les cœurs. Elles corrompent ſouvent les plus heureux naturels ; je tremble qu'on ait apperçu ce qui vient de ſe paſſer : les ordres myſtérieux que j'ai donnés, auront ſans doute piqué la curioſité. Si on nous avoit entendus ! chere Nicamette, j'en ſerois inconſolable.

Cette tendre épouſe & Téglis mirent tout en uſage pour calmer ſes craintes. Je ne doute point, lui dit Nicamette, que tant de circonſtances merveilleuſes n'ayent frappé ceux qui nous entourent. Mais il ne paroît pas que les étrangers y ayent fait beaucoup d'attention, & c'eſt le point eſſentiel; pour nos ſerviteurs, il eſt aiſé de les tranquilliſer par des éclairciſſemens, qui ſans altérer la vérité, leur ôtent toute idée de prodige, & leur préſentent les faits ſous une face tout-à-fait naturelle. Par-là nous ſatisferons leur curioſité, s'il le faut, & nous n'aurons rien à appréhender de leur indiſcrétion.

La ſageſſe de ces ouvertures raſſura Démophon; la nuit étoit avancée; cette vertueuſe famille ſe ſépara pour aller prendre quelque repos. Le ſouvenir de tant d'objets, étoit trop récent pour leur permettre de ſe livrer au ſommeil; ils avoient le cœur trop rempli. Démophon veilla juſqu'à l'aurore,

Il ſe leva ſelon ſa coutume, & fournit aux voyageurs, ce qui leur étoit néceſſaire pour atteindre la premiere bourgade : pluſieurs d'entr'eux étoient partis quand ſes ſerviteurs parurent ; il diſtribua à ceux-ci leurs fonctions & leurs poſtes ; en envoya quelques-uns aux villes voiſines acheter des objets nouveaux. Son eſprit en découvroit ſans ceſſe ; il étoit ſi ingénieux à inventer des moyens de ſecourir, qu'il étoit ſurpris que depuis trois ans, mille choſes indiſpenſables lui euſſent échappées ; il s'accuſoit de négligence, & dans ſa douleur, il comptoit ces trois ans comme un tems perdu.

Pour ſubvenir à tant de dépenſe, il cultivoit ſon domaine avec plus d'application ; car il ne penſoit pas comme les Grands de ſon tems, qui pour ſatisfaire un luxe ſans bornes, ou une prodigalité inſenſée, engloutiſſoient leurs revenus & leurs fonds ; qui ne ſoutenoient ce qu'ils appelloient leur rang,

qu'en abuſant de la confiance publique, & qu'en réduiſant à l'indigence vingt familles laborieuſes. Il donnoit lui-même l'exemple du travail; quand il avoit pourvu à l'ordre intérieur, il prenoit la bêche & le rateau, & par une ſueur honorable, il forçoit la terre à répondre à ſes vœux. La belle, la délicate Téglis, dont les mains ne ſembloient faites que pour cueillir des roſes, expoſoit ſon teint de lis aux rayons brûlants du ſoleil; ſe couvroit de pouſſiere, & s'offenſoit qu'on voulût l'aider à achever ſa tâche. Bientôt de grands marais furent deſſéchés, & des friches mis en valeur; bientôt des prés artificiels doublerent le rapport des prairies. Démophon établit des fabriques chez lui, & y occupa des artiſans de toute eſpéce; la matiere ne lui coûtoit que des peines : elle-même payoit la main d'œuvre ; l'induſtrie & l'économie agiſſoient de concert ; elles accumulerent des ſommes conſidérables. Dé-

mophon s'attrista, qu'assez heureux pour acquérir, les moyens de répandre lui manquassent; il fit un nouvel examen de sa maison, de ses cabanes, de ses troupeaux, & du chemin. Il avoit joint par-tout le commode au nécessaire : il alloit y mettre le superflu. Une réflexion l'arrêta; que prétens-je, dit-il en soi-même? Le superflu me débarrassera de mon or, sans augmenter le bonheur de mes hôtes; ce que j'y employerois, ne seroit-il pas un vol fait au reste des hommes? N'y auroit-il pas de la dureté à traiter avec délices ceux que le ciel daigne m'envoyer, tandis que les autres languissent dans la misere? combien y en a-t-il parmi les premiers dont je n'adoucis le sort qu'un instant? pourquoi ne vais-je pas chercher les malheureux jusques dans leurs chaumieres?

Cette idée parut lui reprocher l'injustice de son premier dessein : il résolut d'expier l'une, en suivant promptement

ment l'autre. Dès le soir il fit des questions à ceux de ses hôtes qu'il jugea les moins accommodés de la fortune, sur le nombre de leurs enfans, sur leurs professions & sur leurs gains; leurs réponses lui découvroient la qualité de leurs besoins. Il y pourvoyoit en secret; il alloit dans les villages déterrer l'indigence, lui distribuoit des sommes proportionnées à l'état & surtout aux mœurs des personnes; il envoyoit dans les marchés voisins ses denrées avec ordre de les donner à deux tiers moins de leur valeur: le tiers qu'il en tiroit étoit converti en d'autres objets que ses serviteurs vendoient de même; il eût désiré de n'en recevoir nul prix, mais cette générosité eût fait un éclat qu'il avoit trop à cœur d'éviter.

Ainsi Démophon s'étudioit à étendre ses secours. Quand il avoit imaginé une nouvelle classe de besoins, il s'applaudissoit de la découverte; il en avoit autant de joie que du plus heureux événe-

ment; jamais on ne s'occuppa à cette eſpéce de recherche avec plus de chaleur; jamais on ne fut plus flatté du ſuccès; deux ans s'étoient encore écoulés dans ce glorieux exercice. La déeſſe n'avoit point reparu; Démophon qui n'avoit qu'une ſorte d'ambition, attendoit l'effet de ſes promeſſes ſans déſir, & ſans impatience; s'il jettoit les yeux ſur le trône, les écueils qui l'environnent l'allarmoient: il voyoit qu'un Prince y fait ſouvent le mal malgré lui, & jamais tout le bien qu'il veut; au contraire dans l'heureux état où il ſe trouvoit, ſon penchant n'étoit retenu que par le défaut d'occaſion. Il pouſſoit le déſintéreſſement juſqu'à ſouhaiter que la déeſſe pût l'oublier.

Téglis étoit dans ſa dix-ſeptiéme année; ſes graces étoient relevées par le développement parfait de ſes organes; la nature avoit mis la derniere main à ſon ouvrage; elle étoit ſurpriſe elle-même de ſa beauté. Cette char-

mante perſonne jouiſſoit d'une exiſtence qui lui étoit plus chere : un nouvel univers étoit éclos à ſes yeux. Je ne ſçais quel intérêt plus vif l'attachoit aux créatures ; une voix inconnue parloit à ſes ſens ; elle voyoit pour la premiere fois les liens qui uniſſent les êtres ſenſibles. Tout charmoit ſes regards ; des ſoupirs involontaires lui échappoient ſubitement ; l'émotion du plaiſir pénétroit ſon ame.

A ces ſignes éloquens, à l'incarnat de ſon teint, ſes parens jugerent que l'heure des paſſions étoit venue ; ils vouloient qu'elles fiſſent le bonheur de cette fille chérie ; il ne s'agiſſoit que d'impoſer le frein à ce courſier fougueux ; ils ne les peignirent point à Téglis ſous des couleurs effrayantes ; ils ne lui apprirent que par dégrés à quel point elles peuvent être dangereuſes ; un tableau hideux d'affections qui ſont en nous, révolte nos ſens dont elles ſont l'ouvrage. Il n'eſt pas prudent d'en

gager à redouter les passions, un être qui en fait l'essai. Vous voilà, disoit Démophon à Téglis, vous voilà, ma chere fille, dans l'âge heureux où l'on éprouve des sentimens inconnus à l'enfance: depuis que vous êtes née, nous n'avons cessé de vous inspirer l'amour du bien & des mœurs; c'est maintenant que vous nous convaincrez que nos préceptes se sont gravés dans votre ame. Si elle est aussi pure que nous avons lieu de le croire, vous serez l'objet de toute notre tendresse, les délices du nœud qui m'unit avec votre mere, & la plus douce consolation de nos derniers jours. Qu'il vous sera doux, Téglis, de vous présenter devant votre pere & votre mere, avec la noble assurance que donne la vertu! Nos yeux liront dans les vôtres, la candeur, l'ingénuité de votre caractere; vous verrez éclater sur notre visage, la vive satisfaction qu'elles y causeront; vous en serez émue, nous en serons enyvrés. Trouble char-

mant, qui ſera en même tems la cauſe & le prix de l'innocence! Ah! chere enfant, que de déſirs vont naître en foule dans votre cœur! la plûpart feront le charme de votre vie, ſi vous évitez la précipitation & l'excès. Je ne vous parle point des emportemens du vice; le bon naturel dont vous êtes douée, me répond de l'averſion que vous en concevez.

C'eſt ainſi que Démophon inſtruiſoit ſa chere Téglis; il ménageoit ſon amour propre, & excitoit ſa ſenſibilité par une peinture touchante des effets de la vertu. Quand on ſçait la faire aimer, ne rend-on pas le vice aſſez odieux? Nicamette ſuivoit ces principes dans ſes entretiens avec ſa fille. Elle lui rappelloit la confiance qu'elle devoit à leur amour paternel, l'invitoit avec douceur & cordialité, à leur dévoiler les plus ſecrets replis de ſon cœur. Souvent, lui diſoit-elle, la jeuneſſe s'égare faute de connoître le remède à des penchants

qu'elle déſeſpere de ſurmonter. Je me plais à voir l'eſprit de réflexion, le goût de la ſageſſe, les lumieres de la raiſon vous diſtinguer des perſonnes de votre âge. Mais, chere Téglis, ces guides ſeuls ne réuſſiſſent pas toujours à nous préſerver des dangers. C'eſt à l'expérience à diriger leurs ſecours.

Souvenez-vous, ma fille, lui diſoit-elle un autre jour, que la pudeur eſt le plus précieux attribut de notre ſexe. Elle eſt le gardien fidéle de la pureté de l'ame : elle nous avertit des entrepriſes des ſens, ces tirans cruels de l'adoleſcence. Elle a ſa ſource dans le ſentiment intime ; celui-ci eſt la juſte balance de nos impreſſions : ſon ſilence eſt la preuve de ſon approbation ; ſi nous l'offenſons, le trouble nous agite. La pudeur peint dans nos yeux & ſur notre front, l'eſpéce d'outrage qu'il reçoit. Prêtez ſans ceſſe une oreille attentive à ſa voix. Elle vous fera connoître tout ce que vous aurez à crain-

dre ; & notre tendreſſe, nos ſoins & notre vigilance, ne tarderont pas à vous rendre le repos.

Téglis ſe jette dans les bras de ſa mere, & lui témoigne plus par ſes larmes & ſes ſoupirs, que par ſes paroles la vivacité de ſes remercîmens. Nicamette & Démophon apperçurent bientôt en elle l'effet de leurs ſages conſeils. Elle s'obſerva avec plus de ſoin, elle modéra cette gaiété naïve qui avoit aſſaiſonné toutes ſes actions ; elle mit plus dans ſon maintient de cette gravité qui s'occupe à regler les mouvemens intérieurs, elle ne vit plus les objets avec cette liberté qu'inſpire l'indifference de l'ame ; la modeſtie, la douceur amortirent le feu de ſes regards. La décence préſidoit à ſes diſcours & à ſes moindres geſtes. Avoit-elle quelque inquiétude ſur la nature de ſes ſentimens, elle ouvroit ſon cœur à ſon pere ou à ſa mere. Sa franchiſe redoubloit encore leur intérêt ; ſe

craintes, ſes aveux, ſes doutes annonçoient une candeur qui raviſſoit ſes heureux parens. Après ces doux épanchemens, Téglis leur paroiſſoit plus belle, plus vertueuſe & plus digne de toutes les faveurs du ciel.

Le moment du combat approchoit ; ce tems où la nature humaine ſemble payer par la perte du repos, & dans une ſituation inquiéte & douloureuſe, la joie pure de ſes premieres années ; ce tems, dis je, devoit être d'autant plus affligeant pour l'aimable Téglis, qu'elle alloit devenir ſenſible pour un objet inconnu.

Elle tomba tout-à-coup dans une noire mélancolie ; un air rêveur, de fréquentes diſtractions, une nuance de triſteſſe & de dégoût allarmerent vivement ſes parens. Queſtions ſur les cauſes de ce changement, offres de ſatisfaire tous ſes deſirs, vive inquiétude, attendriſſement, larmes même, tout fut mis inutilement en uſage. Pouvoit-elle

leur

leur apprendre ce qu'elle ne ſçavoit pas? Téglis pleura, gémit, & il lui fut impoſſible de dire pourquoi. Nicamette la preſſa de lui avouer ſi elle n'avoit pas plus de ſatisfaction à voir quelque perſonne que d'autres ; ſi elle n'avoit pas des beſoins qu'elle ſe fît ſcrupule de leur déclarer. Non, ma tendre mere, reprit-elle avec vivacité, vous êtes les ſeuls êtres au monde que j'ai du plaiſir à voir. Vous me parlez de beſoins ! me laiſſez-vous le tems d'en ſentir ? ne prévenez-vous pas tous mes deſirs ? manque-t-il rien à mon bonheur ? Je m'examine ſans ceſſe, & je ne puis rien découvrir de ce qui dérange mon caractere. N'en ayez point d'effroi : vous me feriez mourir. Aimez-moi toujours : vous connoiſſez le fond de mon cœur. Il n'aura jamais rien de caché pour vous ni pour mon pere. Ce cœur eſt votre ouvrage : je ne ceſſerai de m'appliquer à le rendre digne de votre tendreſſe. Vous m'avez

dit que notre complexion a ſes viciſſitudes. Peutê-tre ce que j'éprouve n'en eſt-il qu'une ſuite naturelle. Ne vous inquiétez point, je vous en conjure : cela ſe diſſipera.

Tels étoient les préſages de l'inſtant fatal. Telles les ſollicitudes de Démophon & de Nicanette. La ſenſible Téglis étoit trop pénétrée des peines que ſon état leur cauſoit, pour ne pas employer tout ce qui dépendoit d'elle à les tranquilliſer. Elle fut moins diſtraite, reprit l'air enjoué ; un ſouris aimable animoit ſouvent le corail de ſes levres. Ses efforts étoient ſi bien ménagés, la contrainte approchoit tant de la vérité, que ſa guériſon parut certaine.

Un ſoir à ſouper cette reſpectable famille en témoignoit ſa joie par les douces effuſions de leurs cœurs. Démophon & ſon épouſe ſe livroient librement aux tranſports innocents d'une tendreſſe mutuelle. Tu le vois, Téglis, notre bonheur eſt de nous aimer. Ta

félicité reſſerreroit encore des nœuds pleins de charmes. Nous demandons au Ciel qu'il te rende heureuſe un jour, comme nous le ſommes. Quand ton cœur aura fait un choix ; certains que les qualités de l'ame te décideront, nous ſerons empreſſés à combler tes vœux. Un hymen bien aſſorti eſt la volupté ſuprême. Joins tes prieres aux nôtres, ma chere enfant, pour que les Dieux répandent leurs bénédictions ſur l'Epoux qu'ils te deſtinent.

Un entretien ſi touchant porta ſa chaleur au fond de l'ame de Téglis. L'amour de ſon pere & de ſa mere échauffa ſon imagination ; elle ſe retira occupée de mille objets qui ſe préſentoient en déſordre à ſon eſprit. Le ſommeil lui refuſa long-tems ſes douceurs. Le ſilence de la nuit, la liberté où elle étoit de s'abandonner à ſes réflexions, mirent le comble au trouble de ſes ſens. Enfin, épuiſée par une foule d'impreſſions ſucceſſives & tumultueuſes, ſes paupieres

s'appeſantirent, & elle parut jouir d'un repos ſi déſiré.

Je dis elle parut ; car la paix avoit fui de ſon ame. Téglis n'étoit aſſoupie que pour éprouver un nouveau genre d'agitation. Les ſonges, ces enfans du délire, lui montrerent un objet qui fut long-tems pour elle une ſource de larmes & de délices. Son aſpect lui cauſa un doux ſaiſiſſement. Pour la premiere fois ſon cœur lui parla diſtinctement : ces idées inquiétes, ces mouvemens confus qui l'avoient fatiguée ſans l'éclairer, diſparurent. Le cri de la nature n'eut plus rien d'obſcur : ſes ſentimens étoient de l'amour. Elle ne pouvoit plus s'y tromper. A un cœur ſans détour, & accoutumé à verſer ſes ſecrets dans le ſein paternel, l'aveu de cette paſſion ne devoit rien coûter. Téglis, que l'éloignement de ſon cher amant avoit éveillée, ſentit pourtant un peu de répugnance à s'en ouvrir à ſes parens. Elle la condamna d'abord, & en atten-

dant qu'elle pût apprendre cette heureuse nouvelle à Démophon & à Nicamette, elle abandonna ſon ame aux plus riantes images. Devoit-elle réfléchir ſur l'erreur trompeuſe de la plûpart des ſonges, ſur l'impoſſibilité de s'unir à un être phantaſtique, ſur la difficulté de le trouver, dans le cas même où il ſeroit le portrait d'un amant réel? Non, ſans doute : une ame neuve réaliſe tout, ou ne s'occupe ſans inquiétude pour l'avenir, que de ce qui l'affecte actuellement.

Téglis deſcendit dans l'appartement de ſon pere plus matin que de coutume. Après les careſſes que le devoir & l'amitié lui dictoient chaque jour, la joie dans les yeux, & avec la précipitation qu'inſpire un ſentiment ſatisfait, tendres parens, je l'ai vu, leur dit-elle, cet objet qui fixe mon choix ; il m'a apparu cette nuit en ſonge ; il m'a juré qu'il m'adoroit ; il avoit les yeux mouillés de larmes. Une douce éloquence cou-

loit de ſes levres, une action touchante exprimoit ſes ſentimens : la candeur, la vérité aſſaiſonnoient ſes proteſtations. Son ame honnête, vertueuſe, brilloit ſur ſon front. Sa taille majeſtueuſe imprimoit le reſpect. Ses cheveux flottoient nonchalamment. Que ne l'avez-vous vu comme moi, vous l'euſſiez pris pour un Dieu ! La nature avoit fait tous les frais de ſa parure, il en avoit l'air plus noble. Dans les inſtans où il me regardoit en ſilence, il paroiſſoit abbatu, & en proie au chagrin. De quel vif intérêt il me pénétroit alors ! un mortel ſi accompli auroit-il des malheurs, me diſois-je ? Ah ! que ne puis-je les partager ou les adoucir ! je ſens que j'y ſacrifierois ma propre exiſtence. Mais non : il mérite trop d'être heureux. Le Ciel auroit à rougir de ſon infortune, & il n'eſt point injuſte. J'étois dans l'ivreſſe, & mon eſprit préoccupé lui a prêté des impreſſions qu'il n'éprouvoit pas. Chers parens, daignez vous ſou-

venir de vos promeſſes ; voilà le tems de combler mes vœux.

Démophon & Nicamette jugerent au feu de ſon récit, qu'il y auroit du danger à détruire, dans ce moment d'enthouſiaſme, l'erreur qui la ſéduiſoit. Il falloit ménager un enfant qu'une paſſion impérieuſe maîtriſoit. Ils répondirent qu'ils étoient prêts à couronner ſa tendreſſe, & qu'ils n'attendroient que l'heureux moment qui leur feroit connoître le mortel qui en étoit l'objet. Qu'ils eſpéroient du ciel qui les protégeoit ſi viſiblement, que ce moment arriveroit bientôt. Que cependant ils la conjuroient elle-même de ſe rappeller que les deſirs les plus innocents offenſoient les Dieux, quand on ne ſavoit pas les modérer. Que c'étoit attaquer leur providence que de murmurer de la lenteur des événements. Que ſon ſonge pouvoit contenir le vrai comme le faux, & qu'ils exigeoient d'elle qu'elle ne ſe laiſsât pas entraîner à un eſpoir, qui en

ne s'effectuant pas, deviendroit le ſupplice de toute ſa vie.

Téglis étoit trop attachée à une image flatteuſe pour craindre d'en être trompée, & trop enyvrée de ſa flamme, pour comprendre ce que cette réponſe y avoit de contraire. Elle ne vit que la tendre complaiſance de ſon pere & de ſa mere. Elle les remercia par des embraſſemens réitérés. De leur côté ils ſe contenterent de ces courtes exhortations, remettant à s'expliquer plus poſitivement quand le preſtige qui l'aveugloit, ſeroit diſſipé.

Téglis fit briller ſon enjouement naturel. Elle mêloit à ſes démarches une vivacité piquante, des agrémens nouveaux. Elle répandoit ſur tout une teinte de ſenſibilité qui le vivifioit. L'amour qui ſuivoit ſes traces, rendoit le ſon de ſa voix plus intéreſſant, & ajoutoit à l'éclat de ſa beauté. Elle s'acquittoit de ſes devoirs avec plus de promptitude. Il ſembloit que ſa paſſion lui donnât des aîles.

Démophon, en admirant ſon activité, crut de ſa prudence d'y mettre des bornes. Il lui preſcrivit le repos à certaines heures. Tant de feu auroit ſans doute altéré une complexion délicate, & une ſanté qui lui étoit plus chere que la ſienne. Téglis ſe ſoumit ſans murmure à ce délaſſement, quoique ſon caractere bouillant le déſapprouvât en ſecret. Elle paſſoit d'abord ſes moments à d'utiles lectures. Son pere avoit ſoin de lui donner des livres qui l'inſtruiſiſſent dans l'art de dompter ſes penchans, & de régner ſur ſoi-même. Ces leçons détournées produiſoient un effet ſubit. La raiſon reprenoit ſon empire, mais ſa lumiere douce étoit auſſi-tôt éclipſée par une flamme dévorante.

Cette aimable fille ſentit le plaiſir de lire ſe rallentir, & en peu de jours elle n'eut plus que du dégoût pour tous les livres. Il eût été dangereux de contraindre ce caractère de feu. On lui laiſſa encore choiſir un objet qui occupât ſes

loisirs ; elle excelloit dans l'art de faire de la tapisserie ; elle s'y appliqua avec ardeur. Son cœur lui offrit les sujets. Des oiseaux qui se becquetoient, des colombes enchaînées avec des guirlandes de fleurs, un lys qui se penchoit sur une rose, deux ruisseaux qui cherchoient à se réunir, furent les premiers que son aiguille dessina.

L'image qu'elle avoit vue en songe, étoit sans cesse présente à ses yeux. Elle la traça sur son canevas. Avec quel ravissement ne voyoit-elle pas éclore sous ses doigts chacun de ses traits ? Elle approchoit son ouvrage de son sein. Son cœur palpitoit, & sembloit vouloir s'y attacher. Les soupirs coupoient sa respiration ; elle jettoit l'aiguille, la reprenoit, portoit la toile vers sa bouche. Une voix secrette l'arrêtoit : la rougeur lui montoit au visage ; elle se rapelloit que c'étoit à ces marques subites que le crime se faisoit connoître. L'ouvrage lui tomboit des mains : ses lar-

mes couloient en abondance. Comment reparoître devant ſon pere & ſa mere? comment leur cacher les traces de ſa foibleſſe? je la leur avouerai, dit-elle; ils me la pardonneront, me conſoleront, me fortifieront contre une puiſſance tirannique.

Téglis en effet abandonne la tapiſſerie, rejoint Démophon & Nicamette, ſe jette à leurs genoux, & les embraſſe en les arroſant de ſes pleurs. Qu'avez-vous, lui dit ſon pere? levez-vous: vous nous glacez d'effroi. Que vous eſt-il arrivé? Elle leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer avec cette franchiſe qui accompagne la vertu. Je ſuis moins eſtimable à vos yeux, chers parens, ajouta-t-elle. Hélas! ne me haïſſez pas. Prêtez-moi vos ſecours contre le péril qui me menace. Si ma faute vous offenſe, ma docilité à ſuivre vos conſeils vous attendrira, méritera mon excuſe. Raſſurez vous, vertueuſe Téglis, reprit ſon pere, le combat n'eſt un crime que

quand on s'eſt laiſſé vaincre lâchement. Ne ceſſez de veiller ſur vous-même, & d'écouter ce trouble intérieur qui vous a averti du danger. Efforcez-vous, mon enfant, de modérer une paſſion ardente qui vous conſume. Si malheureuſement l'objet qui l'a fait naître n'avoit jamais exiſté, en vous y livrant ſans réſerve, quel ſeroit votre eſpoir ! Je ne vous dis pas que cela ſoit. Mais vous devriez, ma chere fille, vous conduire comme ſi cela étoit. Que les ſonges ſont trompeurs ! qu'il y a peu de raiſon de ſe flatter qu'ils ſe réaliſent ! croyez-moi, ne nourriſſez plus juſques dans vos amuſemens, une ardeur qui peut vous devenir funeſte. Ah ! Téglis, ſi elle ruinoit votre tempérament ! votre pere & votre mere en ſeroient inconſolables. Votre imprudence empoiſonneroit tous nos inſtans, & ſans doute nous coûteroit la vie. Je n'exige point de vous de ſacrifices précipités. Mais employez toute votre ſageſſe, toute votre raiſon à vous

posséder, à ne point trop mettre de confiance dans une idée qui peut n'être qu'illusoire, & à ne vous en occuper que comme d'une agréable distraction. Téglis promit en poussant un soupir, de faire tout ce qui dépendroit d'elle, pour ramener la paix dans son cœur, & chacun se rendit où le devoir l'appelloit. Téglis avoit à arracher des fleurs presque desséchées, & qui occupoient inutilement un petit terrein. Leur sort l'émut : elle se rappelloit leur éclat, sa courte durée excita ses regrets : elle se compara aux fleurs. Bientôt, Téglis, disoit-elle, sera fanée comme vous. Son amant ne la verra peut-être que dans l'état où je vous vois. Ah ! plutôt qu'il ne me connoisse jamais . . . Mon amant ! existe-t-il ? n'est-ce pas une vaine ombre que je poursuis ? que je suis à plaindre ! j'aime un objet accompli, & j'ignore s'il jouit du jour. Il faut que je craigne qu'il n'a d'autre existence que celle que mon imagination

lui a prêtée. Si je me livre à une lueur d'eſpoir, mon innocence eſt menacée, où mes parens, ces tendres auteurs de mes jours, ſont en danger. Cruelle extrémité ! mais dois-je balancer ! écartons ces idées funeſtes. Démophon ! Nicamette ! vous m'aimez ſi tendrement ! vous préférer à une illuſion, eſt-il donc un ſi grand ſacrifice ? chere illuſion ! . . . Je ne puis plus me ſoutenir.

Elle gagne avec peine un ban de gazon, qu'elle apperçut à deux pas, s'y précipite, & verſe un torrent de larmes. Nicamette, qui n'étoit pas loin d'elle, & qui jettoit ſouvent la vue ſur ſa fille, accourt à ſon ſecours. Téglis fit un effort pour lui dérober ſa ſituation, ſe leva, la pria de n'avoir point d'inquiétude, ajoutant que ſes pleurs étoient l'effet de ſes réflexions, & de la ferme réſolution qu'elle venoit de prendre, de ſuivre leurs ſages conſeils. Nicamette en parut ſatisfaite, s'aſſit auprès d'elle,

& la fortifia dans ſon deſſein, par de nouveaux témoignages de tendreſſe, plutôt que par des exhortations déplacées dans cette circonſtance.

Téglis reprit peu à peu ſes eſprits. Sa mere la conduiſit dans ſa chambre, où elles s'entretinrent aſſez gaiement juſqu'au ſouper des hôtes. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa ſans aventure intéreſſante. Nicamette inſtruiſit Démophon de celle du jardin, & ils conclurent qu'il falloit obſerver leur fille de plus près, & la laiſſer rarement ſeule, afin d'être toujours à portée de la ſecourir, ou de la diſtraire. Ils arrêterent en outre qu'ils ne lui diroient rien du portrait qu'elle avoit commencé. Que lui conſeiller de l'interrompre, ſeroit ajouter à ſon chagrin un air de contrainte & d'empire, qui pourroit la révolter. Ils comptoient aſſez ſur ſa ſageſſe & ſa ſoumiſſion, pour qu'elle l'abandonnât d'elle-même.

Elle s'y décida en effet; mais la tapiſſerie lui devint inſipide, ainſi que les

momens consacrés à la dissipation. Elle promit de se ménager assez, pour n'en avoir pas besoin. On lui accorda tout avec complaisance, & en se réservant de l'éclairer dans ses occupations.

Téglis passa quelques mois dans une apparente tranquillité. Tomboit-elle dans quelques rêveries, un prompt retour sur elle-même les dissipoit. Sa démarche étoit moins vive, moins pétulante; mais la nonchalance même y mettoit plus d'intérêt. Au reste, le trouble, l'impatience, l'incertitude, la crainte, l'amour, déchiroient son cœur tour à tour. Ses yeux étoient pleins de langueur; une nuance de pâleur se mêloit aux roses de son teint; elle avoit moins d'éclat; elle étoit plus touchante. A chaque instant une force secrette l'entraînoit à l'endroit, où le portrait étoit renfermé. Elle s'en arrachoit avec violence: peu à peu le desir de le voir se ralentit; elle en approcha sans émotion, se retira sans trouble. Son premier soin

fut

fut d'apprendre cette eſpèce de victoire à ſes tendres parens. Ils la féliciterent, & l'engagerent à redoubler d'efforts & de fermeté.

Séduit par une fauſſe ſécurité, Téglis, comme pour jouir de ſon triomphe, ſe haſarda à voir ce portrait. Soit que ſa préſomption l'aveuglât, ſoit que l'amour ſe cachât, pour mieux la punir de ſa témérité. La vue d'une image, autrefois ſi chere, ne lui fit preſque point d'impreſſion. Démophon, qu'elle en inſtruiſit le premier, la plaignit de ſa crédulité, l'exhorta à moins préſumer d'elle-même, & à ne point croire des apparences trompeuſes. Ne craignez rien, mon pere, reprit-elle, je connois le peu de fond qu'il y a à faire ſur un ſonge. Je rougis des ſentimens qu'un vain phantôme m'a inſpirés. Si j'ai encore quelque reſte de foibleſſe, le ridicule qui la peint à mes yeux ſous ſes vraies couleurs, achevera de la diſ-

ſiper, & de me rendre ma premiere liberté.

Démophon profita de cet heureux moment, pour lui repréſenter qu'il y avoit plus que de la foibleſſe à s'attacher aux êtres phantaſtiques, enfantés par une imagination en délire, & à s'attirer des tourmens réels, pour de pures chimeres. Il lui retraça avec cet intérêt tendre qui l'animoit, les progrès de ſa paſſion, l'état où il l'avoit réduite, les vives allarmes qu'il cauſoit à lui, à ſa mere. Chere Téglis, vous devriez être notre conſolation, & vous êtes l'objet de nos plus cruelles inquiétudes. Vous nous devez la vie, nous donnerez-vous la mort?

Ces derniers mots paſſent en traits de feu dans l'ame de Téglis. Un friſſon d'horreur la ſaiſit, le remord la déchire. La honte l'empêche de lever les yeux ſur ſon pere; ſon viſage ſe baigne de larmes; elle paroît anéantie. Regar-

dez-moi, ma fille, continua Démophon, qui ſe repentit d'avoir déſeſpéré un cœur trop ſenſible. Je n'ai point les yeux ſéveres du reproche, ou de la haine. Je ſuis toujours un pere qui vous aime, & qui donneroit ſa vie, pour calmer la moindre de vos douleurs. Ah ! mon pere, reprit Téglis, puis-je oublier votre tendreſſe pour moi ? Non : ce ne ſont point vos repréſentations qui m'abbatent. Ce ſont mes remords. Pardonnez, je vous conjure, des égaremens involontaires ; ils me couvrent de confuſion. Je ne veux plus intéreſſer votre ſenſibilité, que par mon application à procurer votre repos & votre bonheur.

Elle ſcella ſes promeſſes par ſes embraſſemens. Démophon la reçut d'un air riant, & en la ſerrant dans ſes bras. Cette ſcène ſembla avoir augmenté la reconnoiſſance, le reſpect & l'amour de la fille. La douceur, la complaiſance, & la tendreſſe du pere. Chaque

inſtant fourniſſoit à l'un & à l'autre des occaſions de s'en donner de nouvelles preuves. Téglis n'avoit en apparence d'autre ſoin que de plaire à ſes parens, d'autre deſir que de les voir heureux. Si elle faiſoit quelquefois tomber le propos ſur ſa paſſion, c'étoit pour en rire, la traiter de folle, & en faire le ſujet de ſes plaiſanteries. Elle s'en croyoit ſi parfaitement guérie, qu'elle forma le projet d'achever ſon portrait. Je le mettrai, diſoit elle, ſous mes yeux, pour me rappeller ſans ceſſe les erreurs de ma jeuneſſe. Ce monument ſera une leçon pour les cœurs, qui comme le mien, ſeroient la victime d'une fantaiſie puérile.

Cette idée ne déplut point à Demophon & à Nicamette. Cependant ils firent connoître à leurs filles qu'ils déſiroient qu'elle en différât l'exécution, juſqu'à ce qu'elle eût une entiere certitude de la paix de ſon cœur. Elle leur aſſura qu'elle n'en pouvoit être plus con-

vaincue, & courut ſur le champ à ſon canevas.

Entrepriſe fatale! l'aiguille de Téglis étoit la plus dangereuſe fléche de l'amour. Chaque point r'ouvroit ſes bleſſures. Les couleurs qu'elle aſſortiſſoit, les traits du viſage qui ſortoient de leurs nuances, lui reprochoient d'avoir fait des efforts pour ne plus aimer. Sa main trembloit ſur le canevas. En détournoit-elle ſes yeux, un ſoupir les y ramenoit. Une ardeur nouvelle échappée de cette image, ſe gliſſa dans ſes veines. Le frémiſſement du plaiſir y circula avec ſon ſang. Téglis anima les yeux de la figure du feu qui brilloit dans les ſiens. Quand elle les eut achevés, elle tomba dans une eſpece d'ivreſſe, en les contemplant. A peine revenue à elle, ſa main cherche ſon aiguille, & elle continue ſon ouvrage, ſans s'appercevoir du tems qu'elle y avoit déja employé. On vint l'avertir qu'une affaire domeſtique exigeoit ſa préſence; elle reçut

cet avis avec dépit, quitta ſon tableau avec regret, & deſcendit le viſage enflammé, & plus occupée que jamais de l'objet qu'elle avoit vu en ſonge. Les ſoins qu'elle donna dans la maiſon, ſe reſſentirent d'un trouble qu'elle ne pouvoit plus ſe diſſimuler. Elle reconnut trop tard ſon imprudence; elle en éprouva une confuſion mêlée de douceur; elle fit quelques tours dans le jardin, pour reprendre un maintien plus tranquille. Inutile précaution! Les mouvemens divers qui venoient de s'élever dans ſon ame, avoient ſenſiblement altéré ſes traits. Quand elle eut rejoint ſon pere & ſa mere, ils apperçurent avec douleur l'effet funeſte de ſon ouvrage. Démophon en fut accablé. Son air abbatu annonçoit l'excès de ſon affliction. Téglis prévint ſes reproches, & s'exprima ainſi. Je vois, le plus reſpectable des peres, je vois ce qui vous attriſte & vous conſterne. C'eſt une fille plus que jamais dévorée d'un feu dont

elle plaiſantoit, & qu'elle condamnoit il n'y a que quelques momens. Oui, j'en ſuis conſumée, mais ſa violence fait mon bonheur. Quel que ſoit l'objet que j'adore, il régnera éternellement dans mon cœur. Pourquoi déſeſpérerois-je d'avoir un égal empire ſur le ſien ? Les Dieux n'ont-ils pas ſouvent révélé en ſonge aux hommes leurs volontés & leurs deſſeins? Ils nous ont donné des preuves de leur protection. Ce ſont eux ſans doute qui ont offert à mes yeux le mortel qu'ils me deſtinent. Ils m'ont inſpirés des ſentimens que ni vos ſages conſeils, ni votre tendreſſe, ni vos allarmes, ni les plus ſinceres efforts de ma part, n'ont pu rallentir. N'eſt-ce pas réſiſter à leurs divins décrets, que de s'oppoſer à un penchant qu'ils ont fait naître ? attendons ſans impatience le moment qu'ils ont fixé pour effectuer leurs promeſſes. Mais craignons de les offenſer, en éteignant des déſirs, qui, ſelon leur ſageſſe immuable, doivent être la ſource de

notre félicité. Je leur abandonne mon ſort ; ils connoiſſent la pureté de mon cœur. Je mets toute ma confiance dans leur juſtice, & dans leurs bontés. Si je me trompe, j'acheverai ce tableau charmant: Cet être de raiſon qu'il repréſentera, a troublé mon repos. J'en ferai un inſtrument de délices ; il ſera tout mon bien après vous ; il aura tous mes vœux. Je le verrai, je l'admirerai, & mes déſirs ſeront ſatisfaits. Qu'importe que ce qui nous attache ſoit imaginaire, s'il nous rend heureux ? Cette chere peinture recevra toute ma tendreſſe. Vous ſerez témoins des preuves que je lui en prodiguerai. Elle s'accroîtra chaque jour ſous vos yeux, ſi vous daignez me laiſſer la liberté de m'y livrer ſans réſerve. Vous partagerez mon bonheur : ma paſſion ne vous cauſera plus d'allarmes. Vous ſerez heureux, puiſque je jouirai pleinement du ſeul bien que les Dieux immortels auront voulu m'accorder en ce monde. O mes parens ! voilà

mes

mes eſpérances & mes deſſeins. Si vous m'êtes favorable, mon ſort ſera digne d'envie. Si vous m'êtes contraires, je me ſoumettrai à vos loix ſans murmurer, & j'attendrai avec impatience la fin d'une vie malheureuſe.

Ce diſcours prononcé avec aſſurance, interdit Démophon & Nicamette. De ſimples probabilités y avoient preſque la force de la vérité; il contenoit des ſentimens de piété, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer. Ils voyoient une ſorte d'héroïſme dans la réſolution de s'unir à une peinture; ils connoiſſoient la violence de la paſſion de Téglis. Il n'y avoit rien à craindre de la tournure qu'elle lui donnoit; ils attendirent du tems, ce qu'ils déſeſpéroient d'obtenir par la perſuaſion; ils conſentirent donc que Téglis prît ſon tableau pour époux, ſe flattant que le ridicule de cet hymen ſuffiroit ſeul à en rompre les nœuds.

Quant à la poſtérité qui leur étoit

promiſe, ils imiterent Téglis dans ſa confiance ; perſuadés que les Dieux font éclater leur puiſſance, par des moyens au-deſſus de toute la prudence humaine. Les termes manquerent à leur fille, pour exprimer ſa vive reconnoiſſance. Elle en étoit ſi pénétrée, qu'elle ne put qu'embraſſer leurs genoux. Ils en furent attendris juſqu'aux larmes. En la relevant, ils la preſſerent tour à tour ſur leur ſein, & lui ſouhaiterent toute la ſatisfaction qu'elle ſe promettoit du nœud extraordinaire qu'elle vouloit former. De nouveaux remercîments ſuivirent ces vœux ſinceres. Téglis étoit tranſportée de joie ; dès ce moment, ſa gaieté fut extrême. Son teint reprit ſon éclat naturel ; plus de mélancolie, plus de langueur, plus de triſteſſe, jamais elle n'avoit été ſi belle.

En moins d'un mois le portrait de grandeur humaine, fut fini. La nature n'eût pu le rendre plus achevé. Au gré de Téglis, il n'approchoit pas de l'o-

TAYLOR INST. OXFORD

riginal. Sa mémoire l'avoit mal ſervie. L'art avoit affoibli les plus beaux traits. Plus d'une fois elle fut tentée de le recommencer. Son pere & ſa mere trouverent la figure auſſi bien faite qu'intéreſſante. Leur approbation toucha Téglis, & elle ne s'occupa plus qu'à adreſſer ſon hommage à cette idole de ſon cœur.

Elle l'avoit repréſentée avec l'habit de pourpre, ſous lequel elle lui avoit apparue, tenant d'une main un cœur percé de pluſieurs traits qu'elle lui offroit, & de l'autre un flambeau entouré d'une guirlande de roſes, & d'immortelles. A ſes pieds elle avoit mis des fléches, dont les unes avoient la pointe tournée du côté de la figure, & celle des autres d'un côté oppoſé. Elle l'enrichit d'un cadre, où on voyoit ſculpté ſur un bord les amours de Pſiché, pour un Dieu qui refuſoit de ſe faire connoître; ſur l'autre, les malheurs qu'une impatience indiſcrette avoit at-

tirés à cette tendre amante. Dans les coins, on voyoit l'Hymen, avec un carquois plein de fléches d'or, les Graces formant des couronnes de fleurs pour les époux heureux; les Jeux & les Ris forgeant des chaînes nuptiales; enfin Cupidon, qui la main dans celle de son frere, se reconcilioit avec lui.

Avant de placer ce tableau dans le jour le plus favorable de sa chambre, Téglis osa imprimer un baiser sur le cœur percé de traits. Elle retira sa bouche avec précipitation, & elle attendit avec inquiétude cette voix menaçante, qui lui avoit reproché une moindre hardiesse. Quelle fut sa surprise! nulle émotion que celle du plaisir, nulle allarme. Point d'apparence de rougeur: elle en fut d'abord troublée. O pudeur, s'écria-t-elle! tu t'es retirée d'une ame qui se plaît dans ses foiblesses. Je ne suis plus digne de tes avis. Le vice m'a séduite par ses charmes trompeurs; reviens, reviens, précieuse gardienne de

l'innocence : je ne ſurvivrois pas à ta perte. Elle laiſſe le tableau, ſe jette ſur un ſiége, & s'abandonne à ſa douleur. Elle porte un œil réfléchi ſur toute ſa conduite, ſonde les replis de ſon cœur. On diroit qu'elle eſt affligée de n'avoir à ſe repentir d'aucune faute grave. Le ſouvenir du diſcours hardi qu'elle a tenu à ſon pere & à ſa mere, l'arrête. Seroit-ce lui qui auroit étouffé le cri de ma conſcience ? Cependant Démophon & Nicamette n'y ont rien repris. Ils ſont trop ſages, pour m'avoir pardonné des traits contraires au devoir & à la bienſéance. Ils ont applaudis à mes idées, à mes vues ; ils ne m'ont point regardée avec ſévérité ; ils m'ont comblée de careſſes. Leurs ſuffrages, leur amitié me raſſurent. Je me trouble peut-être mal-à-propos. Ah ! ſi j'étois aſſez heureuſe, pour n'avoir point commis de faute ! J'ai donné un baiſer de flamme à un cœur, que je regarde comme à moi, à qui j'ai accordé le mien,

qui a reçu ma foi, à qui j'ai uni mon sort, du consentement de mes parens, & sous le sceau d'un serment inviolable. Tant de titres justifient ma démarche ; la tendresse que mon pere témoigne sans cesse à sa respectable épouse, n'a rien qui blesse l'honnêteté. Les transports de la mienne envers mon époux, ne sont pas plus criminels. Ah ! conscience ! ah ! pudeur ! mon ame ne cesse point d'être votre asyle. Une légere preuve d'amour ne vous a point irritée. Soyez toujours les censeurs de mes desirs.

Ces réflexions dissiperent entiérement son inquiétude. Elle revole à son cher tableau, l'approche de son sein, & le contemple long-tems, après l'avoir mis en place. Sortoit-elle de sa chambre, un regard plein de flamme, un soupir, marquoient le regret qu'elle avoit de le quitter. Y rentroit-elle, son premier soin étoit de courir à lui, de lui tendre les bras, comme pour recevoir ses embrassemens, de lui jurer une constance

éternelle. Elle le détachoit, imprimoit mille baiſers ſur la joue, ſur les yeux, ſur le front de cette figure inanimée. Abſente, tous ſes deſirs étoient pour elle. Préſente, ſon cœur s'épanchoit délicieuſement. Chaque jour elle offroit au portrait chéri un bouquet de fleurs nouvelles. Son eſprit étoit ingénieux à imaginer de petits ouvrages, de petits préſens, dont elle l'ornoit avec tranſport. Elle croyoit voir dans ſes yeux la même ſatisfaction qu'elle goûtoit à lui conſacrer ces preuves de ſon tendre attachement. Elle l'appelloit ſon cher époux, & ne lui donnoit que ce nom, quand elle en parloit à Démophon & à Nicamette. Ceux-ci ne la troubloient point dans toutes ces aimables folies ; il leur paroiſſoit qu'elles la rendoient véritablement heureuſe. C'étoit l'unique objet de leurs vœux. Ils déploroient en ſecret une paſſion ſi chimérique ; ils plaignoient encore plus leur fille, qu'elle obſédoit, & qui en étoit la triſte victi-

me ; ils avoient cherché à y faire diverſion, en invitant la plus belle & la plus eſtimable jeuneſſe du canton à les voir ; ils donnerent pluſieurs fêtes, où Téglis fit briller ſon enjouement, ſes graces, ſon eſprit, & ſon indifférence. Elle ſe déroboit de l'aſſemblée, & alloit dire à ſon époux que ſon ſouvenir ne la quittoit point dans ces plaiſirs bruyans : que le plus vif, ou plutôt le ſeul qu'elle reſſentoit, étoit dans ce précieux ſouvenir. Quand elle lui avoit fait cette nouvelle proteſtation, elle reparoiſſoit aux yeux de la compagnie avec plus de gaieté & de charmes. Les jeunes gens l'entouroient, & briguoient à l'envi l'honneur d'attirer ſon attention & ſes regards, par des propos galants, & des éloges délicats. Elle répondoit à tous avec politeſſe, mais avec une liberté qui ne les flattoit d'aucun eſpoir.

Ils furent bientôt convaincus qu'ils ne réuſſiroient jamais à la toucher. Ménéſilès, celui d'entr'eux, qui étoit le

plus empreſſé à lui plaire, l'obſervoit de plus près. Il s'étoit apperçu de ſes diſparitions ; il réſolut de la ſuivre à la premiere qu'elle feroit, ou pour ſavoir quel en étoit l'objet, ou pour l'entretenir en particulier. Elle ne tarda pas à s'échapper, & à voler à ſa chambre. Ménéſilès y monta ſur ſes pas ſans bruit : le deſir de revoir ſon portrait, l'avoit empêchée de fermer ſa porte tout-à-fait. Elle adreſſa à la peinture le diſcours le plus tendre, la pria de ne lui ſavoir gré de quitter tant de jeunes gens pour elle. Cette jeuneſſe, lui diſoit-elle, eſt aimable, mais leur aſſiduité m'importune. Je conjurerai mes parens de m'en délivrer. Je t'adore, cher époux. Tu es le maître abſolu de mon ame. Dans la retraite où je vivois, je te voyois à mon gré. Si mes devoirs m'en empêchoient quelquefois, je te rejoignois avec plus de plaiſir. Dans ces aſſemblées tumultueuſes, je ſuis contrainte de ſortir furtivement, & de man-

quer aux bienſéances, pour ſatisfaire mon amour, ou d'accorder aux unes ce que je dois, ce que tous mes momens ne peuvent aſſez payer à l'autre.

Ici quelques larmes coulerent de ſes yeux tendrement fixés ſur le tableau. Ménéſilès, ne doutant plus qu'elle ne fût mariée, rejoignit doucement la compagnie, & eut bientôt occaſion d'inſtruire ſes amis de ce dont il venoit d'être témoin. Ils en furent humiliés; ils ſe partagerent en pelotons, pour raiſonner de cette aventure. Le plaiſir ſe rallentit. Téglis reparut, & reſta preſque ſeule. Ses adorateurs ne la regarderent plus que d'un œil de dépit. Heureuſement le ſoleil ſe baiſſoit, & bientôt chacun ne ſongea plus qu'à ſe retirer.

Quand Téglis ſe vit ſeule avec ſes parens, elle les ſupplia de ne plus aſſembler ces jeunes gens chez eux; en leur détaillant la contrainte où ils la réduiſoient, les ſuites que pourroit avoir

une froideur qu'elle ne pouvoit vaincre, & le ſcrupule qu'elle avoit de dérober à ſon époux des momens précieux à ſon amour. Démophon ne put s'empêcher de rire de ces ſcrupules ſinguliers ; mais la crainte de troubler la félicité, quelle qu'elle fût, d'une fille ſi chere, le fit conſentir à tout.

Bientôt le bruit ſe répandit dans le canton, que Téglis étoit mariée : on diſoit hautement que cette fille crue ſi eſtimable, avoit contracté cet engagement ſans l'aveu de ſes parens, ou que s'ils y avoient donné les mains, Démophon s'étoit joué de tous ceux qu'il avoit invités chez lui. Ces diſcours intéreſſoient également Démophon & ſa fille. Mais comment les détruire ? feroit-il connoître la paſſion de Téglis ? elle deviendroit la fable du canton. La cacheroit-il ? c'étoit l'expoſer à perdre l'eſtime publique. Qu'importe, ce généreux pere aima mieux ſe ſacrifier ſoi-même, que l'honneur de ſa fille. Il ré-

ſolut de laiſſer un libre cours aux raiſonnemens que la malignité pourroit débiter, & même de ne rien montrer à ſa fille du chagrin qu'il en reſſentoit. Il s'appliqua de nouveau à étendre ſes bienfaits & ſes ſoins. L'amour propre oſa lui ſuggérer, d'y mêler moins de réſerve & de myſtere. Ce moyen de faire ceſſer les ſoupçons étoit sûr; mais il rougit même de l'avoir imaginé. C'eût été mériter la critique, en voulant lui impoſer ſilence. Il recommanda plus fortement à ſes ſerviteurs la diſcrétion, & prit des meſures plus propres à s'en aſſurer.

Le tems qui devoit couronner une généroſité, un déſintéreſſement ſi rares, s'approchoit. Les événemens qui nous reſtent à peindre, ſont auſſi dignes d'attention que de curioſité. Pour les préſenter avec ordre au Lecteur, il eſt eſſentiel de reprendre les choſes de plus haut.

Cyrène étoit Capitale d'un petit Etat

ſitué ſur les côtes d'Afrique qui regardent l'Egypte, à dix lieues environ de la mer Méditerranée. La famille de Battus, ſon premier Roi, poſſéda ce Royaume pendant l'eſpace de deux cens ans. Arcéſilaus fut le dernier Prince de cette race ; ſon gouvernement fut dur & tyrannique. Plongé dans la molleſſe & la volupté, il abandonnoit ſon autorité & les rênes du Gouvernement à des favoris, qui vils affranchis, n'avoient gagné ſa confiance, qu'en ſervant ſes paſſions déréglées. Pour écarter d'Arcéſilaus les cris redoublés d'un peuple accablé de leurs énormes vexactions, ils imaginoient ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs & des fêtes ſomptueuſes, qui abſorboient les revenus du Royaume. En peu de tems la diſette & la miſere, furent à un tel degré, que les Cyrènéens n'eurent plus d'eſpoir, que dans une révolution générale. Ils ſe ſoulevent, fondent ſur le Palais avec des hurlemens affreux ; maſſacrent les Gar-

mal traités qu'avant la derniere révolution. La tyrannie, les exactions alloient toujours croiſſant. Le pillage, le viol, les aſſaſſinats, les proſcriptions n'étoient que des jeux pour ce deſpote furieux. Arétaphile, femme d'un des plus conſidérables habitans de Cyrène, auſſi vertueuſe que belle, fut vue par haſard du tiran. Auſſitôt il forma le deſſein de la faire ſervir à ſes infames plaiſirs : il lui déclara ſa paſſion par ſes émiſſaires, & déſeſpérant de la gagner par la négociation, il donne ordre de tuer ſon mari, & lui offre ſa main.

Cette courageuſe veuve diſſimule ſon chagrin, & l'horreur que ce crime lui inſpire. Elle feint d'accepter ſes offres, & ne demande que du tems pour remplir les bienſéances. Elle conſentit même à voir Nicocrate chez elle. Un jour qu'il s'y étoit rendu preſque ſans ſuite, elle ſaiſit l'occaſion, le frappe d'un poignard qu'elle tenoit caché ſous

ſa

ſa robe. Le tiran tombe mort à ſes pieds : alors elle appelle ſes ſerviteurs, fait jetter le corps dans la place par une fenêtre qui y donnoit, en criant Nicocrate eſt mort ; c'eſt Arétaphile qui en a délivré Cyrène. Au ſecours ! au ſecours !

Dans le moment, ſa maiſon fut entourée du peuple qui l'a prit ſous ſa protection. Le corps du tiran fut mis en piéces, & Cyrène recouvra ſa liberté. Les principaux de la ville, inſtruits par l'expérience du paſſé, ſe conduiſirent dans cette circonſtance avec moins de précipitation. Ils ſe rappellerent le bonheur dont l'Etat avoit joui ſous ſes premiers Rois ; ils arrêtèrent dans une aſſemblée générale, qu'il falloit demander aux Dieux un Roi qui régnât avec douceur & avec juſtice, & ne recevoir que celui que l'oracle de Delphes leur indiqueroit. Deux citoyens, réputés les plus gens de bien,

furent envoyés à Delphes, consulter la Prêtresse d'Apollon.

Ils en reçurent une réponse si ambigue, que désespérant d'en voir jamais l'effet, ils s'en retournoient accablés de tristesse. A une journée de distance de la maison de Démophon, ils furent attaqués par des brigands qui les pillèrent, leur prirent leur voiture, & leur laisserent à peine dequoi se couvrir. Regardant cet accident comme le plus mauvais augure pour le succès de leur voyage, ils se traînerent en soupirant jusqu'à la premiere cabane de Démophon; ils en apperçoivent la porte ouverte, entrent & trouvent un homme qui leur offre des secours dont ils avoient grand besoin. Quand ils eurent bû & mangé, cet homme les laissa un moment, & a a prendre dans un troupeau qui paissoit près delà, deux bœufs pour les mener chez Démophon, où il jugea à leur assitude & à leur abbatement, qu'ils ne pourroient se rendre à pied avant la

nuit. De retour à ſa cabane, il preſſa les deux infortunés de ſe ſervir de la ſeule commodité qu'il avoit à leur offrir pour ſe rendre dans une maiſon voiſine, où on feroit des efforts pour les mieux traiter.

Les Cyrènéens, pleins d'admiration pour le zèle officieux du Païſan, car ils le crurent tel, le remercierent affectueuſement, & montèrent ſur les bœufs. Un autre homme les conduiſoit; ils s'entretenoient de l'impoſſibilité où ils étoient de récompenſer ces bonnes gens. Ils en reſſentoient plus vivement la perte qu'ils venoient de faire; ils demanderent à leur guide qui il étoit : ſerviteur du maître de la maiſon où je vous conduis?... Comment s'appelle-t-il?... Ils nous eſt défendu de le nommer & de le faire connoître..... Le verrons-nous?.... Oui, mais habillé comme nous, travaillant comme nous, & vous l'affligeriez ſi vous veniez à le découvrir....

pourquoi nous menez-vous chez lui?... Il vous donnera azile; mais il ne nous eſt pas encore permis de dire ce qui s'y paſſe.....

Ces réponſes étonnerent les députés de Cyrène, & leur donnerent plus d'inquiétude que de curioſité, de voir une maiſon où tout étoit myſtérieux. Ils réfléchiſſoient que ces gens pouvoient être aſſociés aux brigands qui les avoient dépouillés; qu'ils avoient peut-être leur retraite dans un déſert où ils ne voyoient nulle habitation d'homme; & que ces ſcélérats ne leur avoient laiſſé la vie, que pour aſſouvir leur cruauté par des tourments plus atroces.

A ces idées, ils furent ſaiſis d'épouvante & d'horreur. Ils vouloient ſe gliſſer de deſſus leur monture, & s'enfuir dans les terres. Mais les cabanes qu'ils voyoient de diſtance en diſtance, & où ils ne doutoient pas qu'il n'y eût de ces malheureux qui ſe

mettroient à leur pourſuite, leur montroient toute l'inutilité de ce projet. Ils levèrent les yeux au ciel, & le prierent avec larmes de les préſerver d'un danger ſi évident. Dès qu'ils apperçurent de loin la maiſon, leur ſang ſe glaça dans leur veines. Ils n'en approchoient que comme d'une caverne, où ils alloient terminer leur vie infortunée, dans les tortures & les ſupplices. En entrant dans la cour, ils n'eurent ni la force de deſcendre des bœufs, ni de marcher. Des ſerviteurs les prirent dans leurs bras, les porterent dans une chambre, où on leur donna les ſecours qu'exigeoit leur foibleſſe. Ils ne virent ni l'air de bonté ni le zèle empreſſé qui accompagnoient les ſoins de leurs hôtes. La prévention ne leur offroit que des aſſaſſins. Dès qu'ils furent revenus à eux, & qu'on leur eût montré ce qui leur étoit néceſſaire, & enſeigné la maniere d'avertir s'il leur manquoit quelque choſe, on ſe retira pour

les laiſſer ſe repoſer. Ils ſe regarderent, ſoupirerent ; & l'un deux dit nos bourreaux vont tenir conſeil ſur le genre de tourmens qu'ils nous préparent. Ces apparences d'humanité que nous voyons dans tout cet attirail d'objets qui ſemblent prévenir nos vœux, ne ſont qu'un rafinement de barbarie. Les cruels ne nous préſentent les douceurs de la vie, que pour nous en rendre la perte plus douloureuſe. C'eſt ainſi que nous parons de bandelettes précieuſes, que nous couronnons de fleurs, les victimes que nous conduiſons à l'Autel.

Démophon inquiet de leur état, vint voir comment ils ſe trouvoient. Sans le regarder, ils lui répondirent bruſquement ; fort bien. Ce généreux hôte plaignit leur ſort, qu'il avoit appris en raccourci de celui qui les avoit amenés, & crut devoir leur épargner ſa préſence. Quand il fut ſorti, le Cyrénéen, qui n'avoit pas encore parlé

s'exprima ainſi : Pourquoi attendons-nous le moment d'être égorgés par ces ames ſanguinaires? arrachons-leur leur proye. Affranchiſſons-nous, par une mort volontaire, de leur aſpect, & des tourmens qu'ils nous deſtinent.... Oh, mon ami! n'irritons pas le Ciel en détruiſant ſon ouvrage; s'il veut que nous ſouffrions, ſoumettons-nous avec fermeté. Les Dieux nous ont ſauvé d'un grand péril aujourd'hui. Mettons toute notre confiance en leur protection. Attendons leur arrêt.

Ce peu de mots les tranquilliſa. Mais plus ils réfléchiſſoien à une ſituation que leur terreur ſeule exageroit, moins ils découvroient de moyens de s'en tirer.

Un ſerviteur interrompit ces cruelles réflexions, en les avertiſſant que le ſouper étoit ſervi. Ils ne ſçavoient s'ils le ſuivroient dans la ſalle où il vouloit les conduire, ou s'ils reſteroient dans leur chambre. Ils ſe décidèrent enfin à l'accompagner, plus par curioſité

que dans le deſſein de manger. Ils voyent dans cette ſalle pluſieurs perſonnes rangées autour de la table, entourées de ſerviteurs empreſſés au moindre ſigne ; & d'un air riant, louer un hôte aſſez bienfaiſant pour ne rien omettre dans ſes ſoins, & aſſez modeſte pour ſe cacher parmi ſes domeſtiques. Cet éloge, qui expliquoit aux Cyrènéens une partie des réponſes de celui qui les avoit conduits, répandit la joie ſur leur viſage. La décence qui régnoit dans les propos, l'honnêteté des convives, achevèrent de diſſiper leur erreur. Ils eurent honte d'avoir jugé leur hôte ſi témérairement. Peu à peu ils reprirent l'eſpérance, & partagèrent la gaiété qui brilla juſqu'à la fin du repas. La table levée on paſſa à l'ordinaire dans une piéce où chacun étoit libre de jouir des agrémens de la converſation, juſqu'à l'heure du coucher. Ceux qui étoient fatigués rentroient dans leur chambre, pour s'y repoſer, s'ils le ſouhaitoient. Les Cyrè-

néens

néens frappés de tout ce qu'ils avoient vu, demandèrent des éclairciſſemens ſur la qualité de l'hôte, ſur la durée de ſes ſoins, & ſur tout ce qui pouvoit ſatisfaire leur curioſité impatiente; aucun des étrangers ne connoiſſoit ni la maiſon ni le maître, & ne ſçavoit que ce que les ſerviteurs qui les avoient recueillis ſur la route, leur en avoient dit; les députés de Cyrène en avoient reçu les mêmes réponſes, & ils brûloient d'éclaircir ces myſtères cachés à leurs yeux avec tant de ſoin. Comment y parvenir? Ils réſolurent de n'y rien épargner; l'entretien roula ſur les affaires générales, juſqu'à ce qu'on repaſſât chacun dans ſa chambre: deux ſerviteurs y conduiſirent les autres voyageurs. Démophon voulut accompagner lui-même les Cyrénéens. L'état déplorable où ils étoient en arrivant, leur ton de bruſquerie l'avoient touché; car il n'at-

tribuoit le dernier qu'au reſſentiment d'un malheur extrême.

Il les aborda avec cet air d'intérêt qui inſpire la confiance; les preſſa de lui dire s'ils ne déſiroient rien de ſon zèle & leur fit entendre qu'il ſe croiroit heureux, s'ils vouloient bien lui déclarer la cauſe de l'abbatement où il les avoit vus. Ils furent ſenſibles à tant de compaſſion, & lui raconterent la rencontre qu'ils avoient faite des brigands qui les avoient réduits à un dénuement univerſel. Ils diſſimulèrent la crainte qu'ils avoient eue en entrant dans cette maiſon, & l'opinion qu'ils en avoient conçue. Ils ajouterent qu'ils étoient de Cyrène. Qu'ils venoient de conſulter l'oracle de Delphes, ſur une affaire importante qui regardoit leur patrie, & que des raiſons particulieres les avoient engagés à prendre cette route, pour retourner en leur pays. Mais, continua l'un d'eux, tout nous étonne

chez vous & perſonne ne peut, ou ne veut nous apprendre quel eſt votre maître, ce qui le porte à traiter aujourd'hui ſi généreuſement des perſonnes inconnues, s'il en uſe ainſi envers les voyageurs toute l'année, ou ſeulement à certains jours, ce que nous croyons plus vraiſemblable..... Reſpectables vieillards, on fait ici tout ce qu'on peut ſans jours marqués, & avec un ſecret inviolable. Celui qui gouverne cette maiſon, s'eſt fait une loi de ſe cacher à tous ſes hôtes. Nous nous rendrions coupables de parjure, en la tranſgreſſant. Daignez agréer tout ce dont notre zèle eſt capable, & ne cherchez point à troubler un ordre qui n'eſt établi de cette maniere, que pour qu'il ſoit plus durable. Vos pertes ne ſont pas ſans remède; mais que vous importe de connoître la main qui eſſuyera vos pleurs? Adieu, ſages étrangers, que le ciel vous accorde

cette nuit le repos, comme il pourvoira à votre consolation.

Les Cyrènéens émus du ton affectueux, & des manieres nobles du domestique, lui firent des instances pour le retenir auprès deux, & le déterminer à lever leurs doutes. Démophon qui craignoit de se trahir lui-même, leur dit que son devoir l'appelloit, & qu'il ne pouvoit plus rester. Ils le virent sortir à regret ; ils revenoient sur son discours, ces mots surtout, *il pourvoira à leur consolation*, fixoient toute leur attention. S'ils leur rappelloient l'extrémité où ils étoient réduits, ils sembloient leur annoncer de prompts secours ; ce rayon d'espérance pénétra leur ame ; ils convinrent néanmoins de tout mettre en usage le lendemain pour éclaircir des Enigmes qui irritoient de plus en plus leurs desirs, & ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Le ſoleil étoit levé depuis longtems, quand ils s'éveillerent; à peine ils ſortoient du lit, qu'un ſerviteur vînt leur demander leurs ordres; ce n'étoit pas le même de la veille. Ils lui répondirent qu'ils déſiroient paſſer la journée chez leur hôte, afin d'être plus en état de reprendre leur route. Le ſerviteur leur apporta ſur le champ des rafraîchiſſemens, & les invita à ſe promener dans le jardin juſqu'à l'heure du dîner. Quand il fut ſorti, ils jetterent les yeux ſur une table où il avoit mis du laitage & des fruits de la ſaiſon. Ils apperçoivent une bourſe, l'ouvrent, la trouvent pleine d'or, & liſent ces mots tracés ſur le coffre, *les Dieux vous font ce préſent.* Les bras leur tombent de ſurpriſe & d'admiration. Ils rappellent le ſerviteur, & n'en peuvent tirer la moindre réponſe. Il eſt impoſſible de peindre les divers mouvemens de leur ame; ils ſe preſſent

de ſe mettre en état de parcourir une maiſon, où tout tenoit du merveilleux. Ils rencontrent, Nicamette occupée de ſoins domeſtiques. A la ſimplicité de ſon habillement, ils ne la prenent point pour ce qu'elle étoit; ils lui font mille queſtions, la prirent de les tirer de l'embarras où elle les voyoit. Un ſourire aimable, des regards pleins de douceurs, quelques expreſſions vagues & polies furent toute ſa réponſe. Ils la quittent, paſſent dans le jardin, y apperçoivent Téglis qui leur ſemble une divinité ſous des dehors champêtres; ſa beauté, ſon air d'innocence & de candeur les enchantent. Leur premier mouvement fut de ſe jetter à ſes genoux; elle comprit leur deſſein, en eut de la confuſion. Je ne ſuis, ô étrangers! qu'une foible mortelle, ne profanez pas des hommages qui ne ſont dûs qu'aux Dieux..... Qui que vous ſoyez, montrez-nous celui qui

pourvoit à nos beſoins avec tant de généroſité..... Jouiſſez de ſes bienfaits, admirez ſes vertus, puiſqu'elles le méritent, & ne tentez point ma foibleſſe...

Téglis les ſalua, & s'enfuit dans une autre partie du jardin; les Cyrènéens étonnés de tant d'exemples de diſcrétion, jugerent qu'ils ne parviendroient à leur but, qu'en employant l'adreſſe & la ſurpriſe. Ils continuerent à ſe promener en faiſant toutes les démonſtrations d'une diſpute échauffée; ils ſuivoient de loin Téglis qui ne les appercevant plus à travers les arbres, entra dans le pavillon renommé par les adieux de la Déeſſe de l'Hoſpitalité. Les étrangers en approchent ſans bruit, & prêtent l'oreille à ce qui s'y diroit. Démophon y rêvoit à un nouveau plan, ſuivant lequel ſa maiſon & ſa fortune ſeroient l'une plus commode aux voyageurs, & l'autre plus utile à l'huma-

nité. Téglis interrompit ſes méditations par ſes careſſes & ſes embraſſemens, l'appella Démophon, & lui donna cent fois le doux nom de pere.

Les Cyrènéens ſatisfaits de ce peu de lumieres, & craignant que s'ils étoient ſurpris à écouter, on ne leur fît un juſte reproche de leur curioſité, s'éloignerent & furent s'aſſeoir ſur un banc de gazon, où ils étoient à portée de fixer Démophon quand il ſortiroit, de maniere à le reconnoître.

Il ne tarda pas à quitter le pavillon, & appercevant les étrangers qui affectoient de converſer avec chaleur, il donna quelques ordres à Téglis, qui prit une allée & lui une autre. Les envoyés de Cyrène déciderent qu'ils appelleroient le prétendu eſclave dans leur chambre après le dîner, & qu'ils lui prouveroient ſi démonſtrativement qu'ils le connoiſſoient, qu'il ne pourroit ſe refuſer aux témoignages de leur

reconnoiſſance. Ils ne marquerent plus le reſte de la matinée de curioſité, ni d'inquiétude. Ils ne tournerent leur vue que ſur les détails de cet heureux ménage. L'application, le zéle des domeſtiques à remplir leurs différentes fonctions, l'union, l'air de contentement qui regnoient entr'eux, ne ſervoient qu'à augmenter l'eſtime & le reſpect qu'ils avoient pour le maître. Ils ſe tranſporterent avec indifférence, & comme par déſœuvrement, dans toutes les parties de la maiſon, où ils purent pénétrer ſans bleſſer la bienſéance, ils n'y virent que propreté, décence, ordre, & exactitude.

Ils dînerent ſeuls, & furent ſervis avec les mêmes attentions que la veille. Démophon, qui ne ſe rapportoit qu'à lui de bien des choſes, veilloit à ce que tout leur fût préſenté à propos. Il mêloit ſes bons offices à ceux de ſes prétendus camarades. Ses hôtes

avoient ſans ceſſe les yeux ſur lui ; il baiſſoit modeſtement les ſiens, quand il rencontroit leurs regards. Les Cyrènéens ne pouvoient contenir les mouvemens de reconnoiſſance & de vénération, qui ſuccédoient dans leur cœur. Ils mangerent avec précipitation pour ne point trop reculer l'inſtant, où ils ſe promettoient de s'expliquer ſans contrainte avec Démophon. En ſortant de table, ils le prierent de vouloir bien paſſer dans leur chambre après ſon dîné. Ils s'y rendirent eux-mêmes. En l'attendant, un d'eux qui ſçavoit le deſſin, ſe mit à crayonner Démophon. L'impatience de le voir étoit à peine modérée par une occupation ſi conforme à leurs ſentimens. Enfin il arriva ; ils ſe levent, le ſaluent avec une inclination profonde. Vertueux Démophon, lui dit l'un des Cyrènéens, nous ſommes enfin parvenus à vous connoître. Recevez le tribut

de notre vive reconnoiſſance & de notre ſincere vénération ; envain vous vous voudriez diſſimuler encore ; votre fille charmante vous a découvert ce matin dans le pavillon par ſes tendres careſſes. Mortel chéri des hommes & des Dieux, c'eſt à vous que nous devons les égards dont on nous comble ici, & cette riche bourſe que nous avons trouvée en nous levant, nous l'acceptons avec les tranſports qu'une telle généroſité eſt capable de cauſer. Les Dieux qui daignent nous communiquer leurs vues ſur vous, nous aiderons à proportionner la récompenſe au bienfait. Nous allons preſſer notre arrivée à Cyrène, pour être ici promptement de retour. Notre patrie nous renverra, nous ou d'autres de nos citoyens, avec la pompe convenable à une négociation plus importante encore pour elle, que pour vous.

Démophon les conjura avec l'armes, & au nom des droits ſacrés de l'hoſpitalité, de ne point lui envier une obſcurité qui faiſoit tout ſon bonheur; de garder un profond ſilence ſur le paſſé, & de ne point troubler la douceur de ſes jours par un éclat au moins inutile. Si vous vous croyez obligés par moi, leur dit-il, la premiere & l'unique preuve de vos ſentimens que j'oſe vous demander, c'eſt de les renfermer en vous-même, & de ne point m'expoſer à des importunités que je crains plus que la mort. Voudriez-vous tourner ce que vous appellez mes bienfaits contre leur auteur? Craignez de me porter au dégoût de mes devoirs, & à une fuite précipitée.

Ces derniers mots prononcés dans l'amertume de la douleur, firent comprendre aux Cyrènéens, qu'ils devoient ménager les idées de leur hôte; ils pro-

mirent de ſe conduire avec une prudence, qui ne leur attireroit aucun reproche de ſa part, & avec une ſoumiſſion à tous ſes deſirs, dont l'obéiſſance ſeule qu'ils devoient aux Dieux, pourroit les écarter.

Démophon parut content de leurs proteſtations. Ils lui dirent qu'ils ſe remettroient en route le lendemain matin, & il ſe retira, ſous prétexte d'aller tout diſpoſer pour leur départ.

Il avoit un véritable chagrin d'être découvert ; mais ce qui l'inquiétoit le plus, étoient ces expreſſions : *Les Dieux daignent nous communiquer leurs deſſeins ſur vous. L'obéiſſance que nous leur devons, mettra ſeule des bornes à nos ménagemens.* Que veulent-ils dire par-là, penſoit-il en lui-même ? Ces réflexions le rendirent rêveur, & diminuèrent ſon enjouement. Il ſe fit violence, pour ne pas le laiſſer voir à ſon épouſe & à ſa

fille, & pour empêcher que cette altération n'eût des ſuites.

Le Cyrènéen reprit ſon crayon, & paſſa le reſte du jour, & une partie de la nuit à achever le portrait de Démophon; ils lui firent leurs adieux dès le ſoir, & au petit jour ils monterent dans un char, qui leur avoit été préparé, & quitterent en fondant en larmes, une maiſon où leurs vives allarmes s'étoient changées en des remercîmens, & dans la plus douce eſpérance.

Leur voyage fut des plus heureux, & la joie répandue ſur leur front en arrivant à Cyrène, ſe communiqua à tous leurs concitoyens. Ils convoquerent ſur le champ l'aſſemblée du peuple. Cyrènéens, dit à haute voix le plus âgé des Députés, rendez graces aux Dieux. Nous vous apportons, & leur oracle, & le portrait du Roi qu'ils vous ont choiſi. Ils le développerent aux yeux

du peuple, qui ſe proſterna devant lui, avec des cris & des acclamations incroyables. Le Député demanda ſilence, & continua ainſi, l'oracle de Delphes eſt conçu en ces termes : *Cyrène, ton Roi eſt un ſerviteur qui habite une cabane dans la Theſſalie.* Un murmure confus s'éleva de l'aſſemblée : un ſerviteur ! elle crut voir dans ce choix des Dieux, les marques de la colere & du mépris. Une triſteſſe ſombre, un profond ſilence, ſuccéda au murmure. Calmez votre inquiétude, continua le Député. Ce ſerviteur que l'oracle vous annonce, eſt le plus vertueux des mortels. Il ne s'eſt revêtu des apparences de l'eſclavage, il ne s'eſt confondu avec ſes propres domeſtiques, que pour faire le bien, que pour mettre ſa modeſtie à couvert des témoignages de reconnoiſſance, que ſes bons offices continuels lui attirent. Alors il fit à l'aſſemblée le récit des ſoins que Démophon prenoit

des étrangers, tant ſur le chemin, que dans ſa maiſon, parla des cabanes qu'il avoit diſtribuées ſur le premier, pour pourvoir à tous les beſoins; de l'accident qui leur étoit arrivé, des traitemens qu'ils avoient reçus de ce généreux hôte, de la bourſe qu'il leur avoit donnée, d'une main, pour ainſi dire, inviſible; des efforts inutiles qu'ils avoient faits, pour le diſtinguer de ſes domeſtiques, de la ruſe qu'ils avoient employée pour y parvenir, & ſavoir ſon nom.

Une peinture ſi touchante tira des larmes de toute l'aſſemblée. Dans un moment, on n'entendit que cris, qu'éloges, que remercîmens, & le tableau fut couvert de fleurs. Modérons nos tranſports, ajouta le vieillard; craignons que ce mortel vertueux ne ſe refuſe à nos vœux ardens. Sa modeſtie, ſa paſſion pour l'obſcurité, & la retraite ſont des obſtacles que nous ne ſurmonterons

ſurmonterons peut-être jamais. Nous ne lui avons rien déclaré de l'oracle. S'il avoit le tems de méditer un refus, Cyrène n'auroit plus d'eſpérance. Supplions les immortels de diſpoſer ſon cœur à recevoir une Couronne. Sans leur entremiſe, le charme de la vertu pratiquée en ſecret, lui paroîtra toujours préférable à l'éclat onéreux du Trône.

Ces réflexions jetterent la déſolation ſur tous les viſages. On ordonna des prieres publiques pendant trois jours, pour obtenir du Ciel le conſentement de Démophon. On conduiſit, au bruit des acclamations redoublées, ſon portrait dans le Palais, où il fut mis ſur un Trône élevé à cet effet, entre la Couronne & le Sceptre. Les actes publics, les délibérations, & tout ce qui émane du Trône, directement ou indirectement, fut dès ce moment intitulé du nom de Démophon.

Les prieres ſe firent avec une ferveur & un concours, au-deſſus de toute expreſſion. Cyrène, après cette pieuſe cérémonie, nomma deux citoyens principaux, pour accompagner les deux premiers en qualité d'Ambaſſadeurs, auprès d'un Roi, qui, ſans le ſavoir, gouvernoit l'Etat, & régnoit déja dans le cœur de ſes ſujets.

Les Ambaſſadeurs ſe mirent en chemin. Il ne leur arriva rien d'intéreſſant ſur cette route. A deux journées de la maiſon de Démophon, par le conſeil de leurs collegues, qui connoiſſoient le caractère de ce ſage bienfaiſant, ils laiſſerent la plus grande partie de leur ſuite, & ſe rendirent chez lui. On vint les recevoir avec l'empreſſement ordinaire, & les deux nouveaux Députés eurent lieu de reconnoître la fidélité du récit des autres, dans le zèle qu'on leur témoigna à tous, tant à leur arrivée, que ſur le domaine de Démophon.

Celui-ci ne vit les deux Cyrènéens qu'avec trouble, & je ne ſais quel embarras. Ils le prierent de vouloir bien leur donner audience dans le pavillon, où ils avoient été aſſez heureux pour le connoître. Il y conſentit, & prit la route de ce pavillon d'un air affligé, comme s'il ſe fût attendu à quelque événement ſiniſtre. Les Ambaſſadeurs le ſuivirent; en entrant ils tomberent à ſes genoux. Démophon troublé & confus, voulut fuir; ils le retinrent par ſa robe, qu'ils baiſoient reſpectueuſement. Regardez en piété, Seigneur, le peuple infortuné de Cyrène. Depuis pluſieurs années, en proie aux caprices d'une Cour diſſolue, ou au joug des tyrans, il n'a de reſſource que dans ſes gémiſſemens, & ſes larmes. Incapables de nous gouverner nous-mêmes, nous avons conſulté Apollon Delphien. Il vous a nommé notre Roi dans cette

réponſe : *Cyrène, ton Roi eſt un ſerviteur, qui habite une cabane dans la Theſſalie.* Daignez ſouſcrire au choix du Ciel, & aux deſirs reſpectueux & ardens des Cyrènéens. Ils vous regardent, Seigneur, comme leur unique eſpérance, comme leur pere, le réparateur de leurs pertes, & la conſolation de leurs maux paſſés. Le cœur de la nation vous offre le Trône, la connoiſſance de vos vertus, la profonde vénération qu'elles nous inſpirent, une obéiſſance guidée par une amour inviolable, vous y ſoutiendront. Votre ame bienfaiſante trouvera une plus ample matiere à exercer ſon penchant. Heureux ſont les hommes qui ſe dévouent au bien ! plus heureux encore ceux à qui le Ciel accorde une carriere proportionnée à leurs vœux ! nous oſons vous dire, Seigneur, avec tout le reſpect que des ſujets doivent à leur maî-

tre, que le moyen de marquer aux Dieux les ſentimens dont vous êtes pénétrés pour les faveurs ſignalées que vous en avez reçues ; c'eſt d'écouter nos inſtances avec bonté, & de vous ſoumettre à leurs volontés, ſi clairement énoncées dans les termes de l'oracle, que nous venons d'avoir l'honneur de vous préſenter.

Un diſcours, des offres ſi inattendus, anéantirent Démophon ; il fut pluſieurs inſtans ſans pouvoir répondre ; il rompit le ſilence, & les aſſura avec douceur, qu'il étoit ſenſible, autant qu'on peut l'être, aux malheurs, aux offres, & aux hommages des Cyrénéens ; mais que le trône étoit un fardeau trop peſant pour un homme depuis long-tems accoutumé à la retraite & à la vie champêtre ; qu'en interprêtant l'oracle en ſa faveur, ils étoient ſéduits par une vaine aparence ; qu'il contenoit ſûrement un autre ſens,

que celui qu'ils lui donnoient. Qu'autant il étoit ſoumis aux ordres ſuprêmes du Ciel, autant il étoit de ſon devoir de ne ſe point laiſſer ſurprendre par des mouvemens d'orgueil qui l'offenſeroient ; que Cyrene trouveroit dans ſon ſein un homme qui, connoiſſant le caractère de la nation, & les loix du Royaume, ſeroit plus capable de le gouverner ; qu'ils ne devoient point eſpérer qu'il changeât de réſolution ; qu'il les prioit avec inſtances de ne rien faire tranſpirer dans ſa maiſon, de l'objet de leur commiſſion ; & que tant qu'il leur plairoit d'y ſéjourner, il ne négligeroit rien pour leur procurer les agrémens que le lieu permettoit.

Ils lui demanderent en grace de pouvoir offrir leurs hommages à ſon épouſe, & à ſa fille ; il leur fit entendre que ces termes le bleſſoient, & il conſentit à les préſenter à elles, mais comme des

inconnus, & à condition qu'ils ne leur donneroient pas la moindre idée de ce qui les amenoit. Ils promirent tout en baiſſant reſpectueuſement la tête, & Démophon ſe déroba de leur préſence comme un éclair.

Il court dire à Nicamette & à Téglis, que les quatre étrangers arrivés nouvellement, perſonnages de conſidération, avoient eu un entretien avec lui, dans lequel il n'avoit pu leur cacher ce qu'il étoit, ni leur refuſer la permiſſion qu'ils lui avoient demandée de les ſaluer. Enſuite il vint rejoindre les Ambaſſadeurs, qui méditoient entr'eux de plus puiſſantes raiſons de le fléchir. Il les conduiſit dans l'appartement de Nicamette; ils la trouverent occupée à divers ouvrages, qui regardoient le ménage. Téglis l'aidoit dans ces travaux peu brillants, mais ſi honorables pour une mere de famille. Les politeſſes des étrangers tinrent du reſpect que

leur inſpiroit la préſence des perſonnes qu'ils ne déſeſpéroient pas de voir bientôt leurs maîtres. L'accueil de Nicamette fut accompagné de cette candeur, de cette franchiſe, de cette bonté, qui faiſoient le fond de ſon caractère. Les charmes de Téglis, ſon air modeſte, ravirent les étrangers. Ils ſemblerent gémir en la voyant, de ce qu'ils venoient offrir un petit Royaume à une beauté digne de l'Empire du monde. Ils ſe donnerent pour des Perſes, qui venoient ſe former dans les uſages, la politeſſe des Grecs, & apprendre leur langue qu'ils parloient aſſez bien. Téglis embarraſſa le plus âgé d'entre eux, en ſe rappellant de l'avoir vu il n'y avoit pas long-tems. Mais il ſe remit, lui retraça les principales circonſtances de ſa premiere viſite, & plaiſanta ſur la crainte, où ils étoient lui & ſon compagnon qu'il montra, d'être conduits dans la retraite des brigands,

par

par leurs associés, pour être le jouet de leur scélératesse. On rit beaucoup de cette singuliere mépriſe, qu'on écouta avec plaiſir dans tous ſes détails. Cette matiere épuiſée, les prétendus Perſes craignirent d'être importuns, & ſe retirerent.

Ils furent aſſez heureux, pour trouver encore dans cette journée l'occaſion de réitérer leurs prieres à Démophon. Ils inſiſterent ſur l'ordre du Ciel, qu'ils diſoient lui annoncer. Car ils s'étoient apperçus que ce motif l'avoit ébranlé. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'il offriroit des victimes, pour implorer des Dieux des lumieres capables de le guider dans une affaire de cette importance.

En effet, ſur le champ il immole une géniſſe à Apollon, & un agneau à la Déeſſe ſa protectrice. Les prieres ferventes dont il accompagna ce ſacrifice, s'éleverent juſqu'au Ciel, & bientôt il

en reçut une réponſe auſſi déciſive qu'affligeante pour lui. Je coule rapidement ſur les événemens peu dignes d'arrêter le Lecteur, pour arriver au moment qui va ſatisfaire ſa curioſité irritée par des incidens déja peut-être trop longs.

Démophon achevoit de ſouper avec Nicamette & Téglis; elles lui avoient fait de douces querelles des rêveries, où il étoit tombé pendant tout le repas. La Déeſſe de l'hoſpitalité leur apparut avec le même éclat que la premiere fois. Rends-toi, dit-elle, à ce vertueux mortel, rends-toi, Démophon, aux vœux des Cyrénéens. C'eſt ma volonté, & celle des Dieux. Tu vas voir l'accompliſſement de toutes mes promeſſes. Après ces mots, la Déeſſe diſparut.

Démophon, Nicamette & Téglis, s'étoient proſternés la face contre terre, en la voyant. Ils ne ſe leverent que long-tems après qu'elle eût ceſſé de parler. Une odeur délicieuſe qui par-

fumoit la chambre, augmentoit encore l'ivreſſe où ils étoient plongés. Ils ſe regardoient, ſoupiroient, s'embraſſoient, ſans dire un mot. Démophon ſe rendit le maître du trouble qui l'agitoit, & apprit à ſa famille l'oracle de Delphes. L'objet de la venue des étrangers, Cyrènéens & non Perſes; les ſollicitations preſſantes qu'ils lui avoient faites dans le pavillon; ſes refus, l'eſpérance qu'il avoit de les engager à un autre choix. Les Dieux ordonnent, ajoute-t-il, il faut obéir. Douce & charmante retraite, puiſſé-je ne jamais te regretter!

La joie de Nicamette & de Téglis, ne ſe peut exprimer. Les honneurs qui ſont le prix de la vertu, ont droit de nous flatter. Téglis oſoit voir dans ſon ſonge, dans ſa tendreſſe, dans ſa conſtance, un bienfait du Ciel; & dans l'objet qui lui étoit apparu, un époux qu'il lui avoit choiſi. L'eſpérance que

ce qu'elle nommoit promeſſe, ſe réaſſeroit à ſon tour, la raviſſoit.

Démophon ne voulut point différer d'inſtruire les Ambaſſadeurs de l'ordre qu'il avoit reçu d'accepter leurs offres; il les fit inviter de paſſer dans ſa chambre, & ils s'y rendirent auſſi-tôt. Il leur recommanda de ſe poſſéder à la nouvelle qu'il alloit leur apprendre. Des raiſons que je n'oſe vous dire, me forcent à accepter le glorieux titre, dont vous m'honorez. Nous partirons demain, avant que cet événement ſoit connu dans le canton, & même ici. Les Cyrènéens ſe jetterent à ſes genoux, lui firent leurs remercîmens reſpectueux, lui prêterent le ſerment au nom de leur nation, dépêcherent ſur le champ un courier à Cyrène, pour répandre le bruit d'un ſi heureux ſuccès; & jugeant que leur nouveau Prince avoit des ordres à donner avant ſon départ, ils ſe retirerent en éclatant en témoignages de joie & de reſpect.

Démophon appella le chef de ſes ſerviteurs, & ſans lui rien dire du ſujet qui l'obligeoit à partir, il lui donna le choix de le ſuivre, ou de reſter le maître dans ſa maiſon, à condition d'y avoir le même zèle pour les beſoins de l'humanité. Il lui fit entendre qu'il déſiroit qu'il s'attachât à ce dernier parti, du moins juſqu'à ce qu'il pût y pourvoir. Les autres ſerviteurs eurent le même choix, & des récompenſes proportionnées. Pluſieurs conſentirent à reſter avec leur nouveau maître, dont ils connoiſſoient le caractère & la douceur. La plus grande partie de la nuit fut employée à hâter les préparatifs. Démophon envoya de ſon côté, à Cyrène un Député, qui annonça aux habitans, qu'il vouloit abſolument y être reçu ſans cérémonie, & ſans faſte. Après avoir pris quelques heures de repos, le jour parut, & il ſe mit en marche, ſe faiſant précéder des Ambaſſa-

deurs, à qui il recommanda plus que jamais la discrétion & le silence. Quatre serviteurs composoient tout son cortege. Quelques vêtemens, les deux vases, faisoient toutes ses richesses. Téglis n'avoit pas oublié son cher tableau; elle voyoit leur élévation subite, comme un enchantement. L'espoir de rencontrer un original, dont la copie lui étoit si chere, lui causoit souvent des transports qu'elle avoit peine à contenir.

Nul accident ne retarda leur arrivée. A plusieurs journées de Cyrène, le chemin étoit rempli d'habitans de cette ville & de la campagne, qui se prosternerent en appercevant leur nouveau Roi, & l'accompagnerent avec des cris d'allégresse, & en jonchant la route de fleurs, d'herbes aromatiques, & de branches d'arbre. Dans ces acclamations, Démophon trouva les premieres amertumes de la grandeur. Mais, com-

ment condamner les preuves de la joie, & de l'attachement de ſes ſujets ? Le Prince arriva enfin aux portes de Cyrène. Les principaux de l'Etat avoient fait dreſſer une eſpèce d'arc triomphal en guirlandes, où le myrthe, l'olivier, & le laurier, mêlés aux cornes d'Amalthée, annonçoient la ſageſſe, le courage du Roi nommé par les Dieux, l'amour des peuples, & le bonheur dont l'Etat alloit jouir ſous ſon Gouvernement. Au frontiſpice, on avoit mis cette inſcription : *Démophon, Roi de Cyrène.* Au milieu de l'arc s'élevoit un trône, où le portrait du Monarque étoit expoſé dans un cadre de fleurs. Ce trône étoit ſur une eſpece de brancard. Quand le Roi en fut à une certaine diſtance, des Cyrènéens le porterent au devant de lui ; des Officiers ſupérieurs tenoient le Sceptre, & trois Couronnes. Ce cortege s'arrête auprès du chariot du Prince, met un genou en terre ;

un des Officiers fait une harangue courte & pathétique ; ils se levent, mettent la Couronne sur la tête de Démophon, de Nicamette & de Téglis, & les conduisent au trône, où ils donnent le sceptre au Prince ; ils se prosternent, ainsi que tout le peuple, & l'air retentit des cris de *vive le Roi de Cyrène*, des chants d'allegresse, des sermens d'une fidélité inviolable, & des bénédictions pour la famille du Prince.

Dans cette pompe, plus touchante que magnifique, le Monarque est conduit au Palais, où on avoit tout préparé avec soin pour le recevoir. Les réjouissances durerent plusieurs jours, & il fallut un ordre exprès du Prince, pour les faire cesser.

Etablir un Conseil des plus éclairés, & des plus estimés parmi les Grands de l'Etat ; pourvoir à l'ordre, à l'administration de la Justice, à la police, à la sûreté publique, au soulagement des

peuples ; faire construire un temple à *l'hospitalité*, ordonner que cette vertu fût exactement observée dans toute la Cirénaïque : tels furent les soins qui occuperent les premiers jours du regne de Démophon. Les revenus publics perçus avec modération, furent diminués, les troupes augmentées & disciplinées, les finances sagement employées. L'économie porta sa douce influence dans toutes les parties de l'administration. Aidée de l'intégrité & du désintéressement, elle suffit à tout. Le luxe fut réprimé ; il fait peu de progrès dans un Etat, où les récompenses & les dignités ne s'accordent qu'au mérite. Le Royaume prenoit une face nouvelle ; l'aisance, la prospérité, commençoient à y fleurir. L'édifice de son bonheur, encore mal affermi sur ses fondemens, va courir le plus grand danger.

Démophon avoit été instruit de la fuite d'Arcésilaus, fils du dernier Roi de Cy-

rène. Il avoit fait publier dans tout ſon Royaume, que quiconque auroit connoiſſance du lieu que ce Prince habitoit, ne manquât pas de l'en informer. Il proteſtoit dans cette déclaration, avec les ſermens les plus ſolemnels, ou qu'il lui rendroit le Trône, ou qu'il lui donneroit un rang, qui l'empêcheroit de le regretter.

Ce jeune Prince, à force de ſollicitations, avoit obtenu du Roi d'Ægypte, une flotte & dix mille hommes, pour reconquerir le Royaume de ſes ancêtres. Sous les Magiſtrats, ſous les tyrans qui déchirerent Cyrène, il y avoit entretenu des intelligences, qui lui répondoient d'un grand nombre de partiſans. Il arrivoit ſur les côtes d'Afrique, enyvré des plus grandes eſpérances, quand il apprit qu'un étranger étoit monté ſur le Trône, & avoit publié le manifeſte dont nous venons de parler. Cet événement, dont il igno-

roit les principales circonſtances, n'abbatit point ſon courage. Il n'en comptoit pas moins ſur la fidélité de ſes créatures. Quant aux promeſſes du nouveau Roi, il les regardoit comme un piège qu'on lui tendoit, pour ſe rendre maître de ſa perſonne, & le ſacrifier à la politique. Ainſi il envoya des émiſſaires dans la Cyrènaïque ; & ſans attendre leur retour, il donna ſes ordres pour le débarquement.

Démophon voit cet orage ſans s'allarmer, fait ſes diſpoſitions pour une vigoureuſe défenſe ; il prend le vaſe d'eau de la Déeſſe ; car pour celui du feu, il étoit décidé à ne s'en ſervir qu'à la derniere extrémité, ſe met à la tête de ſes troupes, & vole ſur la frontiere. Le jeune Arcéſilaus n'en étoit qu'à une demi-journée. Démophon lui fait demander un entretien pour deux Généraux, qu'il a deſſein de lui députer. Arcéſilaus l'accorde ; mais prenant cette dé-

marche pour l'effet de la crainte, il n'entend rien, & renvoie les Députés avec hauteur. Démophon ſe prépare au combat pour le lendemain.

Le ſoir du même jour, deux Emiſſaires revenus au camp ennemi, rapportent au Prince infortuné, que leurs efforts avoient été vains, que tous les Cyrènéens étoient attachés au parti de Démophon, & réſolus de le ſoutenir aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il entre en fureur, & jure de ſe noyer dans le ſang des rebelles.

Pendant la nuit, Démophon implora le ſecours du vaſe, pour amollir un Prince qu'il aimoit, & dont il vouloit ſi ſincerement réparer les pertes. Dès le lever du ſoleil, il lui renvoya les mêmes Chefs de ſon armée. Arcéſilaus les reçut avec bonté, leur dit que c'étoit à regret qu'il portoit la guerre dans ſa patrie, & qu'il épargneroit le ſang

de ſes ſujets aux dépens du ſien même ; mais que ſes droits au Trône étant inconteſtables, il falloit que ſon compétiteur commençât par en deſcendre, & que c'étoit à lui à faire le ſort de Démophon, & non à celui-ci à décider du ſien. Les Députés lui répondirent hardiment, que le droit de Démophon étoit fondé ſur le choix des Dieux, & qu'un pareil titre valoit bien une longue ſuite d'ayeux ; que les Cyrénéens étoient trop pénétrés de reconnoiſſance envers un Prince qui les gouvernoit avec autant de bonté que de ſageſſe, pour conſentir qu'il les abandonnât. Qu'au reſte, Démophon lui demandoit une entrevue ; que ſa parole & ſes promeſſes étoient ſacrées, qu'il pouvoit s'y fier en toute aſſurance, & que ſi l'on oſoit le trahir, ils lui juroient, au nom de la nation, de le venger avec éclat.

Arcéſilaus rêva un moment au parti

qu'il alloit prendre ; & d'un ton mêlé de cette fierté qui ſied ſi bien aux grandes ames, & de cette franchiſe qu'inſpire un caractère noble & ſans détour, eh bien ! je vais le chercher cet heureux Démophon. Je vais me remettre entre ſes mains. Je verrai comme il en uſera, & je me déterminerai. J'appelle le Ciel à témoin du ſerment que vous m'avez fait. Puiſſent ſes foudres vengeurs réduire Cyrène en cendre, ſi vous me trahiſſez ! Il les accompagne au camp des Cyrènéens, ſuivi ſeulement de deux de ſes principaux Officiers.

Démophon étoit dans une agitation mortelle, à l'approche du moment de ſoutenir ſa Couronne, par l'effuſion du ſang. Quelle fut ſa joie, quand on lui annonça que le Prince arrivoit ! il vole à ſa rencontre, lui tend les bras, & le comble d'amitiés. Quand ils furent au milieu du camp, il prit la parole, &

dit que le Ciel étoit témoin des efforts qu'il avoit faits, pour reſter dans une retraite paiſible : qu'il n'avoit accepté le fardeau qu'on lui impoſoit, que par un ordre exprès que les Dieux lui en avoient donnés, de la maniere la plus manifeſte ; & qu'il étoit prêt à remettre la Couronne à Arcéſilaus, comme il l'avoit promis. A ces derniers mots, un murmure confus ſe fait entendre dans le camp. La crainte, le mécontentement, paroiſſent dans tous les yeux. Une voix s'éleve, & dit qu'Arcéſilaus épouſe la Princeſſe Téglis, & apprenne à gouverner ſous Démophon. Dans le moment, les ſoldats répétent cette eſpèce d'oracle. Les Princes leur font ſigne de la main qu'ils y auroient égard, & rentrent dans la tente Royale.

Arcéſilaus, qu'un trait enflammé avoit mis aux pieds de Téglis, à l'éloge que les Députés lui avoient fait de ſa beauté, & de ſa vertu, s'écria avec

transport : donnez-moi Téglis, Prince, & gardez le Trône. C'eſt le vœu de la nation, & celui de mon cœur. Démophon ſentoit que dans ſes idées chimériques, Téglis rejetteroit un hymen qui détruiroit toutes ſes eſpérances, & en avoit une douleur qu'il cachoit avec peine ; d'un autre côté, il étoit réſolu à tout ſacrifier, plutôt que de la contraindre. Dans cette cruelle extrémité, il répondit que Téglis dépendoit d'elle-même ; qu'il ne s'engageroit à rien, qu'il ne l'eût preſſentie ; qu'il avoit été pere avant d'être Roi, & qu'il ne devoit point acheter le Trône au prix du bonheur de ſa fille ; que cependant il eſpéroit que la vue d'Arcéſilaus, les graces de ſa perſonne, & les ſentimens de ſon cœur, la toucheroient, & qu'il la plaindroit bien ſincerement, ſi elle étoit aſſez aveugle, pour n'être point ſenſible à tant de qualités réunies.

Auſſi-tôt il dépêcha à Cyrène un Officier

ficier, pour inviter Nicamette & Téglis à ſe rendre au camp. Cet Officier n'avoit point d'ordre de leur faire myſtère de ce qui ſe paſſoit. Dès que Téglis eût appris le mariage que la voix publique avoit déclaré, elle tomba évanouie. Les ſanglots la ſuffoquoient. Long-tems le ſecours de toute eſpèce, ne purent lui rendre l'uſage de ſes ſens. Elle ne le reprit, que pour verſer un torrent de larmes. Nicamette la conſola par ſes careſſes, & en lui rappellant la tendreſſe de Démophon, & ſa condeſcendance à ménager ſes ſentimens, quels qu'ils fuſſent. Vous craignez, chere Téglis, qu'un ſi tendre pere vous rende la victime de ſon ambition & de ſa politique! Oubliez-vous que cette opinion injuſte l'offenſe? Téglis ſe jette dans ſes bras, la conjure de lui pardonner des allarmes, qui ne naiſſent que de la violence de ſa paſſion, & elles prennent la route du camp.

Téglis y portoit ſon cher tableau ; elle ſe flattoit qu'il ſerviroit d'excuſe à ſes refus. Démophon ſort de ſa tente avec un cortege nombreux, & va pluſieurs milles au devant d'elles. Le Prince Arcéſilaus ſe mêle aux Officiers de ſa ſuite, & leur recommande de ne le traiter que comme un de leurs compagnons, afin qu'il puiſſe librement conſidérer la Princeſſe, ſans en être remarqué. Ses charmes étoient au-deſſus de ce qu'on lui en avoit dit. Un air de douceur & de nobleſſe l'embelliſſoit encore ; une certaine langueur, effet du trouble de ſon ame, & qu'il prenoit pour une modeſte réſerve, tempéroit le feu de ſes regards. En un mot, dès le premier moment, il ſentit pour elle tous les tranſports de l'amour. On arriva au camp. Arcéſilaus s'approcha du char pour donner la main aux Princeſſes, en mettant pied à terre ; il les aida à deſcendre dans le pavillon du Roi, Té-

glis ſent ſon cœur palpiter, en s'appuyant ſur ſon bras ; elle le regarde d'un air timide & curieux. Ses ſens treſſaillent à ſa vue. Son cœur ſe ſerre, les forces l'abandonnent. A peine peut-elle gagner un ſiége où elle ſe précipite. De fréquens ſoupirs lui échappent; un charme ſecret l'entraîne. Ses regards cherchent malgré elle, un objet dont la vue l'enchante. Elle veut voler dans ſes bras ; ſes tranſports ſont prêts à la trahir ; elle ne ſe poſſéde plus, & prie qu'on la laiſſe avec le Roi & la Reine. Tout le monde ſe retire. Ah ! mon pere, s'écria-t-elle ! vous m'appellez ici, pour y donner ma main à Arcéſilaus. Elle eſt donnée : je viens de rencontrer l'époux que mon cœur adore. Oui, c'eſt lui ! c'eſt ce jeune homme qui m'a offert le bras, pour deſcendre ici. Mes ſoupirs ne s'adreſſent plus à une vaine peinture. Les Dieux ne me l'ont montré en ſonge, que pour

l'accorder à ma tendreſſe. Ah ! qu'il en eſt digne ! uniſſez-moi à mon époux, cher auteur de mes jours. Rendez le Trône de Cyrène à Arcéſilaus. Retournons en Theſſalie. Faites, je vous en conjure, faites appeller ce divin objet des deſirs les plus conſtans. Je ne puis plus vivre ſans le voir.

Démophon donne cet ordre en riant. L'heureux amant paroît. Arcéſilaus, lui dit-il, ma fille conſent à s'unir à vous. Elle vous a promis ſa foi depuis long-tems. Elle vous a nommé ſon époux, au moment de la cataſtrophe ſanglante du Roi votre pere. Vous lui avez apparu en ſonge. Voilà votre portrait qu'elle même a tracé à l'aiguille ; ſi vous acceptez le titre dont vous jouiſſez déja dans ſon cœur ; remercions les Dieux, qui, en me couronnant, vous conſervent vos droits, m'aſſurent de votre amitié, & m'épargnent la honte d'avoir dépouillé l'orphelin.

Arcéſilaus embraſſe Démophon, l'appelle ſon pere, tombe aux genoux de Téglis, & ne peut lui exprimer la vivacité de ſes ſentimens, que par ſes ſoupirs, & des larmes de joie. Le bruit d'une aventure ſi ſinguliere, & d'un dénouement ſi heureux, ſe répand dans les deux camps, & y cauſe une ivreſſe générale. Les Officiers, les ſoldats des deux partis, ſe réuniſſent, & éclatent en cris d'allégreſſe. Le Roi & ſa famille retournent à Cyrène, où les noces d'Arcéſilaus & de Téglis ſont célébrées par des réjouiſſances, dont le cœur ſeul fait les apprêts. Les Ægyptiens, après les avoir partagés, furent renvoyés avec des Ambaſſadeurs chargés d'apprendre au Roi d'Ægypte, un événement regardé comme le plus rare bienfait du Ciel. Les Epoux vécurent dans une félicité que rien n'altéra. Démophon & Nicamette parvinrent à une extrême vieilleſſe, & donnerent à leurs

enfans des exemples de prudence, & d'amour pour leurs ſujets, dont héritèrent pluſieurs de leurs arriere-neveux. L'hoſpitalité fut récompenſée dans Démophon & Nicamette. La conſtance rare dans Téglis, & une ardeur infinie à imiter un excellent modele dans Arcéſilaus. Cyrène jouit de leur bonheur, & de leurs vertus, & bénit long-tems des noms ſi chers à leur mémoire.

Fin de la premiere Partie.

NOUVEAUX CONTES MORAUX, OU HISTORIETTES GALANTES ET MORALES:

*Par M. C***.*

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Et se trouvent A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques:
Et A DIJON,
Chez la Veuve COIGNARD DE LA PINELLE,
& LOUIS FRANTIN, Libraires.

M. D CC. LXVII.

LUCILE,

OU

LA FERMIERE

EN PETITE MAISON.

DANS une des plus fertiles Provinces de la France, Germain Fermier laborieux, vivoit ſans autre ſouci que celui que l'humeur acariâtre & impérieuſe de ſa femme lui cauſoit fréquemment. C'étoit Micholle, qui de Femme-de-Chambre de Madame la Marquiſe de Bardan, avoit bien voulu être ſa ménagere. Elle lui avoit apporté en dot deux mille écus, des manchettes à deux rangs, des falbalas, & le bail de ſa ferme. Quoique Germain eût reçu de

ſon pere dix-huit chevaux, un bétail conſidérable, & tout l'attirail néceſſaire dans une ferme, de plus de ſix cents arpens par ſol, Micholle regardoit cela comme rien, en comparaiſon de ſes robes garnies & de ſes rubans. Germain étoit trop heureux d'avoir une Demoiſelle de ſa ſorte. En vain il fit entendre à Micholle, qu'il falloit ſe lever matin, ſe coucher de bonne heure, veiller à la baſſe-cour, preſſurer le laitage. Elle n'étoit ni accoutumée à ce genre de vie au château, ni faite pour ces ſoins vils & ſaliſſants. On lui citoit l'exemple des Fermieres des environs. Que ces païſannes-là, répliquoit-elle, prennent tous ces ſoins, je n'en ſuis pas ſurpriſe. Leurs mains ſont deſtinées au travail, leurs pieds à marcher ſur le fumier, & leurs traits groſſiers n'ont rien à craindre de l'ardeur du ſoleil. Pour moi, je ne ſuis point née pour tant d'aviliſſemens.

Elle vouloit bien aller quelquefois au marché, mais en chaiſe, en robe détrouſſée, en chignon friſé. Non pour y vendre les denrées de la baſſe-cour, mais le grain uniquement. Elle en revenoit ſouvent furieuſe & indignée. Les Fermieres avoient oſé contrôler ſon habillement, en rire, & la montrer au doigt. Une femme comme elle, ne devoit-elle pas être reſpectée? que ces petites gens étoient inſolents! elle les avoit en horreur. Si Germain étoit viſité par ſes confreres, elle les recevoit d'un air mauſſade & hautain, n'avoit qu'un cri, ou alloit bouder dans ſon cabinet de toilette. Les laquais de M. le Marquis arrivoient-ils à la ferme? ils ſavoient vivre ceux-là. Paſſe pour des amis de cette ſorte. Ils ſe friſoient, & n'avoient point les mains poudreuſes. Elle envoyoit d'abord à la cave, leur faiſoit ſervir ce qu'elle avoit de meil-

leur, & buvoit largement avec eux.

Monſieur le Curé étoit venu chez Micholle dans le commencement de ſon mariage. Elle avoit fait aſſaut d'eſprit avec lui. Il parloit de livres, que perſonne ne connoiſſoit, puiſque Micholle n'en avoit jamais ſu le titre. Il n'avoit lu ni les mille & une nuits, ni les cent & une journées, ni les petites affiches, ni les annonces du deuil, & Micholle ſavoit tout cela par cœur. M. le Curé étoit un ignorant, qui n'étoit pas digne de ſe meſurer avec une femme inſtruite. Dès la ſeconde viſite, on l'avoit traité ſi froidement, qu'il n'en avoit pas haſardé une troiſieme.

L'infortuné Germain, malgré les travers de ſa femme, avoit des complaiſances inouies pour elle. Baſſe-cour, grange, laiterie, greniers, labourage, moiſſons, il avoit l'œil à tout. Faiſoit-il quelque choſe de bien? ja-

mais. S'il vouloit cueillir des fruits, on ne les cueilloit point encore au château. Engraiſſer des beſtiaux, on ne s'y prenoit pas comme cela au château ; vendre des volailles, on les mangeoit au château. Enfin le château étoit toujours un exemple contraire aux opérations du pauvre laboureur, & une ſource intariſſable de reproches, de querelles, & d'injures contre lui.

Il n'entendoit rien à ſon état, ni à ſes affaires, ſelon Micholle. Cependant ſon intelligence dans les travaux, & l'économie ruſtique, faiſoit du bruit dans les environs. On venoit prendre ſes avis de très-loin. Il les donnoit comme de ſimples réflexions, & non comme des principes. Madame Micholle hauſſoit les épaules en l'entendant parler ſocs, ſemoirs & engrais. Il dévoroit ſes mépris, & ſon chagrin en ſilence. Ses ſuccès, ſes bénéfices, l'en

dédommageoient amplement. Il n'avoit point fait d'épreuve, qui n'eût été avantageuſe, point d'expérience, qui ne lui eût été auſſi utile qu'à l'agriculture elle-même. Il étudioit ſans ceſſe ce premier art du genre humain, non comme nos Philoſophes qui accumulent volumes ſur volumes, pour démontrer des ſyſtêmes impraticables; mais en joignant la théorie à la pratique, en préférant les faits aux raiſonnements, en ſe piquant moins d'innover ſur la forme des inſtrumens, qu'à les employer de la maniere, & dans la ſaiſon la plus convenables. Enfin ſachant que les plus ingénieuſes inventions ne ſuppléent point aux bras, & que ceux-ci diſpenſent de recourir à celles-là; toute ſon attention ſe portoit à ſe procurer des compagnons de ſes travaux actifs, robuſtes & vigilants. Il n'épargnoit point la dépenſe pour payer leurs peines,

& prévenir leurs besoins. Sa maison étoit le rendez-vous des plus sages & des meilleurs ouvriers. Après un certain tems de services, il les établissoit dans de petites fermes, où bientôt leur activité les mettoit en état de former de plus grandes entreprises.

Micholle, depuis dix ans de mariage, n'avoit point eu d'enfans. C'étoit pour elle un motif de tourmenter l'estimable Fermier. Avec ces Messieurs du château, c'est ainsi qu'elle s'exprimoit, elle faisoit de sa stérilité un sujet de plaisanteries ameres. Comme s'il eût dépendu de Germain de faire taire les loix de la nature en faveur de Micholle!

Une femme du village venoit de mourir, & laissoit cinq enfans & une fille qu'elle avoit nourrie, & dont la pension ne lui étoit plus payée de plus plusieurs années. Elle avoit élevé cet en-

fant comme les ſiens mêmes. Mais après ſa mort, le pere nourricier, dans une pauvreté extrême, avoit prié le Curé du village de travailler à la placer. Germain le ſut, & la prit chez lui, en promettant de lui ſervir de pere. Madame Micholle ne s'y oppoſa point. Elle vit dans cet enfant, qui avoit près de quatorze ans, un moyen de ſe décharger du ſoin du ménage & du marché. En réfléchiſſant que bientôt Lucile, c'étoit le nom de cette perſonne abandonnée, ſeroit en état de la ſervir, & qu'elle auroit le tems de faire ſa partie de brelan avec ces Meſſieurs, elle en étoit ravie. Ces conſidérations lui firent changer le projet qu'elle avoit formé d'abord d'élever Lucile en demoiſelle, & furent cauſe qu'elle entra ſans conteſtation dans les vues contraires de Germain.

Lucile fut habillée décemment, mais

ſans pompons. On lui donna un maître d'écriture & d'arithmétique. On l'inſtruiſit avec le plus grand ſoin dans la religion, & la ſcience des mœurs. M. le Curé voulut bien ſe charger de cette derniere partie, & les progrès qu'y fit Lucile, répondirent à ſon zèle. Le bon Fermier lui donna un maître à danſer. Les graces ne refuſent point de parer les attraits champêtres, & l'innocence tire un nouveau luſtre de la juſteſſe des mouvemens du corps. Lucile, au milieu de ces exercices, trouvoit le moyen de jetter ſon coup d'œil ſur tout. Germain ſe repoſoit ſur elle de mille ſoins. Toutes les opérations ſe faiſoient dans leur tems, & avec vigueur. La ſimplicité de ces douces occupations plaiſoit au caractère de Lucile; il leur reſſembloit; il étoit naturel comme elles. Dans l'intérieur du ménage, aux champs, au marché, elle,

paroiſſoit avec cet air de douceur & d'activité, qui invitoit au travail. Ses denrées étoient toujours les premieres, & le plus cherement vendues. Sa politeſſe, ſes manieres aiſées, donnoient du prix à tout. Les Fermieres l'aimoient, & ne lui portoient point d'envie. Elles croyoient Germain trop heureux de pouvoir la traiter comme ſa fille.

Madame Micholle lui reprochoit quelquefois de ſe mêler aux ouvriers de la ferme, de partager leurs travaux, & leurs jeux innocents, & d'éviter avec ſoin tout ce qui venoit du château. Je reſpecte votre goût, lui répondoit Lucile. Mais les habits du travail, un teint ſillonné à la ſueur & les fatigues, ſont plus du mien, qu'une livrée faſtueuſe, qu'un air bouffi de pareſſe & de luxe. Vos ſerviteurs ſont mes freres. Vos amis ſont des Meſſieurs; j'aime les ſoins de mon état, & les com-

pagnons de ma vigilance. Je ne cherche qu'à être utile à mon pere, & qu'à mériter ſon amitié par mon zèle. Je paſſe le tems du repos en d'honnêtes amuſemens. Le reſte, je ne connois que mes devoirs. Les gens de la ferme ſont ruſtiques, mais modeſtes & reſpectueux. Je vous parle avec une franchiſe qui vous déplaira peut-être. Mais mon ame ſans détour, ne ſçait point feindre. Au reſte, Madame, ſi vous remarquiez dans ma conduite quelques traits, dont l'inexpérience m'empêcheroit de voir les ſuites, je vous conjure, au nom de mere, que vous voulez bien prendre en ma faveur, de ne me point épargner vos ſages avis. Vous connoîtrez à ma docilité le cas infini que j'en fais.

La raiſon & la ſageſſe ont un puiſſant empire ſur les ames les plus prévenues. Micholle avoit deſſein de gron-

der, & d'humilier Lucile. Sa réponſe la gagna. Elle ſe ſentit mortifiée elle-même du parallele adroit que cette aimable fille avoit fait des gens de la campagne, & de ceux qui la fuient, pour croupir dans la baſſeſſe de l'anti-chambre. Elle ne put s'en fâcher, ni ne pas rendre juſtice à Lucile. Elle l'embraſſa, & lui dit de continuer à prendre les intérêts de la ferme, & qu'elle-même porteroit ſon pere à l'en récompenſer.

Lucile touchoit à ſa ſeizieme année. Sa beauté étoit admirée; brune auſſi piquante qu'enjouée, moins elle ménageoit ſon teint, plus il ſembloit avoir d'éclat. On eût dit que le ſoleil, épris de tant de charmes, n'oſoit les frapper de ſes rayons. Malgré les vives inſtances de Micholle, elle n'avoit jamais voulu accepter d'autres ajuſtemens, que ceux des ſimples payſannes. Une toile,

une fleur, composoient sa parure. Et auprès d'elle, tous les rafinemens de l'art étoient éclipsés. Son esprit, son caractère, l'emportoient encore sur sa figure. On la nommoit comme la merveille de la contrée.

Lucile étoit heureuse. Les passions n'avoient point encore troublé la paix de son cœur. Bientôt elle dût à l'âge de la réflexion, un genre de peines, presque aussi amères que les inquiétudes de l'amour. Sans nulle connoissance de ses parens; pas le moindre espoir de les voir, de les embrasser jamais; abandonnée dès son enfance, à des mains étrangeres; redevable de son existence à la pitié; dans une crainte continuelle de déplaire à ses bienfaiteurs, ou de les fatiguer par un besoin constant de leurs secours. Quelle situation, disoit-elle en elle même! qu'il est douloureux de faire l'essai de la faculté de penser,

pour reprocher de la dureté à ſes parens, pour regarder la vie comme un opprobre éternel, & gémir d'ignorer juſqu'à ſon nom !

Ces réflexions la plongeoient dans une triſte rêverie. Germain l'y ſurprit un jour, & la preſſa de lui déclarer la cauſe de ſon chagrin. Elle le regarda tendrement. Des larmes, des ſoupirs, lui échapperent. Vous m'allarmez, Lucile, continua vivement ſon pere. Vous eſt-il arrivé quelque accident ? vous êtes dans l'âge, ma chere enfant, où l'on perd cette douce indifférence des premiers inſtans de la vie. Quelque jeune homme des environs vous a-t-il plû ? parlez : ouvrez-moi votre cœur. Je n'oublierai rien pour ſatisfaire vos vœux. Non, non, mon pere, l'état où vous me voyez, ne vient point de cela. C'eſt la haine que j'ai pour moi-même, qui m'attriſte. Malheureux fruit du

désordre, peut-être mes parens ne se cachent que pour se dérober la honte de ma naissance. Sans doute, mon souvenir empoisonne leurs jours. Ah ! mon pere, que ce nom que ma reconnoissance vous donne, est doux, quand il est le cri de la nature ! mais quel fardeau quand on le doit au crime !

Germain, attendri par des sentimens si rares dans l'âge de Lucile, lui représenta qu'il y avoit peut-être de l'injustice à soupçonner ses parens, & à attaquer leur conduite ; que des malheurs pouvoient les avoir réduits à s'éloigner ; qu'il arrivoit souvent des événements funestes, qui ne permettoient pas de se livrer aux penchants les plus naturels ; qu'il falloit que ses parens en eussent essuyés de ce genre, & qu'ils étoient plus à plaindre que condamnables ; qu'enfin il convenoit de ne leur faire aucun reproche, & de jouir du

ſort que le Ciel lui avoit deſtiné, ſans ſe forger des motifs de chagrin, qui pouvoient devenir criminels. Chere Lucile, ajouta-t-il, je ne négligerai rien pour adoucir l'amertume de vos regrets. Je pourvoirai à votre établiſſement. Soit que l'état de laboureur peu brillant, mais plein de douceurs, vous plaiſe, ſoit que vous en choiſiſſiez un autre, mon amitié n'aura de bornes, que celles de ma fortune. Ecartez de votre eſprit des idées qui nuiroient à votre bonheur. Vous n'avez point de nom, de rang dans le monde! Oubliez-vous que celui que les mœurs & la vertu donnent, eſt préférable aux plus illuſtres? Quant au rang, le travail vous en prépare un, que vous ne devrez qu'à vous-même. Ah! Lucile, comme nous jouiſſons des agrémens, qui ſont l'ouvrage de nos mains! que la médiocrité qui eſt le fruit de nos peines,

nes, a de charmes ! vous le ſentirez un jour, quand ſans ambition & ſans remords, vous ſerez maîtreſſe d'une maiſon, que vous devrez moins à ma tendreſſe qu'à votre zele & à vos ſervices. Car je dois vous l'avouer, ma chere Lucile, depuis que vous êtes chez moi, il y regne un ordre, une vigilance, une exactitude, qui me cauſent la plus vive ſatisfaction. Je ne jette les yeux ſur toutes les parties de mon emploi, qu'avec raviſſement ! mes affaires fleuriſſent par vos ſoins ; je bénéficie au-delà de mes eſpérances. Me trouvé-je chez mes amis ? je me livre ſans inquiétude à leur tendre empreſſement. Je ſçais que mon abſence ne coûte qu'à votre cœur. Je ne m'arrache des bras de l'amitié, que pour me rendre à votre impatience, à vos careſſes ingénues. Je ne fais que changer de plaiſir. Quand j'approche de la

ferme, je me dis : comme Lucile va m'embraſſer ! Suis-je aux champs ? je me ſens un nouveau courage, en penſant que ma Lucile partage ma peine. Je retourne avec ardeur auprès d'elle. Au milieu de mes ſerviteurs, une table frugale répare mes forces. Votre vue me fait oublier le poids du jour. J'admire l'harmonie & l'union que vous établiſſez dans mon ménage. J'obſerve avec quel feu mes domeſtiques cherchent à vous prévenir. Vous dérober un ſoin eſt pour eux le comble de la joie. Vous les animez de votre eſprit. Je lis dans leurs yeux cet air d'inquiétude, à examiner ſi leurs devoirs ſont remplis, que je vous vois en parcourant le cercle de nos opérations. Votre gaieté eſt le ſignal de leur contentement. Chacun en riant & en danſant, va prendre du repos, pour être plus en état de mériter votre approbation

le lendemain. Je répéte vingt fois à mon épouſe en nous couchant : Lucile eſt l'exemple & la bénédiction de la ferme. Et vos louanges ſont la ſeule choſe ſur laquelle je n'eſſuie point de contradiction de la part de Micholle.

Tant de témoignages de la plus tendre amitié, ce ſoin noble de ménager l'amour-propre, en cachant les bienfaits ſous le voile du devoir, ſous le nom de la récompenſe, pénétroient Lucile de la reconnoiſſance la plus vive, & portoient la conſolation dans ſon ame. Le ſeul Germain étoit digne d'être ſon pere. Elle ne ſe pardonnoit pas d'avoir déſiré d'en connoître un autre.

Quelques mois ſe paſſerent, ſans que rien troublât ſon bonheur. Toute la ſemaine elle le faiſoit conſiſter dans ſon travail. Depuis qu'elle ſavoit que ſon pere étoit touché de ſon zele, elle re-

doubloit d'aſſiduité. Le dimanche, elle étoit l'ame des danſes, & des jeux innocents du village. Elle paroiſſoit au milieu de ſes compagnes, comme Vénus entourée des Graces, ou comme Diane mêlée à ſes chaſtes Nimphes. Les bergeres avoient toutes les déférences pour elle. Leur attention alloit à reſpecter juſqu'à ſes goûts. Elle aimoit la violette & la jacinthe ; elles ne mêloient ces fleurs à leurs bouquets, que pour les lui offrir. Si ſon corſet étoit noué avec un ruban couleur de roſe, elles choiſiſſoient d'autres couleurs. Elles ſe faiſoient ſcrupule de ſe parer des mêmes habits qu'elle, & d'affecter la moindre reſſemblance extérieure. Autant elles croyoient Lucile au deſſus d'elles, autant elles craignoient de l'offenſer par un déſir jaloux de l'égaler. Que ces diſtinctions accordées par des cœurs ſimples, étoient flatteuſes !

Dès qu'elle avoit quitté un habit, ou un bouquet, ſes compagnes les prenoient à l'envi, heureuſes de pouvoir honorer ſon choix, ſans ſoupçon de rivalité & d'envie!

Les bergers la regardoient avec autant de reſpect que d'admiration; danſer avec elle, étoit une faveur longtems chere à leur ſouvenir; une fleur détachée de ſon bouquet, étoit briguée comme un don précieux. Un coup d'œil de préférence, un ſourire de Lucile, étoient ſans prix.

Sa vue inſpiroit l'amour de la ſageſſe, & de la décence. On ſe diſputoit ſon eſtime, en combattant d'honnêteté. Les danſes ſous l'ormeau, étoient devenues une école, où le plaiſir même empruntoit des mœurs tous ſes charmes. La jeuneſſe enivrée d'une joie pure, exprimoit ſes ſentimens ſans détours, parce qu'elle n'avoit que des affections légi-

times & innocentes. Lucile connoiſſoit-elle le penchant d'un berger pour une de ſes compagnes? elle leur faiſoit de douces agaceries, ſe plaiſoit à inquiéter un moment la bergere, en tenant comme ſans deſſein, des propos d'inconſtance & de froideur. Quand ſes ſoupçons avoient fait naître le trouble dans ſon cœur, elle appelloit ſon amant, qui le diſſipoit par de nouveaux ſermens. La bergere raſſurée remerçioit ſon amie de lui avoir préparé un inſtant, qu'une crainte légere lui avoit rendu plus doux.

Après ces petits jeux, Lucile retournoit danſer. Les vieillards, les peres & les meres, entouroient la place. Les uns ſembloient oublier leur âge, & ſautoient au ſon du haut-bois. Les autres, la joie dans les yeux, ſe félicitoient d'avoir des enfants qui partageaſſent les amuſements de la vertueuſe Lucile,

& qui ne ſe livraſſent aux douceurs du plaiſir, que pour mieux reprendre le cours de leurs pénibles travaux. Quand le ſoir approchoit, la danſe & les jeux finiſſoient. On ſe marquoit le regret de ſe quitter ſi-tôt. On ſe diſoit adieu juſqu'à Dimanche ; &, pour qu'il ne manquât rien au plaiſir de cette journée, on reconduiſoit comme en triomphe, Lucile juſqu'à la ferme, en chantant le plus ſouvent, des chanſons ruſtiques à ſa louange. Car au village, le cœur dicte quelquefois des éloges, mais rarement des ſatyres. Ce miſérable talent n'amuſe que les villes, où il naît de l'oiſiveté, & de la corruption.

C'en eſt donc fait, troupe aimable, plus de plaiſir pour vous juſqu'à Dimanche ! Quel long intervalle allez-vous paſſer dans les fatigues, & peut-être dans la diſette ! pour qui donc travaillerez-vous ? hélas ! pour des

hommes qui vous mépriſent, qui ſe croient d'un autre limon que vous, qui vous écraſent ſous le poids de leur faſte énorme! Heureux habitant de la campagne, n'enviez point leur ſort! leur grandeur les importune. L'ambition les dévore; leur oiſiveté eſt leur ſupplice. Les plaiſirs n'ont plus d'attrait pour leurs ſens engourdis. Ils traînent une vie languiſſante, dans l'ennui, la ſatiété, & un dégoût abſolu. Chériſſez donc, mortels favoriſés du Ciel, chériſſez vos travaux, la paix de votre ame, & juſqu'à votre humble obſcurité! La nature elle-même aſſaiſonne vos plaiſirs. Elle n'en paroît avare que pour vous y rendre plus ſenſibles. Ne déplorez que le ſort de Lucile. L'envie & la jalouſie vont empoiſonner ſes beaux jours.

Micholle, uniquement occupée des avantages que ſon oiſiveté & ſes délicateſſes

cateſſes tiroient de cette aimable fille, étoit enchantée de l'avoir dans les premieres années qu'elle paſſa à la ferme. Non ſeulement elle la débarraſſoit d'une infinité de ſoins, qui coûtoient beaucoup à ſon orgueil, mais elle trouvoit toujours le tems de lui rendre de petits ſervices, qu'elle n'oſoit demander à perſonne. Auſſi dans cet heureux commencement, elle la traitoit avec bonté, joignoit quelquefois ſon ſuffrage à ſes louanges, & étoit la premiere à la recommander à Germain.

Micholle s'apperçut bientôt que, ſi elle jouiſſoit d'un repos qui lui étoit cher, Lucile avoit tout l'honneur du bel ordre qui régnoit chez elle; que tous les égards étoient pour cette fille charmante; qu'on n'avoit pour elle, qui étoit la maîtreſſe, que des attentions froides, & un air de reſpect qui tenoit beaucoup du dédain. Cette idée fut balan-

cée pendant quelque tems dans ſon eſprit, par la juſtice qu'elle ne pouvoit refuſer au mérite de Lucile. Mais plus il ſe développoit, plus le parallèle devenoit déſavantageux à Micholle. Son amour propre ſe réveilla, & fit naître bientôt la haine la plus envenimée, contre une infortunée, qui ne méritoit que de la reconnoiſſance.

L'ame vile de Micholle ſembla ſe dédommager du tems, où elle avoit été favorable à Lucile, en accumulant ſur ſa tête des querelles mal fondées, des reproches injuſtes, & toutes ſortes de mauvais traitemens. Lucile effrayée d'un changement ſi imprévu, l'attribua à quelques omiſſions de ſa part, redoubla d'activité & d'empreſſement auprès de Dame Micholle, lui parla d'un air pénétré de lui avoir déplu, lui en demanda mille fois pardon les larmes aux yeux. Triſte effet d'une corruption parvenue à ſon com-

ble ! Ces témoignages de zele, ces assurances de repentir, pour des fautes qu'on n'avoit point commises, sur-tout cette douceur à s'accuser, quand on avoit tout sujet de se plaindre, irriterent dans le sein de Micholle, les serpens de l'envie qui la dévoroient. Elle n'avoit pas besoin que Lucile protestât de l'innocence de ses vues. Elle ne la connoissoit que trop. Seule, elle étoit l'objet de l'aigreur qu'elle lui marquoit. Lucile ne paroissoit plus estimable encore, que pour ajouter aux cruelles dispositions de son ennemie. L'éclat du mérite de l'une, augmentoit dans l'autre le trouble qui accompagnoit l'injustice. Ce n'étoit point pour la faire cesser. Une haine née de l'envie, & du sentiment de ses propres vices, est implacable. Les procédés les plus touchants la nourrissent, au lieu de l'éteindre. Une vertu dont on n'est pas

capable, eſt une ſource de déſeſpoir & de rage. Moins la perſécution eſt fondée, plus l'endurciſſement fait de progrès.

Micholle ne laiſſoit paſſer aucune occaſion de mortifier, de maltraiter Lucile. Travailloit-elle ? c'étoit avec nonchalance, ou mal-adreſſe. Marchoit-elle ? ſon air de ſatisfaction décéloit un fond d'orgueil trop content de lui-même. Oſoit-elle s'aſſeoir ? c'étoit dans le deſſein de faire remarquer les peines qu'elle avoit. Parler ? un ton de ſuffiſance ſembloit exiger qu'on l'écoutât comme un oracle. Un ſoupir, des larmes, étoient autant de reproches du peu d'intérêt qu'on prenoit à ſon ſort. En un mot, un coup d'œil, le moindre geſte, étoient des crimes. Les égards de tous les ſerviteurs de la ferme, enflammoient Micholle de colere. Les éloges que Germain ne ceſſoit de faire de

la laborieuse fille, étoient des coups de poignard qui déchiroient le cœur de son épouse. Elle l'écoutoit dans un sombre silence, d'un œil égaré & farouche, & ne tardoit pas à punir Lucile des sentimens qu'elle inspiroit.

Cette jeune personne entendoit tout avec une patience admirable. Les discours outrageans ne lui arrachoient pas une replique. Elle condamnoit les mouvemens de dépit qu'elle ressentoit. Nulle plainte, nulle marque de mécontentement. Elle souffroit avec une égalité d'humeur, une sérénité, qui auroient attendri le cœur le plus barbare. Dès qu'elle étoit seule, elle pleuroit amèrement. Quelle différence de caractère, disoit-elle, entre mon pere & ma mere! L'un ennoblit son état, par les qualités d'un cœur excellent, & d'un esprit qui sçait se borner à ce qui est de son ressort. L'autre, par une hu-

meur impérieuſe, par une arrogance inſultante, ſe rend indigne du nom de ſa compagne... Mais eſt-ce à moi à cenſurer ſa conduite ? quelques jours de déſagrémens m'ont-ils déja fait oublier que je lui dois l'aſyle, l'éducation, & pluſieurs années d'amitiés & de bontés ? je ſuis une ingrate.

Cette réflexion la plongeoit dans une triſteſſe profonde. Une ame honnête frémit à la ſeule idée du crime. Elle ne ſe pardonne pas l'ombre d'un ſentiment contraire à ſes devoirs. Lucile portoit le ſcrupule à cet égard, juſqu'à déſirer que Micholle la tourmentât davantage, pour pouvoir expier dans la douleur, un mouvement involontaire. Sa mere la mettoit à de ſi vives épreuves, que la violence qu'elle ſe faiſoit pour réprimer ſes murmures, jointe à ſa cruelle ſituation, cauſa bientôt un dépériſſement ſenſible dans ſa perſonne. Ger-

main en fut effrayé, & lui demanda avec inſtance, ce qui pouvoit cauſer ſon chagrin. N'en ayant rien tiré de ſatisfaiſant, il réſolut de l'obſerver de près. Il ne doutoit point que Lucile, éloignée de tous témoins, ne donnât un libre cours à ſes plaintes, & ne lui découvrît un ſecret qu'elle s'obſtinoit à lui cacher. Car Micholle avoit ſoin de ſe contenir en ſa préſence ; &, quoiqu'il ſoupçonnât qu'elle eût grande part à l'affliction de ſa fille, il n'oſoit lui imputer toute la méchanceté dont elle étoit capable. Il commença ſon examen par ſon épouſe. Il vanta Lucile avec plus de chaleur que jamais. L'air impatient & taciturne, les regards furieux de Micholle, lui donnerent de cruelles lumieres. Il s'attacha aux pas de ſa fille, en prenant toutes les meſures, pour n'être point apperçu. Entraînée un jour dans le jardin, plutôt

par le beſoin de ſoulager ſon cœur oppreſſé, que pour y vaquer à aucun ouvrage, elle ſe jetta ſur le gazon; & tenant ſa tête entre ſes mains, elle verſa une abondance de larmes. Son pere qui l'examinoit à quatre pas derriere un arbre, fut vingt fois ſur le point d'aller à elle; mais réfléchiſſant que ſon impatience l'empêcheroit de s'inſtruire du véritable ſujet de ſa douleur; il ſe poſſéda dans l'eſpoir, qu'après ces premiers tranſports, il lui échapperoit quelques mots qui l'éclairciroient pleinement.

En effet, elle eſſuya ſes larmes, & dit un inſtant après : cruelle Michelle! que vous ai-je donc fait, pour m'accabler de ſi durs traitemens? que votre haine eſt ingénieuſe à me tourmenter! elle ne me donne pas un inſtant de relâche. Ah! mon pere, ſans votre tendreſſe qui me ſoutient, je mourrois de douleur!

Elle ſe leve en gémiſſant, regarde la maiſon triſtement, arrache quelques mauvaiſes herbes en paſſant, & rentre. Micholle crie, gronde, & veut la frapper. Germain qui étoit accouru écouter à la porte, paroît à cet inſtant, & lui retient le bras. Cette femme acheve d'exhaler ſa fureur ſur lui-même, & ſe retire dans ſa chambre, en vomiſſant mille imprécations.

Ma fille, dit alors Germain à Lucile, qui étoit tombée preſque ſans force ſur un banc, je connois enfin la cauſe du chagrin qui vous ronge, & altére ſi viſiblement votre ſanté. Je comprends le motif du refus conſtant que vous avez fait de me l'apprendre. J'avois des doutes que la ſcène dont je viens d'être témoin, a changé en certitude. Votre bonheur, chere Lucile, m'eſt trop cher, pour que je vous laiſſe plus long-tems en proie à la fureur de

Micholle. Choiſiſſez dans les maiſons religieuſes des environs, celle qui vous plaira le plus. Vous y vivrez plus heureuſe que chez moi, & vous y reſterez juſqu'à ce que vous vouliez prendre un autre parti.

Non, non, mon pere, je ne vous quitterai point. Ma mere a ſans doute des raiſons d'en uſer ainſi à mon égard. C'eſt moi qui lui ai donné lieu de ſe refroidir; c'eſt à moi à redoubler de ſoins pour regagner ſon eſtime. J'oſe eſpérer que ma conduite me rendra la place que j'ai eue dans ſon cœur. Si je ſuis aſſez malheureuſe pour n'y point réuſſir, ne l'imputez point à ma mere; c'eſt que je ne ſerai pas digne de ſes ſentimens. J'irai loin de vous, nourrir dans le travail & les pleurs juſqu'à la mort, le ſouvenir de vos bontés.

Une façon de penſer ſi délicate,

pénétra le bon Germain jusqu'au fond de l'ame. Il assura sa fille qu'il ne négligeroit rien, pour lui épargner les mauvaises humeurs de son épouse ; qu'il connoissoit trop son caractère pour en rien espérer, mais qu'il la contiendroit par sa présence, autant qu'il dépendroit de lui. Lucile le remercia par un soupir, & courut se jetter aux pieds de Micholle. Elle les baigna de ses larmes, la conjura de lui pardonner, si elle avoit eu le malheur de l'offenser.

Micholle balança un moment entre l'impression que la douceur respectueuse de cette charmante fille lui causoit, & les mouvements de haine qui la combattoient. Ceux-ci ne tarderent pas à l'emporter dans une ame inaccessible, aux cris de l'équité. Cependant elle crut devoir dissimuler. Le ton & les regards de son époux, lui annonçoient une indignation qui pouvoit retomber

sur elle. Allez, Mademoiselle, répondit-elle, je vous pardonnerai, je vous rendrai mes bonnes graces, si vous le méritez.

Lucile, qui ne craignoit pas de manquer à cette condition, ou qui étoit du moins résolue de tout mettre en œuvre pour la remplir, quitte Micholle en tressaillant de joie, & court apprendre à son pere les heureuses dispositions, où elle a laissé sa mere. Germain ne voulut point la tirer d'une si douce erreur, & s'arrangea, pour qu'elle ne restât point à la ferme, quand il seroit obligé de s'en éloigner. Enforte que, quand il vaquoit à ses affaires, ou aux travaux du dehors, il avoit un prétexte tout prêt, pour envoyer Lucile dans les champs, ou l'y emmener avec lui.

Ces précautions si sages en apparence, ouvrirent à Lucile une nouvelle source de chagrins & de malheurs. Micholle

n'avoit été jusqu'alors animée que par une basse envie. Le poison de la jalousie se glisse dans son sein. Ce n'est pas pour soustraire Lucile à ses caprices que son époux l'enleve de la Ferme, ou l'y fait rester, quand il s'y arrête lui-même. C'est pour lui jurer plus librement qu'il l'aime; c'est pour jouir de sa vue, sans crainte & sans témoins. Micholle ne garde plus de ménagement; elle éclaire les pas de Germain & de Lucile du flambeau de la furie qui la guide. Le regard tranquille de l'amitié paternelle, exprime une passion aveugle. Le modeste embarras de la pudeur, passe pour l'inquiétude d'une conscience souillée. Le sourire de l'innocence pour le langage du désir satisfait. Le trouble du zèle est le cri du remords. L'empressement du devoir & du respect, est le soin de plaire, &

l'yvreſſe du bonheur. Tout eſt crime aux yeux d'une épouſe qui ne voit que ce que l'envie, & la jalouſie lui préſentent. Tout la convainc d'une intelligence ſecrette, & d'une noire trahiſon. La ferme retentit des éclats de ſa fureur; tous les reproches enſemble ſont au-deſſous de ce qu'elle ſent pour ce couple odieux. Les exécrations même ſervent mal le démon qui la poſſéde. Elle appelle à grands cris les foudres du ciel, & tremble qu'ils ne rempliſſent pas ſa vengeance. Les domeſtiques du fermier ſont ſaiſis d'effroi. Ils croyent à tout moment que la terre va s'entr'ouvrir ſous les pas de l'impie Micholle. Ils oublient qu'un repas ſimple eſt néceſſaire pour réparer leurs forces épuiſées. Ils fuyent dans leurs réduits pour n'être plus témoins de tant d'horreur.

Lucile s'étoit cachée dans ſa chambre dès le commencement de cette ſcène affreuſe. Là à genoux & baignée de larmes, elle conjuroit le ciel à mains jointes, de regarder ſa mere d'un œil de miſéricorde, de rendre le calme à ſon ame, de lui manifeſter la pureté de ſes ſentimens, & de daigner lui inſpirer le parti qu'elle avoit à prendre pour épargner à ſa mere la honte de l'offenſer.

Germain enveloppé de ſon innocence, laiſſoit gronder l'orage & en attendoit la fin impatiemment. Micholle enfin eut honte d'avoir cauſé la fuite de ſes domeſtiques, & courut s'enfermer. L'eſprit de jalouſie & de vengeance, lui ſuggéra un projet plus abominable que toute ſa conduite paſſée. La nuit fut employée à s'en applaudir & à en préparer le ſuccès. Le premier moyen qui s'en préſenta à ſon

imagination, fut d'affecter de ſe réconcilier ſincerement avec Lucile; il falloit regagner ſa confiance pour l'attirer plus ſûrement dans le piége. Dès le lendemain matin, elle appella ſa fille auprès d'elle, lui fit mille proteſtations d'amitié, la preſſa d'oublier les peines qu'une injuſte jalouſie lui avoit faites, lui en marqua ſon repentir juſqu'à deſcendre aux excuſes. Lucile en rougit pour elle, la pria de ſe reſſouvenir qu'elle étoit ſa mere & que les aſſurances de ſon eſtime ne devoient point paſſer les bornes de la bienſéance. La corruption les connoît-elle quand il s'agit de parvenir à ſon but infame? La baſſeſſe & l'humiliation lui prêtent leur maſque, & elle ſe ſert d'un ſacrifice apparent pour endormir la défiance, & ſurprendre la crédulité.

Quoi qu'il en ſoit, la paix parut rétablie dans la ferme. L'eſtime que Mignoit

cholle témoignoit à Lucile, avoit rendu à la Maîtreſſe celle de ſes ſerviteurs. Une ſi prompte réparation avoit fait oublier le mal. La joie régnoit dans tous les membres de ce petit corps. La plus horrible tempête couvoit ſous ce calme trompeur.

Le Marquis de Bardan, Seigneur du Château, étoit auſſi diſtingué par ſon courage, ſon mérite, & ſa naiſſance, que plaint univerſellement par ſes foibleſſes pour ſon fils unique, & les déréglemens honteux de ce jeune homme. Des richeſſes immenſes, une éducation des plus négligée, un tempérament de feu, pour tous les excès de la débauche, une liberté inouie, furent les premieres cauſes de ſes égaremens. Le commerce des Seigneurs de ſon âge, acheva de corrompre un naturel qui eût embraſſé le bien avec la même ardeur que le mal.

Le jeune Bardan avoit vingt ans ; une certaine nobleſſe perçoit à travers l'air d'étourderie. Il avoit été d'une des plus heureuſes phiſionomies : mais la pâleur, des yeux éteints & enfoncés, une démarche chancelante, un corps décharné, ne montroient plus en lui qu'une victime du libertinage. De la vivacité, un tour d'eſprit agréable, un ſon de voix intéreſſante, du talent pour la fine plaiſanterie, une facilité naturelle d'expreſſion, en auroient fait un des plus aimables hommes de ſon tems. Il ne chercha qu'à être le plus renommé par ſes profuſions & ſes aventures indécentes. Selon lui les mœurs n'étoient qu'une hypocriſie tirannique, les vertus que des préjugés, les loix les plus reſpectacles que des rêveries du deſpotiſme, les devoirs que des prétentions ridicules. Les liens les plus ſacrés qu'un joug impoſé par l'orgueil,

& l'intérêt. Il ne connoiſſoit que le plaiſir, il n'en prenoit que des mains de la débauché. Incrédule ſur les vertus des femmes, il penſoit que la beauté n'inſpire que des déſirs, qu'elle brûle de ſatisfaire; que les bienſéances ſont un vol fait à la condition humaine; que la poſſeſſion n'a de droit ſur les cœurs qu'autant qu'elle a de charmes; que le ſel de la jouiſſance conſiſte dans le changement; qu'il eſt honteux de ſe laiſſer ſéduire par les pleurs & les plaintes; que la volupté eſt la meſure du ſentiment; que l'un ceſſe avec l'autre, ou plutôt que le ſentiment n'eſt que la volupté voilée ſous un nom plus honnête.

C'eſt ainſi que des paſſions affreuſes détruiſent tous les principes, & renverſent les digues que la nature & la raiſon oppoſent à leur fougue impétueuſe. Elles ſçavent donner des pré-

textes à leurs désordres, & justifier le crime même à leurs propres yeux.

Tel étoit l'homme que Micholle avoit choisi pour exercer sa vengeance sur la vertueuse Lucile. Elle étoit instruite que le Marquis étoit auprès de son pere depuis quelques jours ; un moment après l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec sa fille, elle se rend au Château & demande à parler au jeune Bardan. On l'introduit chez lui : les complimens, les questions d'usage finis, Michelle avec l'assurance que donne l'habitude du mal, adresse ainsi la parole à son jeune maître. Vous paroissez fatigué, Monsieur le Marquis. Seroit-ce des délices que vous goûtez à Paris? Je n'en serois pas étonnée. Il y a toujours dans ce pays-là tant d'apprêt, tant de fracas, que la volupté même y devient insipide à la longue. N'est-ce pas, Monsieur? Je parierois que vous venez

à la campagne vous remettre des parties bruyantes de plaiſir qu'on fait ſans ceſſe à Ville... Cela pourroit être Dame Michelle. Y-a-t-il de jolies femmes ou filles dans le canton? L'un ou l'autre m'eſt égal. Je viens peu ici; je connois mieux Paris que la terre de mon pere... Des femmes? oui, il y en a, mais il faut quelque choſe de plus piquant à un Seigneur comme vous.... Je viens faire pénitence avec mon pere. Ainſi Je ne ſerai pas difficile..... Nous avons des filles aſſez bien, mais elles ſont inabordables..... Bon! vous plaiſantez. Rien ne réſiſtera-t-il? ce ſera trop d'honneur pour elles. Et puis, ne ſuis-je pas le maître en ces lieux? on m'obéira, ſoyez en ſûre..... La plus jolie de toutes, eſt une petite Lucile que Germain a retirée à la ferme, & à qui il ſert de pere. Mais c'eſt un dragon de ſageſſe & de vertu.

D'ailleurs, mon mari... Sa vertu! votre mari! Sont-ce là des difficultés pour moi? ménagez-moi une entrevue avec Lucile, & je vous réponds du reste.

Micholle promit de lui être favorable en ce qui dépendroit d'elle. On prit des mesures pour écarter de la maison l'incommode Germain, & pour y retenir Lucile. L'heure fut fixée l'après midi.

Micholle en rentrant chez elle, donna à son mari une lettre de conséquence, disoit-elle, que le jeune Marquis le chargeoit de remettre en main propre à un Seigneur des environs, l'après dînée. Un moment après, elle feignit une colique épouvantable; se mit au lit, & pria Lucile de ne point la quitter, ajoutant qu'elle ne vouloit prendre de secours que de sa main: cette tendre fille lui en donna de toute espéce, avec une ardeur & une affec-

tion incroyables. Germain dîna, vint marquer à Micholle l'inquiétude qu'il reſſentoit de ſon incommodité, & monta à cheval. Il ne fut pas plutôt parti que le mal de ſon épouſe ceſſa. Elle voulut abſolument ſe lever, éloigna par diverſes commiſſions valets & ſervantes, & remercia Lucile des ſervices qu'elle venoit de lui rendre, en des termes ſi affectueux, & avec des démonſtrations d'une amitié ſi parfaite, que Lucile dans une joie inexprimable, entrelace ſes bras dans les ſiens, & ne peut lui peindre ſa reconnoiſſance que par mille embraſſemens.

Des careſſes ſi touchantes, n'émurent point Micholle. La feinte qu'elle étoit forcée d'employer retomba ſur l'infortunée Lucile. On n'attendit qu'avec plus d'impatience le moment de ſe venger de ſon mérite, de ſes vertus & des faux dehors qu'on avoit été contrainte d'emprunter.

Cette mere si indigne d'un nom qu'il dépendoit d'elle de ne pas prendre, va plusieurs fois à la porte voir si le Marquis n'arrivoit point. Enfin elle l'apperçut, l'attendit comme pour le presser de lui faire l'honneur d'entrer chez elle; le Marquis se rendit sans peine, & passa dans sa chambre, où Lucile fut bientôt appellée. Le Marquis fit un mouvement de surprise en la voyant, débuta avec elle par l'éloge de sa beauté, se plaignit du sort qui ensevelissoit sous des habits rustiques, & dans le fond d'un Village, des charmes capables de relever l'or & le diamant, & d'être l'ornement de la Capitale. Lucile répondit avec autant de naïveté que d'esprit, que la politesse étoit ordinaire aux personnes de son rang; que le peu d'agréments qu'elle pouvoit avoir reçu de la nature, étoient effacés par nombre de

ſes compagnes, & que n'occupant que la ſeconde place tout au plus dans le Village, elle n'avoit garde de croire qu'elle fût remarquée dans une Ville, où ce qu'il y a de plus parfait, abonde de toutes les Provinces. Comment! reprit le Marquis, elle ne raiſonne pas mal! Quel âge avez-vous, petite?.... Dix-huit ans..... Cela commence à ſe paſſer. Avez-vous jamais aimé? Il ne faut point faire la réſervée mal-à-propos; l'amour eſt un penchant naturel. Il n'y a pas plus de mal à le reſſentir, qu'à l'inſpirer. Répondez donc, belle enfant. Le cœur ne vous a-t-il jamais rien dit pour aucun Berger du Village?

Lucile rougit, cette queſtion l'embarraſſoit. Micholle la tira de peine, & répondit que le cœur de Lucile étoit neuf, & qu'il ne connoiſſoit encore que les douceurs de l'amitié..... Il

ſera bien glorieux de lui faire ſentir les charmes de l'amour; je m'en chargerai volontiers. Lucile, il faut venir à Paris, je vous donnerai une maiſon délicieuſe, des gens, un équipage & des ajuſtemens plus convenables à ce joli minois. Je me flatte que vous n'héſiterez pas à faire le bonheur d'un homme qui vous aime au premier coup d'œil. Je ne ſuis pas un tiran. Quand vous n'aurez plus de goût pour moi, vous ſerez la maîtreſſe d'en prendre pour un autre, qui ne ſera pas plus ridicule; & de fantaiſies en fantaiſies, vous paſſerez le bel âge dans les bras de la félicité. Décidez promptement: quand voulez-vous partir?

Lucile ne comprenoit rien à ce diſcours. C'eſt au vice à dévoiler ſes myſtères odieux. Ce qu'elle entrevoyoit aſſez clairement dans les propoſitions du Marquis, c'eſt qu'elles bleſſoient l'hon-

nêteté. Du moins elle en jugeoit ainſi à un trouble ſecret, à une certaine horreur qu'elles excitoient dans ſon ame. Elle lança un regard d'indignation ſur le Marquis, car elle n'imaginoit pas que Micholle eût part à cet entretien. Elle la pria de vouloir bien répondre à des choſes au deſſus de ſa portée, & voulut ſe retirer. Micholle lui dit, qu'il ne falloit pas s'allarmer d'un badinage innocent; que Monſieur le Marquis lui faiſoit trop d'honneur, & que les avances auxquelles il s'abbaiſſoit, méritoient qu'elle ſe comportât avec plus de ménagement. Lucile craignit d'avoir été trop brusque; proteſta du reſpect qu'elle avoit pour la perſonne du Marquis, & le pria de lui donner la liberté de vaquer à ſes occupations. Mademoiſelle, réprit Micholle, votre préſence n'eſt néceſſaire qu'ici. Monſieur le Marquis a des choſes à vous communiquer qui.

regardent votre fortune ; je vous ordonne de l'écouter avec les égards que vous lui devez. Elle ſortit à ces mots, & ferma la porte ſur eux.

Ce fut alors que Lucile entrevit les deſſeins du jeune de Bardan ; elle ne ſe laiſſa point abbatre par la douleur. Enfin, je vous entends, dit-elle au Marquis avec fermeté. Si un reſte d'honneur vous parle encore, vous ſerez ſenſible à mon ſort. Vous ne comblerez point des outrages auxquels je ne ſurvivrois pas. Le Marquis ſe mit à rire. Ecoutez, petite, reprit-il, il ne me conviendroit pas d'être venu ici inutilement. Je ne pardonnerois point à une Payſanne une réſiſtance que nos Dames ſe font un mérite de m'épargner. Mais il me ſemble que je ſuis raiſonnable. Si vous me rendez heureux, vous le ſerez vous-même ; vous partagerez ma fortune & mon cœur.

Si je vous dois des plaiſirs, je vous offre en retour des préſens, un ſort qui ne ſont point à dédaigner. Cédez à mes deſirs de bonne grace, ou ſouvenez-vous que je puis commander. Il lui ſaiſit la main auſſi-tôt, veut l'embraſſer, & ſe diſpoſe à obtenir par violence ce qu'on refuſe à ſes ſollicitations. Lucile dégage ſa main, & le repouſſe ſur ſa chaiſe. Le Marquis ſe releve, & d'un œil étincellant tente les derniers efforts pour aſſouvir ſes deſirs. Lucile le jette à la renverſe ſur le carreau, ouvre une fenêtre qui donnoit ſur le jardin preſque de niveau à la chambre, ſe précipite de l'autre côté, laiſſe dans les mains du Marquis accouru pour l'arrêter, un morceau de ſon tablier, & s'enfuit dans la campagne par une porte dont elle avoit la clef.

Le Marquis couvert de honte ap-

pelle en vain Micholle; elle s'étoit éloignée dans l'attente que ſa témérité auroit le plus heureux ſuccès. Il fut obligé de ſortir par la même fenêtre, & de rentrer dans la cour de la ferme par une porte de la cuiſine. La perfide Micholle va à ſa rencontre, ne doutant pas qu'il n'eût conſommé le déshonneur de ſa fille. Le Marquis lui raconte de quelle maniere elle lui avoit échappé. Cette vile créature croit qu'il veut lui faire myſtère de ſa victoire. Au reſte, Monſieur, vous devez bien cette diſcretion aux plaiſirs que vous avez goûtés dans les bras de cette enfant. C'étoit ce qu'elle pouvoit exiger de moins de vous. Je ne m'en offenſe point. Cependant ma complaiſance mériteroit que vous me miſſiez dans votre confidence. Je vous jure, Micholle, que ma victoire, ma diſcretion & ma confidence, n'ont rien de

réel que dans votre imagination. Ma confuſion eſt complette. La légere Lucile eſt ſortie par la porte du jardin qui donne ſur la campagne. Je n'ai eu d'elle que deux vigoureuſes bourades, & ce morceau de tablier qu'elle m'a laiſſé dans les mains en ſe jettant dans le jardin. Rien n'eſt plus vrai, Micholle. Cette aventure ne flatte pas ma vanité; & ſi vous ne me donnez les moyens de réparer mon honneur, j'abandonne une entrepriſe où je ne ſuis pas de force égale.

Je ſuis perdue Monſieur le Marquis, reprit-elle, ſi vous ne me ſecourez vous-même. Lucile ne va pas manquer d'inſtruire ſon pere de ce qui s'eſt paſſé, & d'appuyer ſur le rôle que j'y ai joué. Je ne me diſſimule pas que ma foibleſſe pour vous, Monſieur, ne m'ait rendu coupable. L'horreur que mon mari aura de ma conduite, m'ex-

poſera ſans ceſſe à ſes reproches. Si vous achevez votre deſſein, je n'aurai pas plus à en redouter, & j'aurai du moins mérité toute ſa haine. Vous retournez bientôt à Paris. Il faut faire enlever Lucile avant que ſon pere ait le tems de prendre des meſures pour vous dérober votre proye. Elle va demain au marché. Il ſera facile de l'attendre ſur le chemin avec une chaiſe cachée dans le petit bois qu'il traverſe, & de l'emmener à Paris, où vous la ſuivrez, ſi vous le jugez à propos.

Le Marquis goûta encore ce projet, & partit pour arranger tout ce qui étoit néceſſaire à l'exécuter. Quant à Lucile, un peu remiſe de ſa frayeur, mais ne pouvant concevoir comment une femme, qui ſe diſoit ſa mere, eût oſé ménager ſon infamie; elle craignoit encore de l'offenſer par des ſoupçons trop

bien fondés. Une confiance aveugle dans le caractere du Marquis, lui avoit peut-être permis de s'éloigner. Si elle avoit fermé la porte, c'étoit ſans y penſer. Lucile enfin ſe plaiſoit à excuſer l'auteur de tous les maux qui alloient fondre ſur elle. Il n'étoit pas facile de prendre une réſolution dans une ſi fâcheuſe circonſtance. Tout déclarer à ſon pere, c'étoit l'indigner contre une épouſe à laquelle il étoit lié pour la vie; ſe porter délatrice d'une femme à qui elle-même devoit tout; mettre le déſordre dans la maiſon. Enfin, c'étoit empoiſonner les jours du plus généreux, du plus eſtimable des hommes. En gardant le ſilence, à quoi ne s'expoſoit-elle pas? Sçauroit-elle, dénuée de tout conſeil, ſe conduire avec aſſez de prudence, & éluder les piéges de ſes ennemis? Elle s'arrêta pourtant à ce dernier parti:

comptant, ſi les choſes étoient pouſſées à l'extrémité, qu'elle auroit toujours le tems de recourir aux avis & aux ſecours de ſon pere. Il ſembla que cette réſolution eût rendu le calme à ſon ame. Sur le ſoir, pluſieurs de ſes compagnes la joignirent, & revinrent avec elle en chantant & en danſant. Cette gayeté pure étoit le prix d'une journée bien remplie. Le loiſir qui ſuit le travail, eſt le plus doux des plaiſirs. Quel riant tableau! trente Payſans & Payſannes, chargés encore des inſtrumens de leurs travaux, béniſſent le moment qui les réunit, mêlent leurs chanſons ruſtiques aux ſons d'une flutte champêtre, expriment dans les jeux & les ris, les ſentimens qu'ils s'inſpirent; ſe fuient, ſe pourſuivent, ne s'atteignent que pour expier trop de rigueur, ou payer la conſtance par des embraſſemens qu'on refuſe pour

les laiſſer déſirer. La franchiſe préſide aux aveux. L'amour ſeul parle aux cœurs. L'innocence, la naïveté ſcellent la confiance. Ceux qui aiment s'expliquent hautement & ſans détours: ceux qui n'aiment point encore, félicitent leurs amis de leurs ſentimens & de leurs choix. Sans feindre une paſſion qu'ils ne tarderont pas à reſſentir, ils lui préparent un cœur ſimple & ſincere, & attendent que la nature veuille les rendre capables des douceurs d'un fidéle attachement.

Cette vive ſatisfaction fait oublier la longueur du chemin; on arrive au Village, on ſe ſépare ſans trouble, & ſûr de ſe revoir le lendemain. L'appétit rend un plat de légumes délicieux; on ſe jette dans les bras du ſommeil, & on jouit d'un repos que les ſonges effrayants n'oſent interrompre. La

grandeur a-t-elle un ſeul de ces heureux moments ?

Lucile rentra à la ferme occupée du bonheur de ſes compagnes, & en partageant leur joie. Micholle, qui n'étoit pas ſans crainte ſur la conduite qu'elle alloit tenir, l'obſerva attentivement, pour prendre ſon parti ſuivant les circonſtances. L'air libre & aiſé de ſa fille, la raſſura; elle ſe promit bien de ne la point laiſſer en particulier avec ſon pere, & de faire de ſi grands cris, ſi elle touchoit quelque choſe de l'aventure de l'après-dînée, qu'il ne comprendroit rien à ſes propos, ou que même le menſonge prévaudroit ſur la vérité. La ſoirée ſe paſſa tranquillement, & Lucile ayant reçu les ordres de Germain pour le marche, lui fit les careſſes ordinaires, & ſe retira dans ſa chambre.

Un ennemi plus redoutable que Micholle, l'y attendoit. Une foule de réflexions écarta le ſommeil de ſes paupieres. Elle l'appella en vain. Le danger qu'elle avoit couru, ſe peignit à ſon imagination dans toute ſon étendue. L'horreur en fut imputée à la fermiere. C'eſt elle, je n'en puis plus douter, diſoit-elle en gémiſſant, qui a ourdi cette trame déteſtable. Que j'étois aveugle tantôt de la juſtifier! Elle porte envie à mon aſſiduité, à mon zèle. Ce déſir de me rendre utile à mon pere, condamne ſa nonchalance, & la froideur dédaigneuſe qu'elle a pour ſon état. Jalouſe des marques que le Fermier me donne ſans ceſſe de ſa tendreſſe paternelle, & des bontés qu'on a pour moi chez elle & dans tout le Village, elle a formé le complot de m'en punir, en m'aviliſſant, en me rendant un objet de mépris pour

mes compagnes, le rebut & l'opprobre de la nature. Quelle femme! quelle vengeance!

Des friſſons, des tranſports de fureur, des ſanglots lui coupoient la parole; abbatue, épuiſée, elle reſpiroit difficilement. Ces combats ne ceſſoient que pour donner paſſage à un torrent de larmes. Elle n'avoit jamais éprouvé de ſituation ſi douloureuſe. Le Marquis s'offre à ſon eſprit : un mouvement de plaiſir fixe ſes yeux ſur lui. Son ſouvenir l'attache, l'intéreſſe. Elle ſe plaît à s'en occuper. Un charme ſecret l'attire près de cette image. Une voix puiſſante prend ſa défenſe. Non, s'écrie-t-elle, le Marquis n'eſt point coupable: il devoit profiter d'une occaſion qu'on lui préſentoit. Il me ſemble qu'il n'a pas uſé de toute la force dont il étoit capable. Même en attaquant mon honneur, il me regar-

doit avec compaſſion..... Dois-je lui pardonner ſon entrepriſe en faveur de ces ménagemens? N'eſt-on coupable que quand le crime eſt heureux? Quel intérêt prens-je à un homme qui a voulu me ravir l'honneur? Pourquoi ne puis-je effacer ſon image de ma mémoire? O Ciel! J'aime à m'entretenir avec elle. Je tremble de deſcendre dans mon cœur. Seroit-il favorable au Marquis? Ah! je ne le ſens que trop! quel eſt donc mon eſpoir? Suis-je née pour lui? conſentiroit-il à me poſſéder ſans me corrompre? L'amour rempliroit-il la diſtance qu'il y a de ſon rang au mien? Ce ſentiment naîtroit-il du mépris que je dois au Marquis? Quoi! j'aimerois.... un ſéducteur! Le moment où il m'a outragée auroit été choiſi pour le rendre maître de mon cœur! L'indifférence ſi longtems chere à ce cœur, ſeroit-elle ſacri-

fiée à un homme qui ne trouve dans l'obſcurité de mon état, qu'un titre pour me faire ſervir à ſes deſirs emportés? Ah! Marquis! que n'êtes-vous mon égal! Que ne penſez-vous avec la même délicateſſe que moi! Il me ſeroit bien doux de trouver dans les moyens que Micholle a employés pour me déshonorer, la route du vrai bonheur. Que j'aurois de joie à lui montrer que ſa vengeance m'auroit rendue heureuſe!.... Quelle erreur me ſéduit? écartons des penſées chimériques. Etouffons dans ſa naiſſance des ſentimens dont j'aurois à rougir toute ma vie.

Cette derniere réſolution priſe avec fermeté, la rendit plus tranquille, & elle s'aſſoupit. Mille ſonges affreux troublerent ſon ſommeil. Elle ſe réveilla pluſieurs fois dans une ſueur & une agitation mortelles. Quand il fallut ſe

lever

lever, elle étoit d'une foibleſſe extrême, peut s'en fallut qu'elle ne reſtât au lit. Mais la crainte d'allarmer ſon pere, & plus encore celle de lui faire manquer le marché, la déterminerent à ſe lever, & à s'y rendre. Les voitures chargées du grain & des autres denrées, étoient parties une heure devant elle, ſuivant la coutume, & avoient paſſé le bois dont j'ai parlé plus haut, quand elle y arriva. Elle n'y avoit pas fait cinquante pas, qu'un homme maſqué arrête ſon cheval par la bride, que deux autres l'enlevent dans leurs bras, & la portent malgré ſes cris lamentables, dans une chaiſe à deux places. L'un des trois maſques, ſe met à côté d'elle, & la chaiſe vole comme le vent. Des relais l'attendoient ſur le chemin, hors des Villages, & le bruit de la chaiſe étoit tel que l'infortunée Lucile ne pouvoit faire enten-

dre ſes cris. Elle ne ceſſoit de pleurer & de gémir. Vingt fois elle eſſaya de fléchir celui de ſes raviſſeurs qui l'accompagnoit, par ſes inſtances, & par ſes promeſſes. Il fut inexorable, & ne lui répondit que par ſignes. L'air d'attention & de reſpect qu'il avoit pour elle, fut la ſeule conſolation qu'elle en tira. Dans peu d'heures ils arrivèrent dans un de ces palais conſacrés à la volupté, ſous le nom de *petites maiſons*, dont on voit nombre autour de Paris. Un laquais que le Marquis y avoit envoyé dès le lever du ſoleil, y reçut Lucile avec tous les égards de civilité poſſibles. Il lui dit que tout ce qui étoit dans cette maiſon prendroit ſes ordres, qu'elle en étoit la Maîtreſſe, & qu'on y ſeroit empreſſé à lui obéir. Lucile ne lui répondit qu'en pouſſant des ſoupirs, & ſe laiſſa conduire dans un appartement, dont la

magnificence auroit surpris ses regards dans un autre tems. Une suivante vint lui offrir ses services. Lucile la regarda avec mépris, & lui dit de la laisser seule. Dès que cette femme fut retirée, un coup d'œil autour d'elle, l'instruisit de la destination des lieux qu'elle habitoit, & du barbare dessein de celui qui l'y avoit fait conduire. Elle fut convaincue que ce ne pouvoit être que le Marquis. Son sort lui en parut moins déplorable. Elle osoit espérer d'obtenir qu'il la rendît à son généreux pere. Elle étoit surprise de ne point voir le Marquis. Elle le désiroit, en apparence pour commencer des sollicitations dont elle espéroit sa délivrance; mais un motif plus pressant se cachoit sous ce voile trompeur.

La suivante qui avoit ordre de ne point laisser seule sa nouvelle Maîtresse, reparut, & la pressa d'agréer ses servi-

ces. Il eſt tems, lui dit-elle, Madame, de déjeûner. Je fais ſupérieurement le café & le chocolat. Lequel ſouhaitez-vous ? conſolez-vous, ma chere Maîtreſſe. Vous êtes la premiere qui verſe des pleurs dans cette maiſon. Bientôt tous les charmes de la volupté ſe réuniront pour faire votre bonheur. Vos vœux ſeront remplis avant que formés. Dans mon particulier, je contribuerai de tout mon pouvoir à votre ſatisfaction: J'ai du talent pour la toilette, perſonne n'habille avec plus de goût. Ayez donc la bonté de me dire le vôtre pour le déjeûner.

Lucile eut pitié de ſon empreſſement. Cette volupté qu'elle lui vantoit tant, renouvella ſon chagrin. Elle pleura amérement. La cruelle ſituation où elle ſe voyoit, lui cauſa bientôt des friſſons, triſtes avant-coureurs de la fiévre la plus ardente. Il fallut ſe met-

tre au lit. Mais avant de s'y déterminer, elle exigea qu'on ôtât ces oreillers, ces dentelles, ce duvet, folles inventions, d'une délicateſſe efféminée. On obéit, & elle ſe coucha. L'inquiétude où ſon abſence alloit plonger le tendre Germain, le déſeſpoir de ne pouvoir lui donner de ſes nouvelles, augmenterent la fermentation des humeurs, & cauſérent à Lucile un violent tranſport. Le Médecin & le Chirurgien de la maiſon furent appellés ; un exprès prit la poſte pour inſtruire le Marquis de la maladie de Lucile. Toute la maiſon fut en allarme. La veine ouverte à propos, diſſipa ces ſimptômes ménaçans avec la fiévre. Mais il reſta des mouvemens convulſifs, qui firent craindre des ſuites funeſtes. Le Marquis arriva ſur le ſoir, & comprenant qu'il falloit changer de langage avec une fille qui jouoit la vertu ; car c'eſt ainſi

qu'il penſoit de toutes les perſonnes du ſexe, il entra dans ſes vues, vanta ſes ſentimens, feignit d'en être touché, lui demanda pardon à genoux, de la derniere violence qui lui avoit été faite. C'eſt l'amour extrême que vous m'avez inſpiré, lui dit-il, belle Lucile, qui m'a rendu coupable à vos yeux. Je ne puis plus vivre ſans vous voir, ſans vous jurer mille fois le jour que je ne reſpire que pour vous. Votre vertu, vos ſcrupules mêmes, ſont ici en ſûreté. Ne craignez aucun attentat qui me rende indigne de votre pitié, ſi vous me refuſez un retour qui feroit le bonheur de ma vie. Je ne vous demande que la grace de me permettre d'employer tous les moyens honnêtes, pour vous rendre ſenſible. Si je n'ai pas le bonheur d'y réuſſir, je vous renvoie chez Germain comblée de tant de biens, que vous ne me reprocherez pas de m'avoir

ſacrifié quelques-uns de vos momens. Quant à votre pere, il eſt prévenu. Je lui ai appris, par une voie indirecte, qu'il pouvoit être tranquille ſur votre ſort; qu'il ſeroit plus beau que celui qu'il étoit en état de vous donner; qu'enfin on n'auroit pas moins à cœur votre honneur & votre réputation que lui-même. Ainſi, charmante Lucile, s'il ne vous eſt pas poſſible de me voir comme un amant empreſſé à vous plaire, regardez-moi du moins comme un bienfaiteur qui ſaura prévenir vos vœux, & reſpecter vos volontés.

Lucile jetta un regard plein de langueur ſur le Marquis. Vous êtes cauſe, Monſieur, lui dit-elle, des maux que je reſſens, & de ceux que j'entrevois dans l'avenir. Si vous voulez que j'oublie tout, reſſouvenez-vous de vos promeſſes, garantiſſez-moi les par un ſerment ſolemnel. A cette condition, je

consens à passer ici quelques jours, pourvû qu'il me soit permis de ne rien changer à ma façon de vivre, & d'écrire à mon pere.

Le Marquis lui prit la main, qu'il couvrit de baisers, jura qu'il lui tiendroit parole en tout point, avec un air de franchise, qui rassura Lucile, & lui donna quelque espérance. Le Médecin survint. Il trouva la malade dans une agitation terrible, & ne doutant plus que la présence du Marquis n'y eût une grande part, il le pria de la laisser seule. Celui-ci se plaignit de cet ordre sévère, marqua à Lucile toute la douleur qu'il en ressentoit, & la quitta d'un air extrêmement triste & abbatu.

Qu'il parût aimable à Lucile dans cet état ! quel ton réservé & respectueux ! quelle douceur dans ses discours ! quelle modération dans ses désirs ! avoit-

il

il le langage d'un raviſſeur ? Il l'étoit pourtant. Que Lucile étoit affligée d'avoir à le lui reprocher ! Son cœur l'excuſoit, & s'abandonnoit ſans défiance, aux charmes du ſentiment qu'elle éprouvoit pour la premiere fois. Elle étoit trop novice dans l'art d'aimer, pour rien craindre d'une impreſſion ſi douce. Comment ſoupçonner de feinte un amant qui empruntoit ſi naturellement les couleurs de la vérité ! Lucile ne connoiſſoit point l'impoſture. L'auroit-elle ſuppoſée dans les autres ? tant de raiſons réunies étoient, pour ainſi dire, les portes par où le poiſon de l'amour s'inſinuoit dans ſon ame. Il y répandoit une chaleur ſi agréable, que longtems il fut l'objet unique de ſes réflexions.

Le Marquis ne manqua pas de la voir, avant de ſe coucher. Sa viſite fut courte. Il l'invita tendrement à comp-

ter ſur ſa probité, à écarter toute inquiétude, & à jouir d'un repos qui lui étoit néceſſaire. Lucile ne lui répondit que par un ſoupir, & le voyant partir, elle tourna la tête de l'autre côté, pour dérober à la ſuivante, qui ne quittoit pas ſon lit, des larmes qui s'échappoient de ſes yeux. La préſence du Marquis avoit ajouté un nouveau prix à ſes réflexions. Elle y retomba malgré elle, & reſta dans cette eſpèce d'ivreſſe, plus d'une heure. Enfin elle en ſortit comme d'une léthargie. Quelles images flateuſes, dit-elle en elle-même, ſéduiſent ma foible raiſon? la préſence, le ſouvenir de mon raviſſeur me font la plus vive impreſſion. Quelle honte! avec autant de foibleſſe, comment lui réſiſterai-je, s'il devient téméraire? quand il me reſpecteroit, qu'attends-je d'une paſſion qui ne peut pas avoir une fin légitime? Si je ne puis l'éteindre, je la cacherai avec

tant de ſoin, que le Marquis n'en aura jamais le moindre ſoupçon. Je lui marquerai tant d'indifférence, qu'il ſera forcé de me renvoyer chez mon pere. Il me l'a promis. C'eſt tout mon eſpoir . . . . Que dis-je, reprenoit-elle un moment après ? ſi je ſuis capable de montrer de la froideur au ſein de la plus vive flamme, le Marquis ne peut-il pas affecter des ſentimens qu'il n'a pas en effet? . . . Cette penſée arrachoit des ſoupirs à Lucile. Si j'en impoſe au Marquis par de fauſſes apparences, ne le mets-je pas en droit de me tromper moi-même ? ah ! s'il ne m'aimoit pas ! . . . Eh bien ! loin d'en gémir, je dois le déſirer. J'aurai moins d'importunités à en eſſuyer. J'en obtiendrai plus facilement ma délivrance. . . . A quelle extrémité ſuis-je réduite ! la raiſon m'oblige de ſouhaiter comme un bien, ce que mon amour re-

garde comme le plus grand des malheurs. N'en eſt-ce pas un plus cruel encore, de vivre dans l'infamie? Amour! quel que ſoit ton pouvoir, tu m'ôteras le jour avant l'eſtime de moi-même. A ces mots, ſes yeux appeſantis ſe fermerent enfin à la lumiere. Un ſommeil aſſez tranquille répara preſque le déſordre de tant d'agitation & de combats. Nous allons paſſer dans la chambre du Marquis. Ce qui l'occupoit, n'intéreſſera pas moins le Lecteur.

La joie d'avoir en ſa puiſſance un objet auſſi ſage que charmant, avoit fait place dans ſon cœur à de vives allarmes ſur l'état de Lucile. Il ſe reprochoit d'avoir mis Lucile en danger; d'avoir rendu la vie odieuſe à une créature innocente, pour ſatisfaire ſes aveugles déſirs. Le remord lui montra l'équité naturelle, bleſſée par une action violente, les mœurs gémiſſant de ſa

licence, l'ordre public troublé par l'abus de son rang. Les loix de l'honnêteté, violées par une lubricité sans bornes. Enfin les efforts de l'innocence & de la pudeur, bravés, insultés par le libertinage. Ce tableau affreux lui serre le cœur, une foule de réflexions, plus affligeantes l'une que l'autre, se présentent à son esprit, & portent, pour ainsi dire, les premiers coups au système de la débauche. Mais le Marquis étoit trop plongé dans l'abîme. Il écarte des idées importunes, s'irrite de s'en être occupé, & ne songe plus qu'aux moyens de couronner son entreprise. Des ménagemens, une modération simulés, lui avoient réussi; il résolut d'en user au moins encore quelques jours. Que cette païsanne, dit-il, ne me mette pas longtems à la gêne! La feinte est un rôle pénible. Me prend-elle pour un Céladon du vieux temps? Si mon air de respect

& de timidité étoit connu, je ſerois perdu dans le monde; je ne ſerois plus à la mode; mes amis me perſifleroient... D'où vient que je me rappelle avec une ſorte de ſatisfaction, la conduite que j'ai tenue aujourd'hui avec Lucile? pourquoi ai-je oublié ſi vîte l'affront qu'elle me fit hier? loin de m'en reſſentir, je lui ai prodigué les promeſſes & les ſermens qu'elle a voulu. J'en ſuis troublé? aurois-je des ſcrupules? cela ſeroit merveilleux.... La pauvre petite! elle eſt aimable. Ses pleurs m'intéreſſent... Autre ridicule. Rien doit-il me toucher que le plaiſir?... J'approuve, je condamne, je médite, je réfléchis ſur tout... Je réfléchis? La raiſon en habit de village, s'eſt-elle gliſſée dans l'aſyle des délices? un Marquis à vingt ans philoſopher? la choſe eſt divine!

Ces alternatives de triſteſſe & de

gaieté, de folie & de raiſon ; menerent le Marquis juſqu'au petit jour, que le ſommeil les interrompit. Que la ſcène étoit différente chez Germain ! des païſans avoient trouvé, & ramené le cheval de Lucile à la ferme. Le maître & les ſerviteurs furent ſaiſis d'une mortelle inquiétude. Micholle elle-même feignit d'être déſolée. Germain ordonna d'aller ſur tous les chemins des environs, juſqu'à une lieue. On ne trouva nulle trace de Lucile. Quand tout le monde fut de retour, l'inutilité des recherches conſterna les eſprits. Germain ſe livroit à un tel déſeſpoir, que Micholle craignant les ſuites de ſa douleur, ouvrit un avis qui lui rendit quelque tranquillité. Je ſuis d'autant plus touchée, lui dit-elle, cher époux, de l'état où je vous vois, que je me reproche d'en être la cauſe. Lucile rebutée de mes humeurs, dont je me repens dans la ſincérité de

mon cœur, a ſans doute pris le parti d'aller ſervir ailleurs. Elle ne manquera pas de vous inſtruire dans peu du lieu de ſa retraite. Vous l'irez chercher, & je vous promets, quand elle ſera de retour, de me conduire avec elle, de maniere à effacer de votre mémoire & de la ſienne, toutes les peines que je vous ai faites à tous deux.

La vraiſemblance appuyoit ce ſentiment. Germain ſe livre à l'eſpérance qu'il lui donnoit de revoir Lucile; & en faveur de la conjecture, il épargne à Micholle une partie des reproches qu'elle méritoit. Cette ame fourbe & hypocrite aſpiroit d'être couchée, pour faire éclater dans l'obſcurité de la nuit, la joie que l'heureux ſuccès de ſon complot lui inſpiroit. Quittons une femme aſſez corrompue, pour trouver de la douceur dans un crime énorme. Plaignons la tendre impatience de Germain

à voir ſes eſpérances accomplies; & retournons à Lucile.

Le ſommeil, l'attente d'une prompte délivrance, & la confiance qu'elle avoit dans les procédés du Marquis, lui avoient rendu la ſanté. Elle s'étoit levée à ſon ordinaire, dès l'aube du jour. Quoique foible, elle étoit paſſée avec la ſuivante dans le jardin, non pour s'y promener, mais pour ſuivre ſon goût à cultiver la terre. Le jardinier étoit étonné qu'une perſonne, que la ſuivante appelloit ſa maîtreſſe, travaillât avec autant d'activité que d'adreſſe. Sur les neuf heures, on la preſſa de prendre un potage. Un potage! s'écria-t-elle, qu'on m'apporte ici du pain, du beurre frais, & de l'eau. La ſuivante obéit, Lucile mangea ſur l'herbe, & ſe remit enſuite à l'ouvrage. On en informa le Marquis, dès qu'il fut éveillé. Il ſe leve avec précipitation, & court

au jardin en robe de chambre. Vous avez été saignée hier, Mademoiselle, dit-il à l'ouvriere en l'abordant; votre santé n'est pas rétablie; le travail vous incommodera . . . Je ne suis ni Mademoiselle, ni Madame; & vous m'obligerez, Monsieur, de ne point m'appeller autrement que Lucile. Quant au travail, c'est le meilleur médecin. La santé n'accompagne guére la paresse. Travaillez avec moi, Monsieur, & vous recouvrerez toute la force de la jeunesse. Le Marquis éclata de rire, & se mit à arracher des herbes qui nuisoient à une plate bande. Belle Lucile, le soleil vous brûle le visage . . . . Ses rayons pénétrent la terre pour la rendre féconde. Ce n'est pas leur faute, si je me trouve sur leur passage . . . . Vous pouvez n'y pas rester . . . Ce n'est pas ma faute non plus, si la terre a besoin du secours de nos mains, pour produire

de bons fruits . . . . Vous vous gâtez le teint . . . . L'air eſt fait pour l'homme. La couleur qu'il lui donne, eſt la plus belle. Voyez-vous les poiſſons fuir l'eau, & la taupe craindre d'habiter le ſein de la terre ?

Le Marquis auſſi ſurpris que confus de la ſolidité des réponſes de la bergere, reſte un moment en ſilence, regarde Lucile avec admiration, & reprend ainſi l'entretien : l'amour, charmante Lucile, eſt auſſi naturel à l'homme que l'air. Pourquoi évitez-vous l'un, & vous expoſez-vous à l'autre ? elle baiſſe les yeux, & après avoir un peu réfléchi. Je n'évite point l'amour, ce feu pur & honnête, qui ſe fonde ſur la vertu, & dont l'égalité ſerre les doux nœuds. Je ne fuis que cette paſſion vile aux yeux de la raiſon, que le vice enfante, que la licence couronne, & qui traîne le déshonneur à ſa ſuite . . .

Je hais comme vous, cette derniere paſſion. Que ne reſſentez-vous comme moi, la premiere?...Si vous aimez Monſieur, de la maniere que ce ſentiment noble, que je viens de vous peindre, le preſcrit, l'objet de vos vœux, égal à vous, peut unir ſon ſort au vôtre, ſans rougir . . . Que me parlez-vous d'égalité? L'amour ne met-il pas tous les hommes de niveau? . . . non, Monſieur: les mariages mal aſſortis ſont une ſource de querelles & de repentirs?... La nature n'eſt pas d'accord avec ces arrangemens . . . La nature condamne des nœuds qui détruiſent l'ordre . . . . Le cri du cœur a le pas ſur des bienſéances variables . . . . Les bienſéances ſont l'appui des mœurs, & de l'honnêteté. On n'y manque point ſans crime . . . . Vous me déſeſpérez, Lucile. C'eſt vous que j'adore, vous que la vertu éleve au-deſſus de toutes les di-

gnités . . . Lucile déconcertée rêva un inſtant ; puis raſſemblant toute ſa fermeté : moi ! Monſieur : quelle idée me donnez-vous du reſpect que vous me témoignez depuis hier, ſi vous ſavez ſi peu vous reſpecter vous-même ! vous aſpirez à mon cœur, & vous oubliez vos droits à mon eſtime ! vous vantez mes ſentimens, & vous exigez qu'ils vous coûtent votre honneur ! Vous vous abbaiſſez, pour me rendre digne de vous ! Croyez-vous que je ſois aſſez lâche, pour le ſouffrir ? Sondez votre cœur. Vous y trouverez des principes de grandeur, dont j'ai à peine une idée confuſe. Ils vous éclaireront ſur un penchant aveugle, ou ſur des prétentions qui vous aviliſſent. Vous triompherez de l'un, ou vous aurez honte d'avoir formé les autres, & vous me renverrez, peut-être en m'eſtimant, à un pere dont mon abſence déchire les entrailles.

Un discours si hardi terrassa le voluptueux Bardan. Il balbutia quelques mots en tremblant, & ne pouvant plus cacher son trouble & sa confusion à Lucile, il va se promener à grands pas sous un petit quinconce, au fond du jardin. Il passa plus d'une heure dans cette solitude à soupirer, & à frémir alternativement.

Lucile jettoit à la dérobée un coup d'œil de son côté. Elle condamnoit la fierté de sa réponse. L'air abbatu du Marquis la pénétroit de douleur. Elle s'accusoit de barbarie. Il avoit l'air si tendre, si soumis, disoit-elle? ai-je pu l'affliger si cruellement? ah! qu'il va me haïr! .... Je frissonne à cette idée. Ai-je oublié la résolution que j'ai prise? ne dois je pas m'applaudir plutôt de l'accablement où je le vois? Il me prouve qu'il est sensible au reproche & à l'honneur. Ce n'est qu'en intéressant ce-

lui-ci, que je viendrai à bout de mon deſſein. Ce n'eſt qu'en continuant à lui parler avec fermeté, que je parviendrai à faire échouer le ſien. Je veux qu'il obéiſſe à une païſanne, & qu'il tremble devant elle.

Le dîné ſonna. Le Marquis accourut prendre Lucile. Elle le reçut avec froideur, & acheva de l'anéantir par ces mots. Je ne dois point manger avec vous; qu'on me donne un plat de légume dans ma chambre. Je m'y rendrai à l'inſtant, pour ne pas tarder à revenir à un travail qui preſſe. Pour vous, Monſieur, quand vous aurez dîné, vous monterez à votre cabinet; &, dans de bons livres, vous apprendrez à être généreux & bienfaiſant, à ſervir la patrie de votre épée, ou de vos lumieres. Voilà la ſcience & le devoir des Grands. Après quelques heures d'étude, vous pourrez vous délaſſer à planter des fleurs. Alors

je vous verrai avec plaiſir. Car n'imaginez pas que tant que vous me tiendrez ici, je ſouffre que vous perdiez votre tems à des bagatelles frivoles.

Chaque mot de Lucile étoit un trait perçant, qui déchiroit le pauvre Bardan, qui l'éloignoit de ſes eſpérances, & qui réveilloit ſon admiration. Il n'oſa contredire Lucile ; dîna ſeul, & ne manqua pas d'étudier trois heures avec un plaiſir qu'il n'avoit point encore ſenti. Il rejoignit Lucile auſſi-tôt, avec un air de ſatisfaction ; lui rendit compte de ſa lecture, & ſur-tout des douceurs qu'il y avoit trouvées. Lucile, par des réflexions plus ſenſées que profondes, développa ce nouveau goût, fit comprendre au Marquis que le charme de l'étude ſuffiroit ſeul pour rendre heureux ; que tous les plaiſirs, excepté celui-là, devenoient inſipides, ou étoient mêlés d'amertume ; que l'eſtime géné-

rale

rale n'étoit que la récompense du mérite réel, & des belles actions ; que c'étoit une obligation pour tout homme, d'aspirer à un prix si précieux ; que les erreurs de la jeunesse devoient être effacées par les vertus ; que ceux qui n'écoutoient que leurs passions déréglées, vivoient dans l'infamie, & mouroient chargés de l'exécration publique.

Le Marquis écoutoit dans un profond silence. De fréquents soupirs, des regards furtifs, & qui n'osoient se fixer sur Lucile, des larmes même, étoient une preuve bien manifeste de l'impression secrette, que ses paroles faisoient sur lui. Cette fille incomparable craignit de le décourager, en le laissant trop long-tems dans cette espèce de crise. Elle le prit par la main en souriant ; vous voilà bien rêveur, Monsieur, lui dit-elle ; un tour de promena-

de vous diſſipera. Il ne faut pas, pour le premier jour, prendre le travail trop à cœur. Votre lecture vous a donc affecté bien vivement? Vous ne me répondez point? . . . Je vous admire, belle & raiſonnable Lucile. Vous me défendez des ſentimens qui me ſont chers. Vous voulez qu'ils ne ſoient pour moi qu'une ſource de chagrins, & de déſeſpoir. Que puis-je vous dire? . . . Que vous vous en rendrez le maître; qu'après cette victoire ſur vous-même, vous me ſerez redevable du repos & de l'honneur; que vous me permettrez alors de jouir quelquefois des témoignages de votre eſtime; que vous ne dédaignerez pas de vous abaiſſer juſqu'à moi, pour recevoir le tribut de ma reconnoiſſance, & de mon reſpect; que ſi le Ciel me réſerve quelques douceurs, vous les regarderez comme un de vos bienfaits; vous aurez de la joie de me

ſavoir heureuſe ; que la voix de la raiſon vous a tiré du précipice, où vous me plongiez avec vous ; que vous êtes prêt à me délivrer d'une captivité, qui vous cauſe des remords, dont la durée peut diminuer les ſentimens que je dois à votre rang, & donner la mort à un infortuné, pour prix des ſoins paternels qu'il a eus de moi.

Le Marquis étoit ému. Sa reſpiration étoit embarraſſée de ſanglots. Vous demandez à me quitter, reprit-il, en portant un œil timide ſur Lucile. Ah ! je ne ſurvivrai pas à cette ſéparation. Je ferai venir Germain. Il ſera témoin de mon amour, & de mon reſpect. Il aura pitié de ma ſituation. Il ne m'empêchera pas de retenir une perſonne, dont la vue eſt le ſeul bien que je deſire . . . . Songez-vous, Monſieur, que vous ne pouvez garder ce prétendu bien, qu'en m'ôtant la réputation, l'u-

nique tréſor que j'aie reçu du Ciel? A Dieu ne plaiſe que je vous croie capable de ſacrifier mon intérêt au vôtre, de mettre votre bonheur dans une injuſtice. Le Marquis fit un mouvement qui marquoit l'horreur que l'idée ſeule lui en inſpiroit. Lucile fit tomber la converſation ſur des matieres moins ſérieuſes. Elle chercha à égayer le Marquis par des propos agréables, & de petites chanſons champêtres, qu'elle rendoit avec goût. L'une exprimoit les malheurs d'un amant, dont la conſtance étoit enfin couronnée par un événement imprévu. L'autre peignoit les charmes du retour après une longue abſence. Celle-ci contenoit l'éloge d'une bergere, & ſa vertu étoit célébrée plus que ſa beauté. Celle-là repréſentoit les combats de l'amour & de la pudeur. Cette derniere ne triomphoit qu'en relevant les attraits de ſon rival.

Il ſembloit qu'on eût voulu peindre dans ces chanſons, l'ame de Lucile. Le Marquis y prit un plaiſir, qu'il n'avoit jamais reſſenti dans ſes orgies licentieuſes. Il regardoit Lucile avec raviſſement. Son amour puiſoit dans ſa modeſtie, des forces nouvelles. Son reſpect augmentoit dans la même proportion. Il ne touchoit les habits de la bergere qu'en tremblant. S'il lui échappoit un ſoupir, il examinoit d'un air d'effroi, celle qui l'avoit fait naître. La joie brilloit dans ſes yeux, quand il la voyoit ſourire.

Le ſoleil n'éclairoit plus l'horiſon. Lucile dit qu'il étoit tems qu'elle ſe retirât. Le Marquis voulut la ſuivre, & lui demanda la grace de continuer l'entretien dans ſa chambre. Je ne puis vous le permettre, Monſieur; j'y dois être ſeule, & je compte aſſez ſur votre façon de penſer, pour eſpérer que vous

ne vous obſtinerez pas à y troubler mon repos. Je vais écrire à mon pere. Je vous conjure de lui faire parvenir une lettre qui diminuera le chagrin que vous lui cauſez. Habillez-vous. Allez ſouper en ville. Vous avez beſoin de relâche. Après ce moment de diſſipation, l'étude aura plus d'agrémens. Le divertiſſement rend au travail preſque tout ce qu'il en emprunte. Adieu, Monſieur, à demain.

Ces derniers mots prononcés d'un ton ſévère, glacent le Marquis. Il n'oſe ſuivre Lucile que des yeux. Long tems ſes regards ſont attachés à la trace de ſes pas. Enfin, pour adoucir une ſituation ſi accablante, il prend le parti d'aller viſiter ſes amis. Il choiſit, pour rentrer chez lui, une allée qui le conduit à une des fenêtres de la chambre de Lucile; ſon cœur treſſaille en approchant de cet aſyle ſacré. Il ſe cache

derriere une jalouſie ouverte ; &, à travers les barreaux, il contemple cette charmante perſonne. Elle écrivoit en effet à ſon pere. Elle étoit animée de la joie que le généreux Fermier alloit goûter en liſant le récit de ſon aventure. Le Marquis en eſt ſi touché, qu'il eſt réſolu un inſtant de faire partir cette lettre. Mais ſon amour, la crainte de ne pouvoir refuſer Lucile aux larmes de Germain, ou qu'elle ne ſe dérobe à ſa vue pour jamais, quand il lui auroit rendu la liberté, & plus que tout cela, une voix ſecrette qui ne s'expliquoit encore que confuſément, le déterminerent à intercepter cette lettre. Il ſe coula légérement devant la fenêtre, fit une toilette négligée, donna ordre que tout ce que Lucile écriroit, lui fût remis, offrit le bon ſoir à cette aimable fille à ſa porte, & ſortit.

Quand elle eut achevé d'écrire, elle

donna le paquet à la ſuivante, en l'inſtruiſant de la permiſſion que ſon Maître lui avoit accordée, d'envoyer cette lettre. Celle-ci feignit d'entrer dans ſes vues, & de dire d'aller jetter cet écrit à la boëte. Lucile, ravie d'avoir la liberté de tranquilliſer ſon pere, ſe livra à la ſatisfaction que ſa lettre lui donneroit. Bientôt elle revint à elle. Ses affaires prenoient une trop heureuſe tournure, pour ne pas s'en occuper. Le Marquis ſervoit enſuite de matiere à ſes réflexions. Sa timidité, ſes égards, tenoient du prodige dans un raviſſeur. Elle ſentoit, malgré ſes efforts, que ſon inclination pour lui faiſoit des progrès rapides. Elle s'excitoit par les motifs les plus preſſans, à étouffer un penchant funeſte. Sous quelques couleurs qu'elle ſe le peignît, le Marquis lui ſembloit toujours plus aimable Il étoit capable des ſentimens les plus

relevés,

relevés. Il s'abandonnoit au vice, plutôt par fougue que par goût. Il ne s'agiſſoit que de lui montrer le bon chemin, pour l'engager à le ſuivre. Un moment après: que m'importe que le Marquis ait, ou n'ait pas de belles qualités ? Je dois l'oublier. Eh ! pourquoi l'ai-je connu ? pourquoi eſt-il venu troubler la douce tranquillité de mon cœur ? Sa criminelle entrepriſe me cauſe de juſtes allarmes ! que ſais-je, ſi ce lion furieux ne s'endort pas quelques inſtans, pour me dévorer à ſon reveil ? Son attentat, les ſentimens même qu'il m'inſpire, tout veut que j'efface ſon image de mon cœur. S'il ſavoit ma foibleſſe, quelle attention prêteroit il à mes raiſons ? un peu de courage, & loin de lui, je triompherai d'une paſſion aveugle. Hélas ! que ne m'en coûtera-t-il pas ? on lui préparoit des combats d'un genre plus terrible.

Le Marquis avoit raconté ſon aventure à deux de ſes compagnons de débauche. Il n'y avoit point de plaiſanteries, de ridicules & d'épigrammes, qu'ils n'euſſent prodigués à ſa conduite enfantine. On le menaça de faire courir ſon hiſtoire, s'il ne réparoit pas ſon honneur, par une prompte victoire, ſur une fille de village, ou de le réléguer dans les cotteries bourgeoiſes.

Le Marquis eut honte d'avoir paſſé un jour, ſans reſſembler à ces jeunes diſſolus. Le vice reprit tout ſon empire ſur ſon cœur. On lui fit promettre de ſe comporter dès cette nuit, en homme affranchi des préjugés vulgaires. L'aveugle Bardan, craignant de devenir la fable du jour, & enhardi par un exemple qu'il avoit long-tems donné lui-même, proteſta d'éxécuter leurs conſeils, & les invita à ſouper le lendemain dans ſa petite maiſon, où ils ſeroient témoins de ſon triomphe.

Le reſte du tems fut employé en propos, & en ſcènes d'uſage, parmi une jeuneſſe qui ſe faiſoit un point d'honneur de fouler aux pieds toutes les bienſéances. Bardan paroiſſoit impatient d'accomplir ſes promeſſes, & en faveur de ſes nobles deſſeins, il fut libre de ſe retirer à deux heures du matin.

A meſure qu'il approche de ſa maiſon, cette fougue de témérité qu'il avoit montrée, ſe rallentit. Ses projets de violence s'évanouiſſent. Il deſcend de voiture, vole à la porte de Lucile, réſolu de l'enfoncer, ſi on ne l'ouvre pas. Il arrive à cette chambre défendue par l'innocence. Le tremblement le ſaiſit; il recule, s'avance ſur la pointe du pied, gratte légérement à la porte, y reſte immobile la tête appuyée ſur une main, pouſſe un profond ſoupir, & va ſe mettre au lit plus confus & plus accablé que jamais. Quelle force inconnue me

retient, dit-il, dès que ſes gens furent retirés ! Je veux me venger d'une réſiſtance qui m'humilie. Je le puis, & je n'oſe l'entreprendre. Quelle réſiſtance encore m'oppoſe-t-on depuis deux jours, autre choſe que des mots ? une parole d'une petite créature, m'anéantit, me confond ! Je l'aime ! moi ? une païſanne ! La Cour & la Ville m'ont offert les beautés les plus rares ; j'ai trouvé chez elles le dégoût ſur les pas du plaiſir. Je ne les ai recherchées qu'un moment, pour les quitter celui d'après. Lucile m'enchaîne, change mes goûts, me rend le commerce de mes amis inſipide, & détruit mes plus fortes réſolutions. Quel enchantement réſide dans ſes yeux ? je rougis d'être ſi foible. Demain je ne ménage plus rien ; je n'écoute plus rien ; j'attaque, je bruſque, & Lucile eſt en ma puiſſance.

Après s'être ainſi bien affermi, il

lut la lettre de Lucile à ſon pere, qu'on lui avoit remiſe. Son ſtyle étoit ſimple comme ſon cœur. Le ſentiment y parloit ſeul. Ses termes étoient meſurés ; elle peignoit l'attentat du Marquis qu'elle ne nommoit point, avec des couleurs qui le rendoient moins odieux ; conjuroit ſon pere de n'avoir point d'inquiétude pour une fille qui mourroit plutôt dix fois que de ternir la pureté de ſon ame. Elle proteſtoit enfin qu'elle étoit traitée avec tous les égards, tout le reſpect que ſes propres ſerviteurs avoient pour elle, & qu'on lui avoit promis de la laiſſer retourner auprès de lui inceſſamment.

Heureux Germain, s'écria le Marquis ! quelle nobleſſe tu as ſu inſpirer à ta fille ! oui, ſans doute, j'ai promis de te la rendre, mais ne me crois pas ſi imbécille. Je ne l'aurai pas enlevée en vain . . . . Je ſerai donc parjure ! je me déshono-

rerai donc aux yeux de Lucile! dois-je mettre dans la balance ſon eſtime avec le plaiſir? .... Elle ſera donc malheureuſe! .. Qu'importe les ſouffrances de ſes pareils, ſi les miens ſont heureux ..... Quelle horreur! ces gens indignement avilis, ſont nos freres. La premiere, la plus noble de nos qualités, eſt celle d'hommes, & ils l'ont comme nous .... Que diront mes amis? - comment ſoutiendrai-je leurs regards, & leurs ſarcaſmes? Puiſqu'il faut que je faſſe un ſacrifice, n'héſitons pas entre Lucile, le beau monde, & moi.

Il n'oublia rien pour ſe prouver la néceſſité de ce parti, & s'en juſtifier la noirceur. Mais les ſophiſmes n'étoufferent point la voix des remords, qui l'empêcha de fermer l'œil de la nuit. Epuiſé de trouble & d'inſomnie, il ouvrit pluſieurs livres, ſans prendre de

goût pour aucun. Il étoit grand jour. Lucile, comptant ſa lettre en chemin, avoit paſſé une nuit plus tranquille, & travailloit avec une nouvelle ardeur. Le jeune Bardan, emporté par la violence de ſes déſirs, & par un amour-propre mal entendu, ſe rend à petit bruit auprès de Lucile, oſe lui dérober un baiſer, & preſſer la mouſſeline qui couvroit ſon ſein. Lucile ſe dégage de ſes bras, lui lance un regard enflammé, & appuie ſur ſon propre eſtomac un inſtrument tranchant de labourage, qu'elle tenoit à la main. Le Marquis le lui arrache, ſe précipite à ſes genoux, & demande ſon pardon avec une abondance de pleurs. Vous violez, Monſieur, des ſermens ſacrés. Vous joignez l'outrage au parjure. Eloignez-vous de ma préſence. N'y reparoiſſez que pour me rendre à moi-même, ou craignez l'effet d'un juſte courroux.

Le Marquis fixe ſur elle des yeux baignés de larmes, & leve les mains au Ciel, pour le rendre garant des nouveaux ſermens qu'il fait dans ſon cœur. Lucile, plus émue d'un repentir ſi touchant, qu'irritée de ſa témérité, eſt prête à ſe trahir par l'excès de ſon attendriſſement. Elle court dans un autre coin du jardin, & laiſſe le Marquis en proie à la plus vive douleur.

Embraſé d'amour, déchiré de remords, ſon cœur étoit ſerré ; & preſque ſans mouvement. L'inſtant d'après un battement rapide, des élans précipités, des ſecouſſes violentes, ſembloient l'arracher de ſon ſein. Etendu long-tems ſur cette place fatale, il n'avoit point la force de ſe lever. De tous les maux qu'il y reſſentoit, celui de la quitter étoit le plus douloureux. Ses eſprits reprirent peu à peu leur cours. Il ſaiſit l'inſtrument qu'il avoit arraché à Lu-

cile ; il frémit en ſongeant qu'il avoit failli à trancher la trame de ſes jours. Il le preſſa ſur ſes lèvres brûlantes, en ſe rappellant qu'il avoit été entre les mains de cette vertueuſe fille. Il s'en ſervit pour continuer l'ouvrage qu'elle avoit commencé.

Il vit un de ſes gens porter à Lucile du pain bis, des raves & de l'eau ; il lui fit demander la permiſſion d'aller partager avec elle ces mets ſimples. Elle lui en envoya la moitié ; il la reçut en rougiſſant, queſtionna le laquais ſur ce qu'elle lui avoit dit en faiſant ce partage. Celui-ci regarde ſon maître, d'un air qui marquoit le reſpect & la compaſſion qu'elle inſpiroit, & ſe retire ſans répondre. O Ciel ! dit le Marquis ; Lucile intéreſſe juſqu'à mes domeſtiques ! . . . Il jette les yeux du côté de cette aimable perſonne, & trouve à ſon déjeûné le goût le plus

exquis. Il lui tardoit néanmoins de finir ce léger repas, pour se remettre au travail aussi-tôt que Lucile.

Celle-ci admiroit son activité, s'accusoit de trop de rigueur, & lui accordoit au fond du cœur un pardon qu'elle persistoit à lui refuser de bouche. Cruelle contrainte ! ah vertu ! que tu causes de tourmens à une ame sensible ! Lucile, craignant que le Marquis ne se fatiguât trop, appella le jardinier qui s'occupoit à quelques pas d'elle, & l'envoya dire à son maître, qu'elle le prioit de se ressouvenir qu'il avoit des affaires dans son cabinet.

Le Marquis comprit l'objet & le motif de ce message, remercia la prévoyante jardiniere, par une profonde inclination, & obéit. Long-tems ce vif intérêt, ce désir de le voir cultiver son esprit, qui animoient Lucile, même au milieu du mécontentement, l'oc-

cuperent plus que les livres. Il étoit pénétré de reconnoiſſance. Les ſages procédés de ſa priſonniere, la décence qui accompagnoit toutes ſes actions, la candeur qui régnoit ſur ſes lèvres, augmentoient à chaque inſtant, ſon amour & ſon reſpect pour elle. Cependant il avoit promis de la livrer à la licence d'une jeuneſſe corrompue. Cette heure fatale approchoit. Comment perſuader à Lucile de ſouper avec ſes amis? Comment ſoutiendroit-elle les aſſauts de libertinage & d'effronterie qu'ils lui préparoient? de quel œil le regarderoit-t elle, lui qui ne les auroit aſſemblés que pour l'outrager? par quel moyen pourroit-il rompre cette infame partie? Il n'en voyoit aucun, qui ne l'expoſât à la dériſion des honnêtes gens. Car c'eſt ainſi qu'on appelle un certain monde. Tout le reſte du jour il flotta dans ces cruelles incertitudes. Il ne deſcen-

dit point au jardin ; mais de ſon appartement, il jettoit ſans ceſſe les yeux ſur Lucile, ou ſur l'endroit où il la croyoit. Il vit avec tranſport qu'elle revint ſur la planche qu'il avoit abandonnée, y redreſſa, & acheva ce qu'il avoit fait & commencé. Enfin ſes deux amis arriverent. C'étoit le Comte d'Arpeluſe & le Chevalier de Rampuis. Leur arrivée plongea Monſieur de Bardan dans une profonde rêverie. Eh bien ! Marquis, la païſanne eſt-elle à toi, dit d'Arpeluſe ? . . . . A ſon air abbatu, reprit de Rampuis, ne vois-tu pas qu'il a fait le Céladon, & qu'on lui tient rigueur. Ah ! ah ! ah ! cela eſt du dernier tendre ! que ne vivois-tu du tems d'Amadis ou de Roland ? tu aurois été un miracle d'amour platonique. Peut-on le voir ce minois aux pieds duquel tu dépoſes ſi piteuſement ton reſpectueux hommage ? Le Marquis écouta

tes piquantes railleries, d'un air moitié confus, moitié dédaigneux. Il offrit de la leur montrer ; mais en exigeant qu'ils feindroient au moins juſqu'au ſouper, une certaine réſerve. Il ne leur diſſimula point l'embarras où il étoit à imaginer des moyens capables de la déterminer à ſe mettre à table avec eux ; ajoutant qu'il déſeſpéroit d'y réuſſir, s'ils heurtoient de front ſes préjugés ; qu'ils la trouveroient dans le jardin un rateau, ou une bêche à la main ; qu'il les prioit de le diſpenſer de les accompagner dans leur promenade, & qu'il alloit rêver au ſtratagême qu'il emploieroit pour la gagner.

Ces deux étourdis volent dans le jardin en ſe tenant ſous le bras, apperçoivent Lucile dans un quarré de chicorée qu'elle lioit. Dès qu'ils ſont en ſa préſence : elle eſt vraiment jolie, dit l'un tout haut . . . . N'eſt-il pas

plaiſant, repart l'autre, que cette créature faſſe la veſtale ? & ils partent d'un éclat de rire. Ils tournent, paſſent, & repaſſent auprès d'elle, en minaudant d'un air de mépris. Lucile, outrée de dépit, quitte ſon occupation, les regarde d'un œil étincellant, & regagne ſa chambre. Ils la ſuivent pas à pas, & n'épargnent point des termes qui leur étoient familiers. Lucile, voyant qu'ils ſe diſpoſoient à entrer avec elle, s'arrête à ſa porte, ſe retourne, & leur dit du ton le plus impoſant ce peu de mots : vous étiez libres, Meſſieurs, d'entrer dans le jardin comme moi ; mais cette chambre eſt la mienne. J'ai droit d'en interdire l'accès à qui bon me ſemble, & je ne vous crois pas aſſez impolis, pour y entrer de force. Elle ouvre, & referme la porte auſſi-tôt.

Le Comte & le Chevalier immobiles,

s'entre-regardent un inſtant ſans ſe rien dire ; &, revenus de leur ſurpriſe, ils courent retrouver le Marquis en s'écriant l'aventure eſt miraculeuſe ! ils racontent à leur ami ce qui leur eſt arrivé. Le Marquis marque combien leur conduite inconſidérée l'inquiéte, leur reproche d'avoir rompu toutes ſes meſures, & leur déclare qu'ils ne ſouperont point avec Lucile. D'Arpeluſe & de Rampuis le preſſent avec inſtance, de ne point rallentir ſa bonne volonté à cet égard ; lui jurent de ſe conduire ponctuellement, ſelon ſes vues. Nous prévoyons, lui diſent-ils, que ce ſouper ſera d'un ridicule raviſſant. Au nom de notre amitié, Marquis, ne nous prive pas d'une ſcène unique, & d'un genre ſi nouveau.

Bardan ſe rendit, ſonna la fille qui étoit auprès de Lucile, pour lui dire de preſſentir ſa maîtreſſe, & de la pré-

parer à accepter la propoſition. Cette fille, qui venoit d'avoir un entretien avec Lucile, dont nous parlerons plus bas, répondit au Marquis qu'elle alloit employer tous ſes ſoins, pour qu'il ne fût pas refuſé, & qu'elle avoit lieu de préſumer qu'elle y trouveroit moins de difficultés qu'il ne penſoit. Le Marquis, enchanté de cette lueur, promit de la récompenſer de ſes peines, & les trois amis attendirent avec impatience le ſuccès de ſon meſſage. La ſuivante ne tarda pas à revenir leur aſſurer que non ſeulement elle avoit preſſenti les diſpoſitions de Lucile, mais que les croyant favorables, elle s'étoit haſardée à l'inviter à ſouper avec eux; qu'elle s'étoit miſe à ſourire, avoit tout accepté, & promis de venir dès qu'on auroit ſervi. Tous applaudirent à la dextérité d'Agathe, (ainſi s'appelloit la Femme-de-Chambre), la remercierent

mercierent avec des transports de joie, & la payerent généreusement. Le cuisinier eut ordre de faire diligence. On aspiroit après le moment de se voir avec Lucile. Le Comte & le Chevalier ne doutoient point que cette fausse Agnès, ébranlée par les preuves d'amour qu'elle avoit reçues du Marquis, par ses égards, ses promesses, & sur-tout par les sollicitations d'Agathe, ne fût enfin décidée à lever le masque.

L'amoureux Bardan eut encore une multitude d'épigrammes à essuyer sur sa conquête. On n'oublia pas de prescrire au Marquis de renvoyer cette petite créature, au plus tard dans quatre jours, sous peine d'être dénigré dans tous les cercles polis. C'est le seul moyen, ajouterent-ils, mon cher, de punir ta villageoise d'une résistance offensante, de te venger de trois jours de soupirs, & de nous prouver que tu es encore

digne de notre amitié, & de tenir ton rang dans la bonne compagnie.

Il alloit s'ouvrir une ſcène bien oppoſée à leur attente. On avoit enfin ſervi. Ce mot fut le ſignal d'une joie inexprimable. On courut avertir Lucile. Elle paſſa ſur le champ dans le ſalon, ſe préſenta de bonne grace ; &, quand on fut aſſis, elle profita d'un moment de ſilence, pour jetter un coup d'œil ſur les convives. Elle démêla avec une ſecrette ſatisfaction, à travers la ſurpriſe où paroiſſoit le Marquis, qu'il n'avoit point l'air évaporé & hardi de ſes amis. Après ce court examen, elle adreſſa ainſi la parole à ceux-ci.

J'ai trop bonne opinion de vous, Meſſieurs, pour craindre que vous bleſſiez la délicateſſe de Monſieur, à qui vous témoignez de la conſidération & de l'eſtime. Votre rang, votre éducation, ce que vous vous devez à vous-

mêmes me répondent que dans ſa maiſon & à ſa table, vous rougiriez de violer les loix de la décence. La bienſéance doit préſider au plaiſir qui nous raſſemble. La converſation, pour être honnête, n'en eſt pas moins amuſante. Le vice y mêle quelquefois ſon poiſon. Il dégrade, il avilit des ames créées, pour ſervir de modèle au vulgaire. L'élévation des ſentimens eſt l'appanage de la vraie grandeur; j'attens de vous, Meſſieurs, qu'il ne vous échappe rien, qui me donne droit de vous confondre avec la plus groſſiere portion des hommes.

Elle ſe tut un moment, pour obſerver l'impreſſion que ce diſcours cauſeroit ſur ces jeunes voluptueux. Ils en furent frappés. Mais un rire amer ſuccéda bientôt à ce premier mouvement de trouble. Bientôt la courageuſe fermeté de Lucile, & ſes préceptes de

morale, furent tournés en ridicule & en perſiflage. Mademoiſelle prêche divinement, dit d'Arpeluſe; elle a l'éloquence & le pathétique de Minerve. J'ai de la vertu & de l'honneur, interrompit-elle vivement, & le courage de les défendre. Je vous ai priés de reſpecter leurs droits, je l'exige maintenant, & voilà de quoi punir le téméraire qui oſera les attaquer. En prononçant ces mots, elle tira de ſa poche deux piſtolets, les montra aux deux plaiſants, & les reſſerra en ajoutant; l'un ſera pour le premier de vous qui me déſobéira, & l'autre pour moi. Si je ne vous montre pas le chemin de la ſageſſe, j'entrerai avec vous dans celui de la mort.

Le Comte & le Chevalier reculent d'effroi. Le Marquis les regarde avec colere, & admire une fille à qui l'intérêt des mœurs inſpire tant de courage. Un ſombre murmure s'éleve parmi

les domeſtiques qui ſervoient. Ils détournent les yeux de deſſus leurs maîtres, les fixent ſur Lucile, ſe précipitent à ſes genoux, & lui témoignent la plus haute vénération. Elle les fait relever, les remercie obligeamment du tribut flatteur de leur ſenſibilité; & d'un air d'aiſance & d'enjouement, elle engage le Marquis & ſes amis à ne pas laiſſer refroidir le ſervice. Elle preſſe le Marquis de ſervir. Malgré ſes inſtances, on eut peine à retrouver l'appétit; on n'oſoit lever les yeux ſur Lucile, & on ne s'occupoit que d'elle. Enfin, par un ton plus doux, & des manieres prévénantes, elle parvint à rappeller une ſorte de gaieté, & les convives qui, dans le premier mouvement, avoient été prêts à fuir, prirent tant de goût aux procédés honnêtes, aux plaiſanteries décentes de Lucile, qu'ils ne penſoient qu'à regret au moment

qui les sépareroit. Laissons-les à table, & éclaircissons le Lecteur de quelques circonstances qui ont besoin d'être développées.

Agathe connoissoit d'Arpelusse & de Rampuis ; elle avoit plusieurs fois été témoin des excès auxquels ils se livroient. Le Marquis de Bardan lui avoit fait confidence de ce qui s'étoit passé la veille entre ses amis & lui, & de l'objet du souper. Agathe étoit dans la chambre de Lucile, quand elle en avoit défendu l'entrée au Chevalier & au Comte. La conduite de sa chere maîtresse, dans une maison où la volupté grossiere s'étoit toujours satisfaite avec emportement, pénétroit la suivante, & l'avoit mise, ainsi que tous les gens du Marquis, dans ses intérêts. Lucile lui avoit communiqué ses idées. Pour les soutenir, celle-ci avoit engagé le Valet-de-Chambre à prêter les

deux piſtolets qui avoient fait un ſi merveilleux effet. C'étoit Agathe qui avoit conſeillé à Lucile de s'en munir, aſſurant que la vertu la plus ſolide & le plus grand courage, n'auroient que d'impuiſſantes armes contre des cœurs corrompus & effrénés. Cette explication étoit néceſſaire, pour ne point laiſſer de nuage dans l'eſprit du Lecteur. Revenons aux convives.

Ils ſe diſputoient de procédés & de politeſſes. L'éloge de Lucile étoit repris ſans ceſſe; elle y répondoit avec grace. Sa modeſtie ne s'effarouchoit point d'un encens délicat, qui s'adreſſoit plutôt aux mœurs qu'à elle-même. Enfin Lucile, peu accoutumée à veiller, demanda la permiſſion de ſe retirer. Un compliment flatteur accompagna leur ſalut. Le Marquis pouſſe un ſoupir. Ses amis ſe regardent en ſilence, & paroiſſent dans un doux raviſſe-

ment. Rare effet d'une ſageſſe ſoutenue ! ils ne trouvent point de termes, pour exprimer la haute opinion qu'ils ont conçue de Lucile. Le Marquis les plaiſante à ſon tour ſur la retenue qu'une fille de village leur a inſpirée. Ils confeſſent leur défaite, & conſeillent à leur ami de renvoyer une perſonne qui lui donnera du chagrin, l'engagera à faire une ſottiſe, & le couvrira de ridicule. Ils lui tinrent encore quelques propos relatifs à ſa conſtance, & remonterent en caroſſe.

Le Marquis nageoit dans la joie, que ſes camarades euſſent été forcés d'applaudir à ſes ſentimens pour Lucile, & même de les partager. Mais, s'il étoit ſatisfait de ce côté, il n'en voyoit pas moins d'obſtacles pour ſon amour. Ses parens conſentiroient-ils qu'il s'unît à une fille qui ignoroit juſqu'à ſon nom? Pouvoit-il l'éloigner ſans ceſſer de vivre?

L'honneur

L'honneur lui preſcrivoit de la rendre à elle-même. L'amour ne vouloit point qu'il s'en ſéparât; point de bonheur pour lui ſans Lucile ; point de repos pour Lucile ſans la liberté. Telles furent les cruelles réflexions qui le déchirerent, juſqu'à ce que le ſommeil vînt rendre le calme à ſes ſens éperdus. Une nouvelle ſcène l'attendoit à ſon réveil.

Dès qu'il fut jour chez lui, tous ſes domeſtiques ayant Agathe à leur tête, demanderent à avoir l'honneur de lui parler. Cette ſinguliere députation le ſurprit, & il répondit qu'il étoit prêt à l'entendre. Ils entrent, & Agathe adreſſe ainſi la parole à ſon maître. Monſieur, nous n'avons qu'à nous louer de vos bontés. Nous tâchons d'y répondre par notre zèle & l'aſſiduité à nos devoirs. Le Ciel nous a envoyé Mademoiſelle Lucile, pour nous ſervir d'exemple. Sa vertu nous pénétre de reſpect. Elle fait ſur vous, Mon-

ſieur, une impreſſion que vous ne pouvez nous cacher. Nous oſons vous ſupplier, comme un maître juſte & généreux, d'accorder la liberté à une fille ſi eſtimable, & de la rendre à un pere dont elle ne parle qu'avec une abondance de larmes.

Le Marquis, frappé de la demande de ſes gens, rêva un moment, & leur répondit qu'il alloit s'occuper à arranger cette affaire-là. Quand ils furent ſortis : non, s'écria-t-il, il ne ſera pas dit que mes domeſtiques l'emporteront ſur moi en grandeur d'ame. Je vais trouver mon pere, il a du foible pour moi. Je lui demanderai la main de Lucile, ou la mort. Je renonce à la grandeur pour Lucile. N'eſt-on pas excuſable de ſacrifier de vains titres au bonheur de ſa vie ? n'eſt-on pas auſſi bon citoyen avec une femme du peuple, mais reſpectable, qu'avec une épouſe de ſon rang, & d'une humeur

difficile & arrogante ? Il donne ordre qu'on prépare tout pour partir dans deux heures, s'il eſt poſſible. Il ſe rend enſuite auprès de Lucile, lui annonce la réſolution qu'il a priſe de la reconduire lui-même à Germain, & lui cache avec ſoin ſon projet de mariage. Vous l'emportez, belle & ſage Lucile, ajoute-t-il, la vertu me range ſous votre empire, quand je me flattois de vous faire partager les déſordres d'une vie honteuſe. Plaiſe au Ciel que la ſageſſe ait autant de charmes pour moi, que ce que nous qualifions de vice aimable, vous inſpire d'horreur ! Je ne me ſouviendrai du moins de mes égaremens, que pour les expier par une conduite réglée, & des mœurs pures. C'eſt à vous, modeſte Lucile, que je dois cet heureux changement. Vous m'avez donné une juſte idée de mes obligations & du vrai bonheur. Vous avez tourné le plus noir attentat à vo-

tre gloire, & à votre avantage. J'en recueille un fruit ſi doux, que malgré la confuſion dont cette violence me couvre, je ne ſais ſi je dois me repentir de l'avoir commiſe. Si vous me la pardonnez, le Ciel daignera l'oublier.

Lucile, dans une ſurpriſe & une joie extrêmes, ne pouvoit trouver de termes pour répondre au Marquis. Enfin, revenue à elle, n'attribuez point, Monſieur, reprit-elle, à une infortunée, ce noble retour ſur vous-même. Les principes du bien prenoient dans votre cœur, leurs accroiſſemens, ſans que vous vous en apperçuſſiez. Au ſein de l'aveuglement, plongé dans de fauſſes délices, la raiſon vous menoit à pas lents à la ſageſſe. Vous n'étiez entraîné dans l'abîme, que par la fougue de l'âge. Si le Ciel s'eſt ſervi de moi pour vous en tirer, c'eſt peut-être pour vous prouver qu'il ſait arriver à ſes fins, en faiſant agir les plus foibles inſtrumens.

Je ſuis trop heureuſe, Monſieur, que ſon choix ſoit tombé ſur moi. Puis-je ne pas vous pardonner un crime, qui me donne quelques droits à votre eſtime, & qui vous rend celle des hommes ſages ? Je vous demande ſeulement en grace que vous ne vous expoſiez plus à la perdre, par une foibleſſe indigne d'une grande ame. C'eſt peu de pratiquer la vertu. Il eſt des uſages reſpectables, des devoirs ſacrés pour tous les états. Un homme délicat ſe dégrade preſqu'autant à les violer, qu'à s'abandonner aveuglément à une groſſiere volupté. Vous rentrez dans la ſociété par la voie du ſage, ſoutenez-vous y par une ſcrupuleuſe obſervation de la décence.

M. de Bardan comprit Lucile ; il la regarda tendrement ; il frémit des obſtacles qu'elle-même s'obſtineroit à apporter à ſon bonheur. Ah ! Mademoiſelle, répliqua-t-il, vous me rendez di-

gne de moi, & vous me défendez de m'acquitter envers vous d'un ſi important ſervice. Vous faites naître ma reconnoiſſance, & le moyen le plus doux pour moi de vous la marquer, m'eſt interdit. Comment concilierez-vous tant de contradictions? . . . Vous ne devez rien, Monſieur. Je me ſuis comportée comme j'ai fait pour moi, & non pour vous. Votre retenue étoit la ſeule récompenſe que je déſiraſſe. Je l'ai obtenue, vous êtes quitte envers moi.

Un domeſtique vint dire au Marquis que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſa chambre, pour y ordonner de tout ce qu'il ſouhaitoit qu'on chargeât derriere ſa voiture. Il remit à répondre à Lucile à un autre moment. Quant à elle, ſon cœur n'étoit pas plus tranquille. La ſatisfaction d'avoir échappé au plus grand danger, de voir ſon raviſſeur rentré dans le devoir & d'être libre, étoit altérée, par la néceſſité où elle étoit réduite,

de s'éloigner d'un homme chéri dans le fond de ſon cœur, de l'oublier & de prendre toutes les meſures pour ne plus le voir. Elle quittoit à regret une maiſon que l'amour-propre lui peignoit comme le champ où les mœurs avoient triomphé des ſéductions du vice, où une ſimple payſanne avoit commandé en ſouveraine, où la vertu avoit fait d'un jeune voluptueux, un amant délicat. Si les jours deſtinés à la couvrir d'infamie étoient devenus les plus glorieux de ſa vie; dans ce tems même elle avoit ſenti pour la premiere fois une paſſion d'autant plus funeſte qu'elle ne pouvoit ſe ſatisfaire qu'en aviliſſant ſon objet. Plus elle avoit reçu de ſecours du Ciel dans ſes épreuves dangéreuſes, plus elle étoit obligée à ſe roidir contre un penchant aveugle. Elle tint ferme pour le dernier parti. Son cœur en fut déchiré; mais ſes ſoupirs ne purent l'ébranler.

Tout étoit prêt pour le départ. Le Marquis vient prendre Lucile qui s'étoit retirée dans ſa chambre, en attendant le moment auſſi douloureux qu'agréable de monter en carroſſe. Vous avez, lui dit le Marquis, en lui donnant la main, purifié par votre préſence, une maiſon ouverte à la licence. Elle ſera à jamais la plus chere portion de mes biens; puiſſe-t-elle être le théâtre des plaiſirs purs que j'oſe eſpérer!

Les domeſtiques qui ne ſuivoient point leur maître, s'étoient rangés dans la cour. Dès qu'ils le virent paroître avec Lucile, ils s'écrierent dans l'effuſion de leur cœur : ah, Lucile! ah! cher Maître, que le Ciel vous comble de ſes bénédictions. Le Marquis prit avec lui Agathe, dans l'idée de ſe ſervir utilement de ſon témoignage. La route ſe fit ſans avanture intéreſſante. Lucile parla peu : les dernieres expreſſions du tendre Bardan,

l'avoient frappée. Elle ne s'occupa pendant la route que des mesures à prendre pour épargner à son amant le repentir d'une foiblesse. Il l'a pressa avec larmes de descendre au Château. Elle le conjura de la laisser aller à la ferme, en lui alléguant des raisons si solides, qu'il s'y rendit.

Qu'on juge de la surprise & des transports du bon Germain, en voyant sa chere fille! Trop foible pour tous les mouvemens qu'il éprouve à la fois, il tombe évanoui. Quand il fut revenu à lui, je te retrouve, Lucile! es-tu digne de ton pere & de toi-même? elle vole dans ses bras sans pouvoir proférer un mot. Le Marquis raconte à Germain tout ce qui s'étoit passé. Fait l'éloge de Lucile avec un ton d'admiration & de vérité qui dissipe les craintes du Fermier. Agathe ne manqua pas d'appuyer le discours du Marquis par des louanges à sa maniere: tout le

monde de la ferme étoit accouru voir l'objet de leurs regrets & le modèle de la vigilance ruſtique. La perfide Micholle ſeule au récit de la ſage fermeté de cette charmante fille, avoit pris la fuite pour cacher ſa rage & ſa honte. Le Marquis s'ouvrit en peu de mots de ſon projet à Germain, exigea qu'il ne prendroit aucun arrangement concernant ſa fille ſans ſa participation ; & ſacrifiant le plaiſir de voir plus long-tems l'objet de ſes vœux, à l'impatience de tout mettre en œuvre pour le poſſéder, il ſe rendit au Château auprès de ſon pere.

Germain n'avoit eu garde de lui refuſer ſa demande. Il étoit arrivé dans le canton des choſes qui rendoient facile l'exécution des promeſſes qu'il venoit de faire au Marquis. J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, Mademoiſelle, dit il à Lucile. Mais je n'ai en ce moment que le tems de vous annoncer

que votre naiſſance eſt connue, & qu'il ne m'eſt plus permis de vous nommer ma fille. Une affaire preſſante m'appelle au Château. Vous ſçaurez, Mademoiſelle, le reſte à mon retour.

Lucile étourdie par ce peu de mots, n'attendit pas longtems un éclairciſſement qu'elle demanda en vain aux gens de la ferme. Ce qu'elle en put tirer, c'eſt que depuis la veille au ſoir, tout le voiſinage étoit occupé à la chercher. Un carroſſe ſe fit entendre dans la cour. Germain en deſcend avec un Seigneur & une Dame baignée de larmes. Voilà, leur dit-il, voilà votre fille. Le Comte & la Comteſſe d'Armenon (c'étoit le nom de ces deux perſonnes), la ſerrent dans leurs bras, l'inondent de pleurs, & ſe laiſſent tomber ſur des ſiéges en ne la quittant ni l'un ni l'autre. Quel pinceau pourroit rendre une ſituation ſi touchante! Un pere qui retrouve un enfant qu'il n'a jamais vu. Une mere

qui revoit pour la seconde fois depuis dix-huit ans qu'elle lui a donné le jour, ce fruit d'un amour longtems malheureux. Elle leur est rendue après de longues & inutiles recherches, dans un moment où ils avoient perdu tout espoir. Ils la tiennent sur leur sein, sage, vertueuse, quand ils la croyoient livrée à la brutalité d'un lâche ravisseur. O cœurs, vraiment paternels ! C'est à vous à apprécier tant de circonstances heureuses, tant de sentimens différents. Pendant plus d'une demi-heure le Comte & la Comtesse n'exprimerent leur ravissement, que par des sanglots & les plus tendres caresses. Lucile n'étoit pas moins agitée. Tout ce qu'elle avoit senti pour son pere adoptif, n'approchoit point des expressions que lui causoit la vue de Monsieur & de Madame d'Armenon. Elle fille de personnes de cette qualité ? Ah ! Marquis, avec quel transport songeoit-elle qu'il

lui étoit permis de vous aimer? Et toi, infame Micholle, tu l'occupois auſſi dans ces doux momens; elle ſe plaiſoit à te punir de tes noires perfidies, en frappant tes yeux de l'éclat de ſa gloire, & des preuves de ſon bonheur. Ces idées, ces ſentimens ſe ſuccédoient dans ſon eſprit & dans ſon cœur, avec la rapidité de l'éclair. Elle ne peut ſuffire à leur choc tumultueux. Les forces l'abandonnent; elle tombe aux genoux du Comte & de la Comteſſe, & n'a que la force de les ſerrer dans ſes bras, en s'écriant : ah! mon pere! ah! ma mere! Ils lui répondent, ah! ma fille! ma chere fille! la relevent ſur leurs genoux, & recommencent à l'embraſſer & à pleurer. Germain fondoit lui-même en larmes, levoit les mains au Ciel en ſoupirant, jettoit ſur le pere & la mere un œil où ſe peignoit, je ne ſçais qu'elle inquiétude; puis revenant à Lucile, il la conſideroit avec cette

douce ſatisfaction qui enyvre un cœur qui reçoit le prix de ſes ſoins généreux.

Monſieur & Madame d'Armenon un peu remis de leur oppreſſion, remercient Germain, de la maniere la plus affectueuſe & la plus obligeante, de tout ce qu'il avoit fait pour leur fille... Comptez, bienfaiſant fermier, ſur notre reconnoiſſance & ſur notre ſouvenir. En attendant que nous ayons pris des meſures pour vous en donner des preuves, venez avec nous au Château goûter une joie dont vous êtes l'auteur. L'amitié que le Marquis de Bardan a pour nous, me répond que votre préſence ne lui ſera pas moins agréable qu'à nous mêmes. Soyez toujours le pere de notre chere enfant, nous nous plairons à en partager les droits avec vous. Que nous nous ſerions épargnés de larmes & de gémiſſements, ſi nous l'avions ſçue en de ſi bonnes mains!

Mademoiſelle d'Armenon baiſa mille fois les mains au Comte & à la Comteſſe, pour leur exprimer combien elle étoit ſenſible aux bontés qu'ils témoignoient à un homme qu'elle ſe promettoit de regarder comme ſon pere juſqu'à la mort. Il ne leur répondit lui-même que par une profonde inclination. Le Comte & la Comteſſe prirent leur fille chacun par une main, la conduiſirent à leur caroſſe, où ils firent monter l'heureux fermier avec eux, & ils ſe rendirent au Château. Ils y furent accompagnés par tous les Payſans, qui ſe trouverent dans le Village. Le bruit de la naiſſance de Lucile, de l'arrivée de ſes pere & mere, de ſa conduite, après ſon enlevement, & de ſon retour, s'y étoit répandu. Ces bonnes gens faiſoient retentir l'air de cris d'allégreſſe, d'éloge, & de bénédiction. Ces acclamations redoublerent quand ils apperçurent le jeune

Marquis accourant à toute bride au devant du carroſſe. Il s'attacha à la portiere du côté de Lucile, dit au Comte & à la Comteſſe que le Marquis ſon pere venoit de l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé avant ſon arrivée, & qu'il lui avoit appris à ſon tour toutes les circonſtances de l'enlevement de Lucile, de ſa ſageſſe dans ſa *petite maiſon*, du violent amour qu'elle lui avoit inſpiré. Enfin, ajouta-t-il, mon pere n'attend que votre conſentement pour célébrer une union qui fera le bonheur de ma vie.

Lucile baiſſe les yeux, rougit, & a peine à contenir ſes tranſports ; le Comte & la Comteſſe ſe mettent à ſourire. Ils deſcendent de voiture en voyant le Marquis de Bardan & ſon épouſe qui les attendoient ſur le Pont-levis. Ceux-ci, embraſſent Lucile. Leur fils lui donne la main. On fait des largeſſes aux payſans & on remonte dans l'appartement.

l'appartement. Le pere de l'heureux Bardan adreſſa la parole au Comte & à la Comteſſe, dès qu'ils furent aſſis; ce jeune homme, leur dit-il, en leur montrant ſon fils, vous a cauſé bien des chagrins depuis hier, mes chers amis; je connois à quel point il en eſt affligé. Son repentir ſincere eſt le premier motif qui me détermine à vous demander grace pour lui. Il en eſt un ſecond d'un plus grand poids encore. C'eſt que ſon crime n'a ſervi qu'à faire briller d'avantage la modeſtie, la retenue & la fermeté de la vertueuſe Mademoiſelle d'Armenon, qu'à confondre ce petit débauché, qu'à lui donner de l'adverſion de ſes honteux égaremens, & qu'à lui inſpirer autant d'amour & de vénération pour votre fille que de goût pour ſa vertu. Cet heureux changement n'eſt point l'effet d'une fatiété paſſagere, mais du pouvoir de la ſageſſe. Il eſt donc permis

de ſe flatter qu'il ſera durable. Cher Comte, je n'aurois pas cru trop payer Lucile, quand j'aurois toujours ignoré ſon nom, en lui donnant le mien. Je puis aujourd'hui combler les vœux de mon fils, ſans choquer les préjugés. Si Lucile ne s'oppoſe point à des nœuds qui reſſerreront ceux de l'amitié qui unit depuis long-tems, nos familles; y refuſerez-vous votre conſentement?

Le jeune Marquis ſe précipite aux genoux de Mademoiſelle d'Armenon, & la conjure de couronner une ardeur qui ne finira qu'avec ſa vie. Cette tendre amante ne fut plus maîtreſſe de cacher des ſentimens qu'elle avoit tant de fois réſolu de ne point laiſſer même ſoupçonner. Ils la trahirent; c'eſt à mon pere, à ma mere & à mon généreux bienfaiteur, répondit-elle, qu'il faut me demander. Mon devoir, Monſieur, eſt d'obéir à ce qu'ils voudront bien exiger de moi. Le Marquis

ſe tourne vers le Comte & la Comteſſe, qui lui montrent Germain; il lui prend les mains & le preſſe de ſceller ſon bonheur. Le Fermier confus de jouer un ſi beau rôle avec ſon maître, replique qu'il ſera trop heureux d'être de l'avis de Monſieur le Comte & de Madame la Comteſſe. L'amoureux Bardan revient à eux, & attend leur réponſe un genou en terre. Elle eſt telle qu'il peut la déſirer : un cri perçant marque ſa joie. Il vole dans les bras de ſon pere & de ſa mere, ſaiſit une main de Mademoiſelle d'Armenon qui n'a pas la force de la retirer, & la couvre de baiſers & de larmes.

La célébration du mariage ne fut différée qu'autant de tems qu'il en fallut pour des apprêts indiſpenſables. Qu'il parût long au gré du jeune Marquis! Mademoiſelle d'Armenon regardoit comme un ſonge tous les heureux événements qui venoient de changer ſa

fortune & ſon ſort. Dans la grandeur comme dans la médiocrité, ſon cœur plein de droiture & de ſenſibilité, ne fut point enyvré du nouvel éclat qui l'environnoit. Elle ne commença à jouir de ſon élévation qu'en répandant des bienfaits. Elle fit des préſens conſidérables à toutes ſes compagnes. Ne pouvant plus vivre comme autrefois avec ces filles vertueuſes, qui malgré ſon inégalité, la combloient d'égards & de déférences, elle voulut être ſans ceſſe préſente à leur mémoire par des dons durables. Elle les étendit preſque également ſur les deux ſexes. Elle demande en grace que tout le Village fût invité à ſon mariage. Ce ne fut qu'avec une douleur extrême qu'elle conſentît qu'on donneroit une autre table aux compagnons de ſes travaux & de ſes plaiſirs.

Quand Mademoiſelle d'Armenon eut ainſi pourvu à ce qu'elle appelloit

ſon devoir, elle ſe livre à ſes ſentimens pour le jeune Bardan, avec cette retenue qui leur donne un nouveau prix. Elle ne lui cache point l'impreſſion qu'il avoit faite ſur ſon cœur, lors même qu'elle n'avoit que des raiſons de le haïr, & ce qu'il lui en avoit coûté pour ſoumettre ſon cœur indocile à la voix de l'honneur & de la raiſon. Ces aveux tranſportoient ſon amant d'amour & de reſpect. Proſterné aux pieds de cette fille adorable, arroſant ſes mains d'une abondance de l'armes, il remercioit le Ciel de lui avoir deſtiné une perſonne qui en le tirant du précipice, rendoit ſon bonheur ſi digne d'envie.

Enfin, le jour qui devoit unir leur deſtinée d'un lien éternel, arriva. Ma plume eſt trop foible pour peindre l'yvreſſe commune. L'époux plus paré par l'idée de ſa félicité, le feu & l'action qu'elle répandoit dans ſes yeux

& ſur toute ſa perſonne, que par la richeſſe des habits, ſe rend à l'autel d'un pas grave. Un air d'impatience ſemble reprocher à une certaine bienſéance de reculer un but où ſon cœur court à pas de géant. L'épouſe l'accompagne, non comme une victime dévouée à un ſacrifice forcé, mais avec la ſérénité modeſte d'un vainqueur qui va recevoir la couronne du ſentiment & de la vertu. Leurs familles les entourent d'un œil avide & brillant de joie. Le Marquis & la Marquiſe, comptent depuis un jour ſemblable tous les heureux moments qu'ils ont paſſé enſemble. Monſieur & Madame d'Armenon ſe rappellent les maux qu'ils ont ſoufferts, les larmes qu'ils ont répandus pour parvenir à ce terme de leur bonheur. Ils ſe regardent, & ſe diſent par un ſourire que leur union leur coûte peu encore en comparaiſon des douceurs dont ils jouiſſent. Les

habitans de la paroiſſe qui aimoient leurs Seigneurs, & qui avoient toujours vu Lucile parmi eux, comme un don du ciel, ne pouvoient contenir la ſatisfaction de trouver en elle une maîtreſſe qui n'avoit ſignalé les premiers moments de ſa puiſſance que par des généroſités.

On retourna au Château au milieu des applaudiſſements, des vœux & des bénédictions. Que ce cortege eſt préférable à cette foule d'équipages magnifiques, dans leſquels les Grands s'efforcent d'enſevelir les chaînes peſantes du préjugé, les réclamations du déſir, la contrainte & les ſecrets gémiſſements du cœur! La pompe ne fait point les fêtes. Les plus riches appellent en vain le plaiſir. L'ame en eſt la ſource; c'eſt à elle à en jouir, & à la nature à en faire les frais. Les réjouiſſances qui durerent pluſieurs jours au Château de Bardan, furent ſon ou-

vrage. Elles ne furent troublées par aucun incident. La jeune Marquiſe trouvoit chaque jour le ſecret de les ranimer par de nouvelles honnêtetés, & par des actions de bienfaiſance. Les Payſans même ſe livrerent à toute l'yvreſſe que la fête leur inſpiroit, ſans intempérance, ſans déſordre. La gaiété qui naît du reſpect & de l'admiration, rougiroit de s'écarter des bornes.

Le tumulte, le bruit ceſſerent. Les Villageois retournerent en danſant & en chantant les louanges des nouveaux époux, à leurs chaumieres & à leurs travaux. Ces noces furent longtems la matiere de leurs entretiens. Les plaiſirs du Marquis & de ſa chere épouſe, ne furent point interrompus. L'amour toujours ingénieux, les procédés délicats, les prévenances continuelles & reſpectives, leur en fourniſſoient d'auſſi purs que touchants. Le Marquis découvroit ſans ceſſe de nouvelle

velles qualités à ſon épouſe. De ſon côté elle admiroit les progrès rapides que l'honnêteté & la vertu faiſoient dans un cœur long-tems en proie à la corruption. La décence, la délicateſſe lui étoient auſſi familieres que s'il en eût eu l'habitude.

Le Comte d'Armenon avoit envoyé à Paris pour faire préparer appartement, équipages, & tout ce qui étoit néceſſaire pour l'établiſſement de ſon gendre & de ſa fille dans cette capitale. On lui écrivit que tout étoit prêt. Le pere & la mere de l'heureux de Bardan qui depuis quelques années, s'étoient fixés à la campagne, conſentirent à accompagner le Comte, la Comteſſe & leurs enfans à la Ville. La renommée les y avoit dévancés, en publiant l'hiſtoire de la ſage Lucile, ſa réunion avec ſes parens & ſon mariage. Pluſieurs ſemaines ſe paſſerent

dans les nouvelles fêtes que donnerent les deux familles, & leurs amis. Le jeune Bardan n'oublia pas d'en célébrer une magnifique dans ſa *petite maiſon*. La chambre que ſon épouſe y avoit occupée, fut ornée de trophées analogues à ſa conduite. Le ſallon où elle avoit mangé avec le Marquis & ſes amis, rappelloit dans ſes ornemens l'empire qu'elle s'étoit acquis ſur eux, & la ſcène touchante des domeſtiques. Tous les endroits du jardin où elle avoit travaillé, étoient diſtingués par des monumens relatifs à ce qui lui étoit arrivé dans celui où ſon époux lui avoit ravi un baiſer, on voyoit dans un grouppe Minerve d'un air ſévere & mêlé de pitié regardant l'Amour confus, & qui avoit à la main l'inſtrument de labourage que Lucile avoit voulu s'enfoncer dans le ſein. Cette maiſon fut dans la ſuite le théâtre d'une vo-

lupté trop rare dans ce ſiécle.

Monſieur de Bardan le pere, & Madame ſon épouſe ayant ſatisfait par leur préſence aux obligations que la bienſéance exigeoit, retournerent dans leur terre; ils écrivirent peu de jours après leur arrivée, que Germain avoit abſolument refuſé toutes les offres qu'ils lui avoient faites; qu'il ne déſiroit que de continuer à cultiver ſes champs, & la permiſſion de voir quelquefois ſa chere Lucile; & que Micholle couverte de honte, & peut-être plus pouſſée par ſa rage que par le repentir, s'étoit retirée dans un couvent.

La jeune Marquiſe la crut aſſez punie par la tournure que le Ciel avoit donnée à ſes noirceurs. Dans le ſein d'une famille qui la chériſſoit d'avantage à meſure qu'elle la connoiſſoit, aux yeux d'un époux qui ne reſpiroit que pour elle, cette tendre héroïne,

dans la paix, dans le ſoin de ſa maiſon ; dans la joie de l'ame, jouiſſoit d'une félicité dûe à la nobleſſe de ſes ſentimens. Objet de l'admiration de la plûpart des femmes de ſon rang, ſi ſon mérite excitoit leur envie, ſon exemple les pénétroit encore plus d'eſtime. Elle fut en un mot l'ornement des plus beaux cercles, où elle brilla toujours ſans y prétendre, où la candeur & la modeſtie la firent rechercher juſqu'à la mort.

N. B. Le Lecteur a droit d'exiger de plus amples éclairciſſemens ſur la naiſſance de Lucile, ſur ce qui l'a tenue ſi long-tems ignorée de ſon pere & de ſa mere ; enfin, ſur les moyens que ceux-ci ont employés pour la retrouver. Tous ces points ſeront ſuffiſamment expliqués dans l'Hiſtoire ſuivante.

Fin de la ſeconde Partie.

NOUVEAUX CONTES MORAUX:

TROISIEME PARTIE.

LA MERE ET LA FILLE,

OU

LES HONNEURS DU LOUVRE.

IL n'eſt que trop ordinaire de voir le caprice, l'entêtement & l'ambition guider les peres de famille dans l'établiſſement de leurs enfans. Ils ont des droits reſpectables ſans doute; mais par quelle fatalité les exemples des abus qu'ils en font, ſont-ils plus communs que ceux d'une affection avouée par la Nature? Nous n'avons garde de condamner l'autorité paternelle, cependant ceux même qui en

abuſent, ne peuvent ſe diſſimuler qu'ils ne l'ont reçue que pour le bonheur de leurs enfans; & que leur prudence intéreſſée, cauſe plus de déſordres dans la ſociété, & y fait plus de malheureux, que le déréglement des paſſions qu'elle ſuſcite ſouvent, & l'injuſtice de la fortune.

Les aventures du Comte d'Armenon & de Mademoiſelle de Félicourt, vont nous en fournir une triſte preuve. Le premier joignoit à une très-ancienne Nobleſſe, un heureux naturel, un caractère liant & généreux, un eſprit facile & enjoué; grand, ſans fierté, complaiſant, ſans flaterie, ſenſible à l'honneur, délicat dans les procédés, attaché à ſes devoirs, admirateur du mérite, partiſan des mœurs, aimant cette ſorte de plaiſirs

qui touchent l'ame, ſans exciter le remord, ardent dans ſes paſſions, incapable de céder aux difficultés, D'Armenon avoit tous les talens qui font l'homme aimable, le courtiſan poli, le ſincere ami, & l'amant dangereux.

La famille de Mademoiſelle de Félicourt, jadis de Finance, s'étoit illuſtrée depuis dans pluſieurs emplois honorables. Son pere, par ſon talent pour les négociations, les reſſources de ſon eſprit dans les conjonctures délicates, des vues ſaines, & ſon zèle pour le bien public étoit parvenu juſqu'au miniſtere. Il avoit emporté au tombeau les regrets de ſon maître, & l'eſtime de la Nation. Il n'avoit laiſſé pour héritiers de ſes biens immenſes, qu'un garçon & une fille. Sa

veuve, d'une bonne maiſon, n'avoit en partage qu'un orgueil, qu'une arrogance, qui inſpirent plus de mépris, que de reſpect pour la nobleſſe. M. de Félicourt l'avoit toujours comptée au nombre de ſes plus grands ennemis; non-ſeulement elle lui faiſoit payer cher l'honneur de partager ſa couche, mais elle traitoit ſi durement ceux qui avoient beſoin de lui, quand par malheur elle les rencontroit ſur ſon paſſage, que la conſidération qu'on avoit pour lui, n'empêcha pas que l'on ne lui en fît des plaintes pluſieurs fois. A la mort de ſon mari, elle fut abandonnée univerſellement. A peine quelques paraſites daignoient prendre place à ſa table. Ils ne manquoient pas de lui rendre en public, par des ſatyres ſanglantes, le prix des égards

forcés qu'elle avoit exigés. Elle en fut inſtruite, réſolut de ne plus voir perſonne, & de cacher, dans la retraite, le dépit qui la rongeoit. Sous le maſque de l'hypocriſie, qu'on appelle impudemment dévotion, elle s'occupoit à déchirer le genre humain par zèle pour une Religion ſainte, & qui n'inſpire aux hommes que la paix & une compaſſion mutuelle. Dans ce nouveau genre de vie, ſon ame, perpétuellement en contradiction avec les apparences extérieures, gémiſſoit de ce que, pour ſe venger du monde, elle oſoit jouer la Divinité même. Pour étouffer les remords de ſa conſcience, ou plutôt pour les juſtifier, Madame de Felicourt devint plus bourrue, plus altiere, & plus exigeante que jamais.

Les hautes alliances étoient ſa manie. Déja elle s'étoit ſatisfaite en mariant ſon fils, jeune homme aimable, & de beaucoup d'eſpérance, à la fille du Duc de..... toute contrefaite, & d'un caractere plus monſtrueux encore que ſa figure. Elle avoit de s vues plus relevées ſur ſa fille. Les hommes apportent aux femmes tous les priviléges de leur rang : ſon ambition lui faiſoit jetter les yeux ſur ce qu'il y avoit de plus éminent en dignités. Son opulence lui répétoit inceſſamment qu'elle étoit capable de remplir tous les intervalles. Elle s'indignoit contre un préjugé ridicule, & aſſez puiſſant pour en décider autrement. Quoi qu'il en ſoit, les honneurs du Palais étoient la premiere recommendation de ceux qui oſoient aſpirer à la main de Ma-

demoiſelle de Félicourt. Ceux qui avoient droit de ſe préſenter, effrayés du caractère de la mere, trembloient d'approcher de la fille. Ils rendoient juſtice à ſa beauté, à ſa douceur naturelle, à ſes vertus qui, dès l'âge de quatorze ans, faiſoient du bruit, & ſe contentoient de plaindre ſon ſort. Le ſeul Maréchal de*** vieux, infirme & ruiné, haſarda à la demander à ſa mere.

Celle-ci eſpérant qu'une recherche de cette conſéquence enhardiroit les meilleurs partis à ſe déclarer rivaux du Maréchal, lui ouvrit ſa maiſon, ſans ſe preſſer de conclure.

Madame de Félicourt étoit liée de grimaces avec la Comteſſe d'Armenon, & ne voyoit guère qu'elle. Le fils de cette Dame, a peu près de

l'âge de Mademoiſelle de Félicourt, avoit ſon accès libre en faveur de la mere. Il entroit ſi adroitement dans les vûes de Madame de Félicourt, dans ſes paſſions, & dans ſes intérêts, qu'il s'étoit attiré toute ſa confiance. Il parloit avec tant de réſerve à ſa fille, mettoit tant de diſtance entr'elle & lui, que la dévote ne craignoit point qu'il fût aſſez hardi de penſer à elle, & ne prenoit aucune précaution contre lui. Libre entretien, promenades dans le jardin, viſites, longs têtes à tête, rien ne lui étoit défendu.

Quand deux cœurs novices ſe communiquent ſi librement leurs chagrins & leurs peines, le beſoin de ſe conſoler les attire; la pitié les rend néceſſaires l'un à l'autre; l'habitude les attache. On ſe diſpute de recon-

noiſſance & de bons offices; on ſe prévient; on s'intéreſſe. Le deſir d'être utile fait naître celui de plaire; & des yeux l'amour ſe gliſſe, pour ainſi dire, par étincelles juſqu'au fond de l'ame.

Le Comte éprouva ces gradations inſenſibles; bien-tôt il fut ému en préſence de Mademoiſelle de Félicourt, & devint triſte & rêveur en la quittant. Il redoubla, comme par inſtinct, de complaiſance & d'honnêtetés auprès de la mere de cette jeune perſonne, d'empreſſement, d'aſſiduité auprès d'elle-même. Il ne lui cacha pas longtemps les mouvemens de ſon cœur; il mit dans cet aveu l'action & l'inquiéte timidité de l'amant le plus paſſionné. Mademoiſelle de Félicourt n'avoit point appris l'art de s'offenſer d'un ſentiment qu'elle

avoit fait naître, & qu'elle payoit de retour en ſecret. Elle écouta le Comte ſans aigreur, & ne lui répondit que par un regard attendri, qui lui fit comprendre qu'il ſeroit heureux, ſi elle ne dépendoit que d'elle-même. Le Comte preſſe ſes mains dans les ſiennes, qu'il mouille de larmes, & lui jure, dans les termes les plus tendres, une conſtance, une fidélité inviolables. Hélas ! reprend-elle ! qu'en attendez-vous, Monſieur ? Vous connoiſſez la vanité de ma mere. Votre rang, au-deſſus du mien, ne lui paroîtra pas encore aſſez élevé. Ses deſirs ambitieux cherchent plus les dignités, que notre bonheur. Mon frere en eſt déja la triſte victime, & je ne tarderai pas à ſubir le même ſort. Cachez-lui vos ſentimens avec le plus

grand ſoin ; ſi elle les connoiſſoit, elle en viendroit aux outrages avec vous, elle m'accableroit de duretés, & me forceroit d'épouſer le vieux Maréchal. Les allarmes, trop fondées de Mademoiſelle de Félicourt, interdirent le Comte. Il n'ignoroit pas les diſpoſitions de ſa mere ; mais elles étoient devenues plus redoutables, en paſſant par la bouche de ſa maîtreſſe. Cependant il ne perdit ni le courage ni l'eſpoir. Peut-être, ajouta-t-il, l'intérêt d'une fille qui lui eſt chere, l'amitié qu'elle a pour ma mere, la confiance dont elle m'honore, parviendront-ils à la dégoûter de ſon ſyſtême de grandeur. Je lui peindrai fortement le ſort des Demoiſelles, engagées dans des alliances, qu'on ne manque pas de leur faire regarder comme gra-

tes. Je lui rapporterai les exemples de*** de*** de*** qui traitent leurs femmes avec le dernier mépris; & qui, tandis qu'elles ſe conſument en chagrins & en larmes, dévorent leur fortune dans le luxe & la volupté. Si vous m'aimez, charmante Félicourt, il n'eſt point d'obſtacle qui m'effraye. La réſiſtance d'une mere, ſes oppoſitions, pourront retarder l'accompliſſement de mes ardens deſirs; mais la ſeule penſée de régner dans votre cœur, me rendra heureux. Je n'ai de meſures à prendre que pour ne point vous expoſer vous-même. Le tendre amour qui m'anime ſait ſi votre repos, votre bonheur, me ſont chers!

Mademoiſelle de Félicourt craignit qu'un plus long entretien ne donnât des ſoupçons à ſa mere. Elle paſſa

dans ſon appartement avec le Comte, qui, après les politeſſes d'uſage, raconta une hiſtoire médiſante, qui plut infiniment à la dévote, & la détermina à le retenir à dîner. Elle n'avoit pas fini tous ſes exercices du matin, n'y expédié ſes commiſſions. La toilette devoit ſuivre ces graves devoirs. Les dévotes ne négligent point leur parure; leur eſprit eſt tourné à la recherche & au rafinement. Pour ſe livrer librement à ces occupations, elle envoya ſa fille & le Comte dans le jardin. Ils obéirent, en croyant avoir mal entendu, & en ſe regardant ſans pouvoir s'exprimer leur joie. Ils feignirent de s'amuſer quelques momens à de petits jeux, dans la crainte que des Argus ne les

examinaſſent aux fenêtres. Que l'amour rend craintif & ſoupçonneux ! Le ſourire, les coups d'œil, mille jolis riens ſervirent d'interprétes à leurs cœurs. Bientôt entraînés par le beſoin de ſe délivrer d'une pénible contrainte, ils ſe trouverent dans un cabinet de treillage & de jaſmin, ſans avoir eu beſoin de s'y rendre. Des regards pleins de feu, des ſoupirs qui ſe répondoient, y commencerent l'entretien. Le Comte avoit les yeux fixés ſur ſa maîtreſſe, & ſon ame, toute entiere dans ſes yeux, n'avoit de force que pour la contempler. La tendre Félicourt n'oſoit détourner la vue. Un geſte auroit troublé le plaiſir de ſon amant ; parler ; un mot auroit détruit le charme du ſenti-

ment ; ſoupirer même ; un ſouffle l'auroit tiré d'une ſi douce rêverie. L'émotion montoit, pour ainſi m'exprimer, par dégrés dans leurs cœurs. Le Comte ſe précipite ſur une main qu'on abandonne à mille baiſers, fixe ſa maîtreſſe, & apperçoit des larmes couler de deux yeux qui lançoient la flamme. Il n'y a qu'un inſtant ; larmes d'attendriſſement ! Que vous êtes précieuſes ! Il veut les recueillir ſur ſes lèvres. On le repouſſe en tremblant ; & on cherche, dans l'air de ſon viſage, ſi on ne la point offenſé. Il porte la main ſur un cœur, qui lui répond par de rapides battemens. Le ſien ſemble ſe détacher pour ſe confondre avec lui. Mademoiſelle de Félicourt échappe des bras de ſon amant, ſort du cabinet, & ſe

promene dans la partie découverte du jardin.

D'Armenon la ſuit, demande mille fois pardon, proteſte de l'innocence de ſon deſſein, ou plutôt qu'il n'en avoit aucun; que l'ivreſſe, l'épuiſement ſeuls ont fait tomber ſa tête. On feint de ne rien croire, on ne répond rien. Si on le regarde, c'eſt d'un œil ſévere; ſi on lui parle, c'eſt pour lui dire de ſe modérer, de ne point joindre à la témérité, des démonſtrations qui ſeroient mal interprêtées & qui la perdroient; & qu'elle vient de recevoir une leçon qui la tiendroit à l'avenir ſur ſes gardes.

En prononçant ces derniers mots, elle montoit le perron. Pluſieurs domeſtiques étoient dans le veſtibule. Le Comte n'oſa pas répliquer. Mademoiſelle

demoiſelle de Félicourt rentra dans ſon appartement, où elle s'enferma, & ſon amant redeſcendit au jardin, pour attendre l'heure du dîner.

En ſe promenant, il cherche les pas de ſa maîtreſſe, y imprime les ſiens, compare le moment où il ſe trouve, à celui où elle marchoit à côté de lui en ſouriant, en confondant ſes ſoupirs avec ſes ſoupirs. Quel contraſte affligeant! Amour! s'écrie-t-il, que tes douceurs ſont-courtes! Qu'elles ſont ſuivies de peines cruelles! Je ſuis le plus fortuné & le plus malheureux des hommes dans le même inſtant. Felicourt partage mes tranſports, & elle m'en fait un crime. Elle voit avec attendriſſement les impreſſions que ſa vûe excite en moi,

& leur effet involontaire eſt condamnable. Elle fuit ; je m'afflige, & elle ne daigne pas me conſoler. Elle m'ôte tout moyen de me juſtifier ou de mériter mon pardon.

Ces réflexions le conduiſent au cabinet fatal. C'eſt ici, continue-t-il, que j'ai ſenti pour la premiere fois, la joie qu'on goûte en voyant, en admirant en liberté l'objet qu'on aime. Qu'elle a été de peu de durée ! Le trouble, la triſteſſe, le déſeſpoir l'ont remplacée. Il porte un regard inquiet autour de lui. Ses yeux s'arrêtent à la place où Mademoiſelle de *Félicourt* étoit aſſiſe. Il approche, héſite à l'occuper, n'en peut ſoutenir la vûe, & paſſe dans le Boulingrin parallèle. Il écrit à ſa maîtreſſe ſur ſon *ſouvenir*, ce billet ſuivant : « Vous me pu niſſez

» avec trop de rigueur, Mademoi-
» ſelle, pour que je ne ſois pas cou-
» pable. Je vous demande grace au
» nom du plus tendre amour. Je vous
» jure de m'obſerver déſormais, & de
» ne plus vous déplaire. Si vous con-
» noiſſiez la douleur que je reſſens,
» vous auriez quelque pitié de l'état
» où votre colere m'a réduit. »

A peine a-t-il tracé ce peu de mots, que le dîné ſonne. Il ſe rend à la ſale. Madame, Mademoiſelle de Félicourt, & le Maréchal de *** l'y attendoient. Quelque diſproportionné d'âge que fût ce Seigneur avec le Comte, il n'en étoit pas moins un rival dangéreux : il poſſédoit ces titres, ces dignités ſi précieux à l'ame hautaine d'une mere. Sa préſence glaça cet amant infortuné. Quoiqu'il eût gliſſé adroitement

ſes tablettes à ſa maîtreſſe, & qu'il ſe fît violence, ſon air rêveur & diſtrait, ſon rire forcé, je ne ſais quelle contrainte dans ſes manieres, le trahirent. Madame de Félicourt l'en gronda, ſa fille l'en badina. Avez-vous, Comte, appris quelque nouvelle desagréable, lui dit la premiete ? Votre maîtreſſe vous traiteroit-elle mal ? Seroit-elle volage ? Vous avez l'air d'un amant malheureux. Conſolez-vous ; l'amour vit, dit-on, de querelles & de tracaſſeries ; c'eſt à travers les épines, qu'il conduit aux roſes. Ne ſeroit-ce pas le Comte, reprit le Maréchal, qui auroit commis quelque infidélité ? Il eſt dans l'âge de plaire & d'être couru. Une belle, qui poſſéde un cœur comme le ſien, peut-elle être tranquille ? Elle a

tutant de rivales, qu'il y a de femmes de bon goût... Si c'eſt le Comte qui a changé, continue Madame de Félicourt, pourquoi ſeroit-il triſte? Son nouveau choix vaut apparemment mieux que le premier. Si c'eſt ſa maîtreſſe? mille beautés, comme dit M. le Maréchal, s'empreſſeront à le venger. Savez-vous, mon enfant, qu'il eſt dangereux de paroître ſi affligé de ces petits accidens? Il ſemble qu'il n'y ait qu'une femme digne de de vous; les autres que votre mépris humilie, ſont intéreſſées à vous en punir. Elles vous ſuppoſent des torts, vous brouillent, pour vous rappeller à elles; &, quand vous êtes à leurs genoux, elles uſent inhumainement de leur victoire. Il n'y a ſorte de rigueurs qu'elles n'exercent. Gémiſſez-

vous ? pleurez-vous de leur perte ? elles ſe croyent trop néceſſaires, vous menent de caprices en caprices, de fantaiſies en fantaiſies, & appeſantiſſent le joug ſur vos têtes. Eclatez-vous en reproches ? vous ſervez leur amour-propre, vous faites connoître leurs appas, vous augmentez leur cour & leur réputation. Elles vous remercient au fond du cœur. Une rupture leur attache mille adorateurs. Croyez-moi, cher d'Armenon, ſe montrer trop ſenſible à ces eſpèces de perfidies, c'eſt inviter à être perfide.

Pendant ces plaiſanteries, le Comte jettoit furtivement les yeux ſur Mademoiſelle de Félicourt. Il trembloit qu'elle n'approuvât cette morale. L'indifférence avec laquelle elle l'écouta, quelques regards auſſi doux que ten-

dres, le raſſurerent. Il s'avoua redevable envers Madame de Félicourt de ſes leçons, promit d'en profiter; & comme ſi elles euſſent en effet rendu le calme à ſon ame, il fit preſque ſeul les frais de gaieté le reſte du tems qu'on paſſa à table. Dès qu'elle fut levée, le Maréchal fit la partie de la dévote; d'Armenon ſe diſpenſa de tenir les cartes, en s'intéreſſant au jeu de Madame de Félicourt : & ſa fille ſe retira chez elle, ſous divers prétextes.

Son premier ſoin fut d'ouvrir le *ſouvenir* du Comte. Elle lut avidement ſon billet, en fut touchée, & mit cette réponſe au bas : « Vous êtes » coupable, puiſqu'une voix qui me » trouvera toujours attentive & do» cile, vous a condamné. Je veux bien

» attribuer votre témérité à un excès
» d'attendriſſement; il eſt trop dan-
» gereux pour nous y expoſer davan-
» tage. Si vous avez quelque douceur
» à me plaire, j'exige que vos ſenti-
» mens ſoient auſſi honnêtes que les
» miens: quoique j'aie peu d'expé-
» rience, je ſuis perſuadée que le
» moyen d'augmenter les charmes
» de l'amour, c'eſt d'en jouir ſans re-
» mords & ſans reproches de la part
» de la conſcience. Si vous vous ſou-
» mettez à cette loi, mon foible cœur
» ne ſera que trop ſenſible. »

Elle repaſſe enſuite dans la piece de jeu, tourne autour de la table, en s'informant de la fortune des joueurs, & laiſſe tomber le *ſouvenir* dans la poche du Comte. Tel qu'un courtiſan, à qui le Prince donne à l'oreille

l'oreille une dignité éminente au milieu d'un cercle nombreux de rivaux, goûte, en diſſimulant ſes tranſports avec peine, le plaiſir de la préférence, & ne s'occupe que de la faveur. Tel le Comte, en ſentant ſon *ſouvenir*, éprouve un treſſaillement de joie, n'oſe s'y livrer, réclame contre la bienſéance & l'ordre du myſtere, qui reculent un inſtant heureux; oublie le jeu & ſes intérêts, & ne penſe qu'à la reponſe de ſa maîtreſſe.

Son trouble, ſon inquiétude, ſon impatience perçoient malgré lui. Mademoiſelle de Félicourt en étoit allarmée; heureuſement que le jeu attachoit trop ſa mere & le Maréchal, pour qu'ils apperçuſſent ce déſordre. Le Comte ſaiſit ce moment, ſort &

dévore la lettre. Il la relit vingt fois. Chaque ligne épanouit son cœur; il se promet d'observer tout ce qu'on lui prescrit, & rentre dans le salon, plein de contentement & d'amour. Sa maîtresse remarque une gaieté qui est son ouvrage, & prouve à son amant, autant que la circonstance le lui permet, combien elle se plaît à le partager. Leurs cœurs d'intelligence trouvent mille moyens de se parler. Les coup-d'œil, les signes, les agaceries, les mouvemens de tête & de lèvres, sont leurs truchemens. S'entendre en présence d'une mere & d'un rival, ajoûte un nouveau charme aux expressions.

Le Comte avoit vu commencer la partie dans les allarmes, & alors elle alloit trop lentement. Depuis que

ſon cœur étoit conſolé, on jouoit trop vîte. Aveugles amans! le même objet fait vos peines & vos plaiſirs. Dans un ſeul inſtant, vous paſſez de la crainte à l'eſpoir; ce qui fut pour vous une ſource de chagrins, en devient une de délices. Vos jours s'écoulent dans une viciſſitude continuelle. Les orages vous pouſſent au port; au ſein du calme, vous eſſuyez d'horribles tempêtes.

La partie finit enfin. Madame de Félicourt avoit beaucoup gagné. Le Comte propoſa de donner revanche au Maréchal; mais ſon aſſociée alloit ſouper chez ſon fils; elle la remit à un autre jour, & il fallut ſe ſéparer.

Le Comte étoit convenu dans le jardin, avec ſa maîtreſſe, qu'il ne

l'a reverroit qu'au bout de deux jours. Cet intervale lui avoit paru néceſſaire pour ne point donner lieu aux ſoupçons, & s'aſſurer en affectant tous les dehors de l'indifférence, la liberté d'épancher leurs cœurs. Il avoit ſouſcrit à ces précautions ſans balancer. Il n'en ſentit l'amertume qu'en s'y conformant. Deux jours ? Quel terme ! Il rentra chez lui, occupé de ces triſtes idées. Madame d'Armenon étoit ſeule, elle le fit appeller. Il eût deſiré pouvoir rêver à l'oiſir ; il ſe rendit à regret auprès de ſa mere. Elle aimoit tendrement ce fils unique, elle en étoit également chérie. Il verſoit ſes ſecrets dans ſon ſein, comme dans celui d'une amie ; ſon reſpect pour elle ne diminuoit point ſa confiance. Son air mélancolique & taciturne in-

quiéta cette mere ſenſible. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit-elle ? Quelle triſteſſe ? Hâtez-vous de m'apprendre ce qui peut la cauſer. Avez-vous perdu au jeu ? Ce ſeroit une bagatelle ? Vous auroit-on offenſé ? Répondez, mon fils, votre état m'effraye. Il héſite un moment. Son embarras excite plus de curioſité. On le preſſe : ne ſuis-je plus, reprend-on, cette amie tendre, à qui vous découvriez les replis les plus cachés de votre cœur ? à qui vous demandiez des conſeils dans des circonſtances difficiles ? Prends-je moins d'intérêt à ce qui vous regarde ? Ne ſuis-je pas toujours digne de votre confiance ? Ah ! mon fils ! Auriez-vous commis vous-même, quelqu'action qui vous fît craindre de perdre mon eſtime ?... Non, ma mere ; vous

m'avez inſpiré trop d'horreur du crime ; mon cœur n'eſt capable que de ſentimens d'honneur. Il auroit honte de ſe dégrader ; il ne ſait que s'attendrir. Oui, ma mere, j'aime, j'aime éperdument, & de deux jours je ne verrai l'objet dont je ſuis épris.

Madame d'Armenon ne put s'empêcher de ſourire au ton théâtral, dont il prononça ces dernieres paroles. Je comprends, mon fils, que ce tems eſt long pour un amant. Mais votre paſſion s'eſt-elle expliquée ? on a-t-on écouté l'aveu ſans colere ? Vous a-t-on permis de le répéter & d'eſpérer ?.... Je ſuis aimé ; mes vœux ſont bien reçus ; & j'ai moins d'eſpoir que de crainte..... Voilà une choſe difficile à comprendre ? Cependant, mon fils, conſolez-vous. En

amour, les apparences les plus contraires deviennent bientôt favorables. On ſe défend, ſans aſpirer au titre d'invincible. Quelle eſt la beauté qui s'eſt ſoumis votre cœur ?.... Mademoiſelle de Félicourt.... A ce nom, ſa mere reſte immobile, jette ſur lui un regard de pitié, ſoupire, veut parler, & ſa langue glacée lui refuſe ſon ſecours... J'adore Félicourt, ma mere; j'ai ſçu la toucher. Je lui ai voué ma foi; elle répond à mon amour, par la paſſion la plus tendre. Je ſens que je ne puis vivre ſans ſa main, & je tremble qu'une autre ne me la raviſſe... La Comteſſe s'étoit remiſe; Ah! mon fils, reprit-elle, que vous préparez de chagrins à votre mere & à vous! Ignorez-vous la hauteur inſultante de la Fé-

licourt ? Cette femme, dont la famille ſe ſeroit tenue honorée de notre alliance, nous dédaigne depuis qu'elle eſt opulente. La place qu'a occupée ſon mari, le crédit qui y eſt attaché, le ſouvenir d'une cour nombreuſe qu'il raſſembloit chez elle, nourriſſent ſon ambition, & élevent ſes deſirs juſqu'aux premieres têtes de l'Etat. Sa dévotion même n'eſt que l'effet de ſon orgueil. Elle ne l'a embraſſée que pour ſe maintenir par une autre voie dans la ſupériorité, où le miniſtere l'avoit miſe. Affecteroit-elle de paroître pieuſe, ſans l'eſpoir d'ajouter aux hommages des courtiſans, les éloges d'une claſſe non moins eſtimable d'hommes ? N'a-t-elle pas ſacrifié ſon fils à ſes projets de grandeur ? Ne voyez-vous pas qu'elle

ſouffre le vieux Maréchal de*** auprès de ſa fille, pour inviter les perſonnes de ſon rang, à venir occuper cette place ? Elle eſt humiliée ſans doute, de leur voir ſi peu d'empreſſement. Je ne doute pas que la fortune & le mérite de cette pauvre enfant, n'en euſſent déja attiré pluſieurs. Mais la fierté arrogante, l'humeur un peu brutale de la mere, les réfroidiſſent ; & ſi cela dure, elle donnera ſa fille au Maréchal, qui n'a rien que le tabouret, plutôt que de changer de ſyſtême. Je ne puis vous diſſimuler toutes ces difficultés. Vous connoiſſez aſſez ma tendreſſe pour vous. Que ne dépend-il de moi, de combler vos vœux ? Le Ciel m'eſt garant que votre bonheur, mon fils, m'eſt plus cher que la vie même. J'ai le cœur

ſerré d'être obligée de vous faire enviſager des obſtacles inſurmontables. Mais ſi vous prenez quelque intérêt à mon repos & à votre propre honneur, vous ferez vos efforts pour vous guérir d'une paſſion qui ne vous offre que chagrins, qu'humiliations & que malheurs.... Ah ! Madame, qu'exigez-vous ? Mon amour eſt trop violent pour ceſſer jamais. J'y trouve trop de charmes, pour que j'oſe tenter à m'en affranchir. La ſolidité de vos raiſons m'épouvante, ſans m'ôter tout eſpoir. Je ſuis aimé. On peut parvenir à gagner Madame de Felicourt. Quels que ſoient ſes projets, ſa fille fera parler ſa douleur ; elle y ſera ſenſible ; elle ſe convaincra que le premier devoir des meres, dans l'établiſſement de leurs enfans, eſt de

consulter leur inclination & leur bonheur. Si cet esprit inflexible est sourd aux cris de la Nature. J'aimerai, je serai aimé. Son orgueilleuse politique ne s'étendra pas jusques sur nos cœurs. Si elle nous empêche pendant un tems d'unir nos destinées, notre constance excitera sa pitié; des événemens imprévus la détermineront. D'ailleurs, il est un âge où les Loix rendent aux enfans le droit de disposer d'eux....

Madame d'Armenon comprenant qu'il y auroit de l'imprudence de trop insister, remit à un autre tems à faire sentir à son fils, qu'il étoit plus sage d'éteindre une flamme qui ne faisoit que de naître, que de compter sur des circonstances incertaines; & d'abandonner le plus grand bien, que

de le devoir au bénéfice d'une Loi qui peut favoriſer la foibleſſe humaine, & non priver la Nature de ſes droits. Elle parut donc entrer dans les vûes de ſon fils, & lui promit même de miner peu-à-peu le ridicule préjugé qu'il avoit à redouter. Le Comte en eut une joie infinie; & le premier des deux jours qu'il devoit paſſer, ſans voir ſa maîtreſſe, fut occupé à penſer à elle. Sa mere dès le lendemain de la converſation dont nous venons de parler, viſita Madame de Félicourt. Elle n'oublia pas de plaindre le ſort des jeunes perſonnes mariées, à de plus grands Seigneurs qu'elles; elle en cita mille exemples que le ſiècle lui fournit. Son amie approuva en apparence tout ce qu'elle dit ſur cette matiere; elle ne s'ap-

perçut ; ni que c'étoit ſon foible qu'on attaquoit, ni le deſſein qu'on avoit. Mademoiſelle de Félicourt étoit préſente. Ravie que ſa mere fût touchée des raiſons & des exemples que Madame d'Armenon alléguoit ; & voyant par cette converſation que ſon fils l'avoit inſtruite de leurs ſentimens mutuels, ſe livra à la douce eſpérance, qu'un jour ils pourroient ne pas déplaire à ſa mere. Dans un moment où celle-ci étoit paſſée dans une autre piéce, elle demanda en rougiſſant à Madame d'Armenon, ce que faiſoit ſon fils. Il vous aime, & je ne vous plains pas moins que lui. Croyez-moi, ceſſez de le voir. Vous m'êtes trop chers tous deux. Je tremble à l'idée des tourmens que votre paſſion vous cauſera.

Elle n'en put dire davantage. Madame de Félicourt rentra, & ſa fille alla pleurer dans ſon appartement. Madame d'Armenon s'en douta, & fut affligée de lui avoir donné un conſeil ſi dur. Elle devint toute mélancolique, & craignant que ſa triſteſſe n'eût quelques fâcheuſes ſuites, elle ſe retira.

Le Comte qui ſoupiroit après le moment de la revoir, n'étoit point ſorti. Il courut lui parler de ſa chere Félicourt : elle lui raconta fidellement ce qui s'étoit paſſé. Il fut tranſporté aux preuves du ſouvenir de ſa maîtreſſe, & embraſſa pluſieurs fois ſa mere; mais quand elle lui apprit l'émotion & la douleur qu'elle lui avoit cauſées, il en fut abbatu. Qu'avez-vous fait, ma mere, s'écria-t-il !

Vous devancez nos peines, en voulant nous les épargner. Vous affligez Mademoiſelle Félicourt, au lieu de l'aider de vos ſoins & de votre amitié. Vous me déchirez le cœur, & vous devriez me féliciter d'avoir touché le ſien. Si vos conſeils ſont ſuivis, ſi je perds Félicourt, & que je ne puiſſe perdre la vie, j'irai traîner mes malheureux jours par toute la terre; j'abhorrerai tout le genre humain... Votre paſſion vous aveugle-t-elle au point de méconnoître le tendre intérêt que je prends à votre bonheur? Vous croyez vos bleſſures incurables? Sur quel fondement? Avez-vous fait le moindre effort pour les fermer? Vous aſſurez que vous n'y réuſſiriez pas. Les paſſions viennent d'une fermentation violente des

humeurs. Si celle-ci duroit, elle anéantiroit le corps qu'elle tourmente. Ses premiers accès se passent comme ceux de la fiévre. L'équilibre se rétablit, & il ne reste plus de chaleur que ce qu'il en faut, pour réparer les forces perdues dans le moment de crise. Il ne peut y avoir d'amour éternel, parce qu'il n'y a point de desir qui le soit. Leur multitude se succéde, & nous tyrannise tour à tour. Le goût peut les remplacer; un certain charme attaché à l'habitude lui survivre; mais quelle différence de vivacité! Voilà pourtant, mon fils, tout ce qui nous reste des plus impétueuses de nos affections. C'est après cet état de langueur qu'un amant court, quand il sacrifie tout à l'objet de ses vœux. Bien plus, mon cher enfant, vous

mettez

mettez votre bonheur à vous attacher inviolablement à votre maîtreſſe. Je veux même que vous trouviez quelque douceur à être aimé, en dépit des oppoſitions, des revers, des perſécutions. Jettez un coup d'œil ſur ce que votre maîtreſſe aura à en ſouffrir ! mauvais traitemens, haine, clôture ; tel ſera le prix de ſa conſtance. Agitation continuelle, déchiremens de cœur, pleurs, gémiſſemens ; tels ſeront les jeux de ſon printems. Vous êtes trop généreux pour ne pas frémir à l'idée d'un pareil ſupplice. Pour ne pas être dévoré toute votre vie de remords, d'avoir fomenté dans ce jeune cœur, un feu qui change le premier des bienfaits du Ciel, dans une ſource d'amertume & de larmes.

Elle s'arrêta un moment ici, pour

obſerver l'impreſſion que ce diſcours feroit ſur l'eſprit du Comte. Il étoit immobile, accablé, & n'oſoit lever les yeux ſur ſa mere. Pour achever de l'ébranler, elle reprit ainſi la parole : vous êtes ſenſible, mon fils, à des maux que votre conduite peut attirer ſur Mademoiſelle Félicourt : que j'aime à vous voir rougir d'un ſentiment qui conſulte moins l'intérêt de celle qui l'a fait naître, que le votre propre. C'eſt ainſi qu'une belle ame s'oublie ſoi-même, pour aſſurer le repos de ce qu'il aime. Oui, mon cher Comte, celui de votre maîtreſſe dépend du ſacrifice de votre paſſion. Je ſuppoſe que ſon amour pour vous réſiſte à la perſécution ; car ſa mere, par mille moyens, peut empêcher qu'elle n'ait recours à la

loi. Il vient un âge, mon fils, où les passions s'amortissent, où la raison prend le dessus, où ce qu'on a perdu donne horreur, de ce qu'on a desiré trop longtems. C'est dans ce cruel moment qu'il faut considérer Félicourt. Les fleurs de la jeunesse, flétries dans les larmes ; le plus beau période d'une vie si courte, perdu sans retour ; les avantages de la fortune foulés aux pieds, dans le tems même d'en jouir ; les dédains d'une société, dont quinze ans plutôt on eût fait les délices ; les honneurs inséparables d'un rang où on avoit droit de prétendre ; un avenir qui ne présente qu'abandon, que solitude, que regrets. Ce sont là les reproches qu'on se fera d'avoir écouté une passion aveugle. Un repentir

cuiſant, un déſeſpoir affreux en ſeront les ſuites. On ne vous regardera plus que comme un perfide, qui aura empoiſonné une belle vie. Votre mémoire ſera un fardeau inſupportable. On n'entendra votre nom qu'en frémiſſant. Votre vûe excitera le trouble & la confuſion. On fuira juſqu'aux lieux où vous aurez été. Pourriez-vous, oh! mon fils, comparer cette horrible ſituation, à la peine légere que votre maîtreſſe ſouffrira, pour impoſer ſilence à une ardeur d'un moment?... C'en eſt trop, ô mere cruelle & tendre! vous me déchirez le ſein... Je me crois d'avance l'opprobre de la Nature. Vous ſerez obéie. Ce ſoir même, veille d'un jour ſi ardemment deſiré, je m'éloigne, je fuis un objet trop cher à mon cœur. Je perdrois

la vie, plutôt que de lui cauſer le moindre des regrets que vous me peignez.

Madame d'Armenon lui tend les bras, auſſi attendrie que pénétrée d'une ſoumiſſion qu'elle n'eſpéroit pas; ſes ſoupirs ſe mêlent à ceux de ſon fils. Revenu un peu a lui, il ordonne qu'on lui apprête ſa chaiſe de poſte; écrit d'une main tremblante à ſa maîtreſſe ſon départ, & les motifs qui le déterminent; & prie ſa mere de lui remettre ce billet fatal. Tout fut bientôt préparé. Ses adieux à ſa mere furent tels que la conjoncture les permettoit; & il partit pour la terre d'un oncle qui n'étoit éloignée de Paris que de quinze lieues.

Sa mere pleura amèrement en le voyant monter dans ſa chaiſe. Elle

avoit peine à concevoir qu'un jeune homme de seize ans eût assez de docilité & de raison, pour sacrifier un penchant fougueux, à un sentiment de générosité. Elle se rendit le lendemain chez Madame de Félicourt. Heureusement elle étoit sortie. Elle passe chez sa fille, ne lui donne point la lettre du Comte, & se contente de lui dire qu'un exprès arrivé la veille, leur avoit annoncé que M. d'Arménon, son beau-frere, étoit dangereusement malade, & que son fils avoit pris la poste sur le champ; qu'à peine avoit-il eu le tems de faire les dispositions les plus nécessaires pour ce voyage précipité, & qu'il ne tarderoit pas à lui écrire, pour réparer une incivilité forcée.

Mademoiselle de Félicourt fut

affligée d'un départ si brusque; mais prenant une confiance entiere dans l'air de franchise de Madame d'Armenon, & dans des promesses qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne lui fît de la part de son fils, elle n'accusa plus que le sort de ce contre-tems. Madame d'Armenon qui vouloit l'amener par le dépit à la résolution d'oublier son fils, ne la laissa pas longtems dans cette espèce de tranquillité. Vous croyez donc, Mademoiselle, que d'Armenon vous écrira, en effet ? Vous connoissez bien peu les jeunes gens de nos jours! Ils nous disent qu'ils aiment, parce que cela est amusant, & qu'ils ne nous croyent pas faites pour une conversation plus sérieuse. Loin de nous, ils répétent leurs fadeurs à d'autres; ils se décident tou-

jours en faveur du moment. L'amour chez eux n'eſt qu'une fantaiſie agréable; & chaque jour a ſa fantaiſie. La conſtance? Ils en rient. Ils n'aiment que les plaiſirs faciles. Les ruptures leur font honneur. Je ne prétens pas dire que mon fils ſuive exactement cet uſage: je ne répondrois pas non plus qu'il s'en éloignât trop. L'exemple eſt ſi ſéduiſant!..... S'il eſt à la mode, on peut s'y mettre auſſi, & rendre indifférence pour indifférence. Si je m'étois trompée ſur ſon compte, le mépris, la haine me vengeroient de lui & de ces ſemblables. Mais, Madame, pourquoi m'allarmez-vous? Vous a-t-il donné lieu de ſoupçonner ſa façon de penſer? Ah! ſans doute: vous ne me preſſentiriez pas, ſi vous n'aviez la certitude

certitude de mon malheur. Hélas ! tout ingrat qu'eſt le Comte, je ſens que je l'aimerai toute la vie. Quelle ſera donc déplorable ! Ciel ! Daigne au moins l'abréger.

Madame d'Armenon, ſenſible à ſa douleur, s'efforça à la diſſiper. Elle l'aſſura qu'elle n'étoit point certaine que ſon fils lui fût auſſi peu attaché ; qu'elle n'en jugeoit que d'après les mœurs générales, qui ſouffroient des exceptions. Cependant, vous l'avouerai-je, charmante Félicourt, je ne ſais ſi je dois deſirer que le Comte en ſoit une. Que n'eſt-il digne, en effet, de toute votre indignation ! Vous parviendriez avec un peu d'efforts ſur vous-même, à le dédaigner, à l'oublier. Vous entreriez alors dans l'heureuſe carriere, où la fortune &

la voix d'une mere vous appellent. Au contraire, plus mon fils ſaura vous plaire, plus j'entrevois que vous ſerez à plaindre....

Mademoiſelle de Félicourt alloit répliquer. Un valet vint inviter Madame d'Armenon de paſſer chez ſa maîtreſſe, qui étoit de retour, & qu'on avoit inſtruite de ſon arrivée. Cette amante n'eut que le tems de la conjurer de ne point perdre eſpérance, de continuer à ébranler ſourdement le ſyſtême de ſa mere, & de ne pas la priver de ſon amitié & de ſon ſecours.

Elle reſta quelque tems ſeule à ſe livrer à mille réflexions, que ce qu'elle venoit d'entendre fit naître. Le Comte étoit-il un ingrat ? Déſeſpérant d'obtenir ſa main, ceſſoit-

il de la mériter ? Quelque preſſé qu'ait été ſon départ, n'auroit-il pas dû venir l'en informer, ou au moins lui écrire deux mots ? Toutes ces idées lui cauſoient une inquiétude qui influa ſur ſon humeur, juſqu'à ce qu'une nouvelle plus affligeante mît le comble à ſa ſituation.

Vers le milieu de la nuit ſuivante, Madame d'Armenon reçut un courier de la part de ſon beau-frere, qui lui mandoit que ſon neveu étoit arrivé avec une groſſe fiévre, & que les réponſes vagues & entortillées du Médecin, faiſoient craindre qu'il n'y eût du danger. Elle partit ſur le champ, emmenant avec elle un docteur de Paris, & donna ordre à un laquais d'aller le matin dire à Madame de Félicourt, & à ſa fille, que

ſon frere étoit plus mal, & qu'elle avoit pris la poſte la nuit, pour ſe rendre auprès de lui.

Mademoiſelle de Félicourt tire le commiſſionnaire à l'écart. Inquiéte & ſoupçonneuſe, elle le tourne, le ſollicite, juſqu'à ce qu'il lui déclare la vérité. Apprenant que ſon amant lui-même eſt en danger, elle congédie le laquais, & s'abandonne à l'affliction la plus amère. Son cœur ſoulagé par une abondance de larmes, elle ne reprend ſes eſprits que pour déplorer le ſort du Comte, & réfléchir que dans le récit du laquais, il n'y avoit pas un mot du meſſage, & de la maladie de M. d'Armenon. Je ſuis trompée, s'écrie-t-elle; mon amant n'a entrepris ce malheureux voyage, qu'aux inſtances de ſa mere! Elle l'a

éloigné de moi, pour l'engager à m'oublier. Sa maladie eſt la ſuite de la violence qu'il s'eſt faite en obéiſſant; ſuite touchante & funeſte! qui me prouve qu'il m'aime, & qu'on expoſe ſes jours pour rompre les nœuds que nos cœurs ont formés. On n'y réuſſira enfin peut-être que trop. Mere aveugle! Ce ſont tes idées d'élévation, qui font couler les premieres larmes de l'amour? Ce ſont elles qui me privent de ce que j'ai de plus cher, & qui menacent ſes jours.. Mais! J'oſe me révolter contre une mere... Suis-je à moi? La Nature ne m'a-t-elle pas miſe dans ſa dépendance, comme un bien qu'elle a acquis au péril de ſa propre vie? Amour! Ne te fais-tu ſentir, que pour étouffer la voix du devoir le plus ſacré? Le

Comte & ſa mere en ont horreur. Ils fuyent le précipice où je ſuis prête à tomber. Ils aiment mieux me déchirer le cœur, que de me rendre coupable. Ils prévoient l'abîme de maux, où un penchant, déſavoué par des parens, entraîne. Le Comte ſacrifie ſa paſſion à mon repos. Imitons ce ſentiment délicat. Immolons mon repos à l'obéiſſance maternelle..... Le Comte ne m'aimera donc plus ? Je ne le verrai point ? Il mourra, & je l'aurai mis au tombeau ! Ne puis-je éviter un crime, que pour en commettre un autre ?.... Non, cher Comte ; s'il ne faut pour te rendre à la vie, que des preuves de mon amour, tu ne mourras point. Après tout, je ne déſeſpère point que ma mere change d'avis. D'ailleurs, ſi elle

me défend d'être l'épouſe du Comte, j'obéirai. Ses droits ſeroient tyranniques, s'ils s'étendoient juſqu'à nos ſentimens. Nous les regarderons comme d'autant plus précieux, qu'ils ſeront notre unique bien, notre ſeule conſolation.

Mademoiſelle de Félicourt s'arrêta à ce parti, qui dans ſes idées, concilioit merveilleuſement ſon devoir avec ſon amour; & elle écrivit cette lettre au jeune d'Armenon. » L'amour » vous punit bien cruellement, cher » Comte, de m'avoir abandonnée. Je » tremble pour vos jours. Si les miens » vous ſont chers, vous quitterez un » projet qui me met au déſeſpoir. On » ne peut m'enlever votre cœur qu'a» vec la vie. Si vous faites le cas que » vous devez de ma tendreſſe, vous

» vous conſerverez pour une perſonne
» qui ne reſpirera jamais que pour vous.
» Si les obſtacles vous effrayent, la
» douceur d'être aimé doit vous en-
» courager & vous conſoler. Revenez,
» cher amant, auprès d'une infortunée,
» que votre état accable d'effroi & de
» douleur. Chaque moment m'enfonce
» un nouveau poignard dans le cœur.
» Tout ce que j'entends autour de ma
» chambre, me glace d'horreur. Cha-
» que fois qu'on m'approche, il me
» ſemble qu'on vient m'apprendre un
» malheur, dont la penſée ſeule m'ôte
» la force & la connoiſſance.

Elle donna cette lettre à un homme affidé, en lui preſcrivant de la remettre au moins à Madame d'Armenon, de reſter à la Terre de *** tant que le Comte y ſeroit malade; & de

ne pas manquer de l'informer chaque jour de ſon état.

Madame d'Armenon avoit trouvé ſon fils dans une fiévre & un abbatement, que tous les remèdes ne pouvoient diſſiper. Le Médecin qui en connoiſſoit la cauſe, aſſuroit que la guériſon du corps, dépendoit uniquement de celle de l'eſprit. Ils étoient à en conférer, quand la lettre arriva. Madame d'Armenon la lut; le Médecin à qui elle la communiqua obtint, par ſes inſtances réitérées, que le malade en feroit lecture; & ils la lui porterent. Le jeune d'Armenon dévore ce charmant écrit, le baiſe vingt fois, le mouille de ſes larmes; regarde ſa mere d'un œil, qui lui reproche de l'avoir excité à s'éloigner, & à triompher d'une paſſion couronnée

du plus tendre retour. Déterminée par ſa ſenſibilité & par l'eſpoir de ſauver ſon fils : guériſſez-vous, mon enfant, lui dit-elle ; je vous promets de vous ramener à Paris, auſſitôt que vous pourrez ſupporter la litiere, & de ne plus m'oppoſer à vos vœux.

Ce peu de mots rend la conſolation & la vie à ſon cœur. Il s'ouvre aux doux tranſports de la joie. Elle ranime ſes ſens affoiblis. Ses yeux éteints brillent du feu du plaiſir. Telle une roſe, frappée des rayons brulans du Soleil, renaît à la fraîcheur d'une belle nuit, étend ſes feuilles à une roſée vivifiante, ſe relève ſur ſa tige, & ſemble ſaluer l'aurore bienfaiſante. Le Comte tend les bras à ſa tendre mere ; oppreſſé de mille mouvemens délicieux, ſa langue ne peut

articuler une parole ; il ne s'explique que par ſes ſoupirs.

Le Médecin ſatisfait de ces heureux commencemens, jugea à propos de laiſſer ſon malade ſe livrer en liberté à ſes agréables réflexions. Elles opérerent mieux que le plus grand ſpécifique. Dès le lendemain, il ſe promena dans le parc, & le jour ſuivant fut fixé pour retourner à Paris.

L'aimable Félicourt avoit reçu ces cheres nouvelles. Le commiſſionnaire qui avoit été préſent à la lecture que le Comte avoit faite de ſa lettre, n'avoit pas manqué de lui rapporter les promeſſes de Madame d'Armenon à ſon fils, l'effet de cette complaiſance, & celui de ſa lettre. Elle en eut une ſatisfaction inexprimable, & ne s'occupa plus que du ſoin de fixer ſon

amant, & de l'emporter ſur lui par ſa tendreſſe.

Le Comte de retour à Paris, eut peine à ſe rendre à l'avis de ſa mere, qui le preſſa de ne voir ſa maîtreſſe, que le lendemain. L'intérêt ſeul de ſon amour modéra une impatience, qui auroit pu avoir des ſuites fâcheuſes. Demander des conſeils pour gagner Madame de Félicourt, diſcuter ſon caractère pour découvrir l'endroit foible, propoſer des moyens d'attaque, les rejetter, prendre des meſures, en conſidérer l'avantage & l'inconvénient, balancer pluſieurs réſolutions, paroître embarraſſé de leur choix. Telle fut la matiere de l'entretien entre la mere & le fils, juſqu'à l'heure où il fallut ſe ſéparer pour prendre quelque repos.

L'idée de revoir ſa chere Félicourt, l'eſpoir d'en abréger le terme dans les bras du ſommeil, & un peu de fatigue le firent jouir de ſes douceurs, ſans interruption, juſqu'au jour.

Dès que la bienſéance le lui permit, il ſe fit annoncer chez Madame de Félicourt. Une certaine pâleur répandue ſur ſon viſage, un reſte de foibleſſe, paſſerent aux yeux de cette Dame pour l'effet de ſon inquiétude, ſur le ſort d'un oncle, & du zèle qu'il lui avoit témoigné dans ſa maladie. Elle félicita le neveu, que le Ciel eût rendu M. d'Armenon à leurs vœux; (car il lui avoit dit qu'heureuſement il étoit hors de danger.) Et le pria de paſſer dans l'appartement de ſa fille pour quelques momens.

Quelle plume pourroit peindre

l'ivreſſe de ces deux amans ? Réunis après des efforts pour ne plus ſe voir, par l'ordre d'une mere qui les cauſe: que de motifs de ſurpriſe & de joie! Que la pâleur & la foibleſſe du Comte intéreſſoient ſa maîtreſſe ! Elle y voyoit la marque d'une vaine tentative, & d'un amour triomphant. L'un avoit effacé l'autre de ſon cœur. Ses premiers ſentimens n'étoient qu'une chaleur mourante, en comparaiſon de la flamme dont elle étoit conſumée. Longtems immobiles, leurs yeux attachés l'un à l'autre, s'exprimerent ſeuls les mouvemens tumultueux qui leur ôtoient la faculté de parler. Leurs ſens, preſqu'engourdis à force d'affections, ſembloient enſévelis dans un épuiſement ſtupide. Dès qu'ils furent un peu revenus de cette lé-

thargie délicieuſe, ils ſe jurerent un attachement & une conſtance à l'épreuve de tous les traits du ſort. Le Comte en ſcella le ſerment par mille baiſers imprimés ſur une main qu'il approchoit de ſon cœur. Félicourt le regardoit, & gémiſſoit de ce que de ſi heureux momens n'étoient point ratifiés par une cérémonie ſainte & indiſpenſable; & de ce qu'elle ne ſeroit peut-être que le prix de pluſieurs années de larmes. Ces cruelles idées étoient bientôt effacées par de plus douces impreſſions.

Ils ne s'en occuperent pas tellement, qu'ils ne ſongeaſſent à ſe ménager une correſpondance aiſée, pour ſe communiquer leurs projets & leurs ſentimens, en cas de revers. La

femme de chambre de Mademoiſelle de Félicourt, leur parut plus propre que tout autre à cette eſpèce d'intrigue. Elle étoit adroite, ingénieuſe & très-attachée à ſa maîtreſſe. On la mit du ſecret : elle offrit tous les ſervices dont elle étoit capable. La premiere preuve qu'elle crut devoir donner de ſon intelligence, fut d'opiner que le Comte ſe retirât, ſans attendre que Madame de Félicourt le fît rappeller. Mademoiſelle lui dira, ajouta-t-elle, que vous êtes ſorti après une viſite très-courte. Cette précipitation, cet air d'ennui & de froideur, en impoſe aux plus ſoupçonneux. Il eſt important de paroître ce qu'on n'eſt pas, pour jouir ſans tracaſſerie, de ce qu'on eſt. On voulut répliquer ; elle inſiſta. Le beſoin qu'on

qu'on avoit de ſon entremiſe, & la crainte de débuter mal avec elle, déterminerent le Comte à ſe retirer.

Peu après, Madame de Félicourt l'envoya prier de ſe rendre auprès d'elle. Sa fille répondit qu'il étoit parti depuis longtems, & paſſa elle-même dans ſon appartement. D'Armenon vous a bientôt quittée, lui dit-elle? Ce pauvre garçon m'a fait pitié. J'aime à le voir ſenſible aux maux de ſes parens. Il a l'ame belle; c'eſt dommage que cela croupiſſe dans la nonchalance, & ne cherche point à s'avancer. C'eſt un grand défaut, ma fille, que de manquer d'ambition. Avec cet aiguillon des grandes ames, on parvient à tout. On voit à ſes pieds des Seigneurs indolens qui envient un rang auquel la

pareſſe les a ſoumis. C'eſt à ce rang ſuprême, où je deſire vous élever, ma chere enfant. Je veux que vous me deviez une dignité ſi éminente, que vous n'apperceviez les autres hommes que comme des inſectes rampans ſous vos pieds. Je ne vous demande que de la docilité; vous êtes riche, vous avez de la beauté. Le ſeul éclat, digne de ces rares avantages, eſt celui de la grandeur. Mon expérience, la nobleſſe de mes ſentimens, vous en répondent. N'eſt-il pas bien doux d'être au-deſſus des autres? de recevoir les hommages de gens qualifiés? de les mettre dans la pouſſiere d'un coup d'œil? d'avoir leur ſort dans ſes mains? d'être recherché des plus grands, ou de vivre avec eux? de fendre avec pompe la

foule d'une vile populace ? de partager la ſplendeur des Souverains ? D'être admis à leur cercle, à leur familiarité ? Oui, ma fille, les honneurs du Louvre, pour vous, ſont l'objet de tous mes deſirs. Quand je vous en verrai jouir, je ſerai conſolée de la ſolitude, de l'obſcurité, où la mort de votre pere m'a plongée. Je mourrai pleinement ſatisfaite.

Mademoiſelle de Félicourt, avec un ſourire forcé, la remercia honnêtement de ſon zèle, & s'efforça, malgré le cri de ſon cœur, à lui marquer de la reconnoiſſance. On juge aſſez quelle violence elle ſe fit; combien ſes ſentimens étoient peu d'accord avec ceux de ſa mere; & combien cette converſation renouvella ſes inquiétudes & ſes craintes. Elle

eut peine à contenir ſon trouble, & revint chez elle déſeſpérée d'en être ſortie. Elle y donna un paſſage libre aux larmes & aux ſoupirs qui l'étouffoient ; puis rappellant ſes forces : vains honneurs, ſe dit-elle à elle-même, ſe peut-il qu'on vous ſacrifie aveuglément le contentement, la félicité du cœur ? Cher amant ! Ta naiſſance te met de pair avec les Grands du Royaume ; il y en a peu parmi eux qui dédaignaſſent ton alliance ; & ma mere, follement enyvrée du faſte des dignités, où la fortune ſeule éleve ſouvent, te reproche une modération toujours digne d'eſtime. Doit-elle exiger que je partage ſon injuſtice, que je ſois la victime d'une fierté ſi oppoſée à la piété qu'elle affecte ? Ah ! ſans doute, elle l'exi-

gera ! Que devriendrai-je ? Avenir cruel ! Tu n'offres à mes yeux qu'un abîme de maux. Je les ſouffrirai avec courage ; j'y ſuccomberai plutôt que de perdre mon amour.

Sa mere ayoit été frappée de l'air de froideur avec lequel elle avoit reçu ſes promeſſes, & en avoit conçu des ſoupçons, qu'elle étoit réſolue d'éclaircir. La triſteſſe extrême, où ſa fille parut le reſte de la journée, ne ſervit pas peu à la confirmer dans ſes idées. L'obſerver avec le Comte, étoit à ſon gré un moyen lent & incertain ; ils pourroient s'en appercevoir, & ſe tenir ſur leurs gardes. Elle en imagina un plus ſûr. Elle traita ſa fille avec bonté ; lui dit qu'elle étoit dans l'âge où les paſſions exerçoient leur empire abſolu ; que l'a-

mour étoit la premiere qui se fît sentir aux jeunes cœurs ; que sûrement le vieux Maréchal ne lui en avoit point inspiré ; mais que si d'autres avoient été plus heureux, elle avoit droit à sa confiance ; & quelles que fussent ses vûes, elle avoit son bonheur trop à cœur, pour ne pas tout sacrifier à le lui procurer, selon ses propres inclinations.

Mademoiselle de Félicourt vit le piége, & répondit avec la même dissimulation, qu'elle étoit apparemment trop jeune encore pour éprouver le sentiment dont elle lui parloit ; qu'elle n'avoit de penchant, ni pour le Maréchal de *** ni pour personne ; & que si cela arrivoit, elle comptoit assez sur sa tendresse, pour oser lui découvrir ses plus intimes

ſecrets. Je connois, reprit ſa mere, votre attachement à vos devoirs, & je ne doute point que vous ne me choiſiſſiez de préférence pour votre confidente. Je ne ſuis pas moins aſſurée que vous n'ouvrirez jamais votre cœur, à des paſſions indignes de vous. Vous n'aurez donc, ma chere fille, à craindre de ma part, ni oppoſitions, ni contrariétés. Par exemple, je me repens de vous avoir peut-être indiſpoſée contre le Comte d'Armenon ; c'eſt un Seigneur aimable, d'un excellent naturel, qui a droit, par ſa naiſſance, aux premieres places. Ce que j'appellois tantôt nonchalance en lui, peut être regardé comme grandeur d'ame. Le vrai mérite a raiſon de dédaigner des dignités qui devroient le prévenir ; & que

des brigues humiliantes lui enlevent. Je ne ſerois pas fâchée que vous euſſiez jetté les yeux ſur lui. Je penſe qu'il rendra une femme très-heureuſe.

Elle ſe tût pour juger des impreſſions que ce diſcours feroit ſur ſa fille ; celle-ci eut d'abord attention de ne rien laiſſer échapper qui la trahît. Mais l'éloge du Comte, dans la bouche de ſa mere, ſon air de ſincerité, une lueur d'eſpoir, la ſéduiſirent. Elle ne fut pas aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour cacher tous les mouvemens de ſa joie. Sa mere en friſſonna d'horreur ; & continuant à uſer d'artifice, elle prit ſon parti, d'après les lumieres qu'elle venoit d'acquérir, & ſe contraignit juſqu'à traiter ſa fille avec plus de douceur

& de complaiſance que de coutume. Cette infortunée ſe livra toute la ſoirée aux plus douces eſpérances. Elle ne voyoit que l'image d'une félicité prochaine. Elle rougiſſoit d'avoir penſé que ſa mere eût eu deſſein de la tromper ; & ſe propoſoit de preſſer ſon amant, de profiter de ſes favorables diſpoſitions, & de ne pas lui laiſſer le tems de revenir à ſon premier ſyſtême. Vaines illuſions ! Si elle vous dût une nuit tranquille, & une attente agréable ; que ſon réveil fût plein d'amertume ! C'eſt à lui que commença l'époque de dix-huit années de pleurs & de gémiſſemens.

Madame de Félicourt avoit donné les ordres les plus précis, pour que ſa porte fût toujours fermée au Comte & même à ſa mere. Le premier s'é-

toit préſenté, & avoit eſſuyé l'affront d'un refus. Il l'écrivit à ſa maîtreſſe, par la voix d'un commiſſionnaire inconnu, adreſſé à ſa femme-de-chambre. Cette lettre fut un coup de foudre pour Mademoiſelle de Félicourt. Elle reſta plus d'une heure ſans force, ſans connoiſſance, & dans un horrible tremblement. Elle revint à force de ſecours. Il ne s'agit pas de pleurer, Liſette, dit-elle, à ſa confidente ; il faut me préparer à ſouffrir. Ceci n'eſt que le prélude des peines que j'ai prévues. De loin, elles n'ont point ébranlé mon amour. Je ſupporterai leur atteinte avec la même fermeté. Je ſerois malheureuſe, en paſſant dans les bras d'un autre. J'aime mieux l'être, en m'occupant ſans ceſſe de ma paſſion. J'aurai la conſolation de juſti-

fier mes tourmens par leur cauſe. Je jouirai du moins des charmes de la fidélité.... Mon amant aura-t-il la même conſtance ? Je tremble que les différends ne le faſſent changer. Ah ! Liſette, je n'ai point d'autre crainte. Elle apprit au Comte, dans la réponſe qu'elle lui fit, la trahiſon que ſa mere avoit employée pour lui arracher le ſecret de ſon cœur ; proteſta qu'elle ſeroit à lui juſqu'au tombeau, & l'engagea à ſe déguiſer, à s'introduire dans la maiſon, en demandant à parler à Liſette, & lui envoya cette réponſe par celui qu'elle avoit dépêché à la Terre de***.

Elle deſcendit à ſon ordinaire chez ſa mere : celle-ci la reçut froidement, ne tarda pas à l'accabler de reproches, & à lui jurer, avec impréca-

tion, qu'elle ne verroit jamais le Comte ; & que ſi elle s'appercevoit qu'elle entretînt la moindre intelligence avec lui, elle la forceroit d'épouſer ſur le champ le Maréchal de***. Elle répondit avec un courage qui étonna cette orgueilleuſe hypocrite : Vous n'aurez point, Madame, de gendre que de mon choix, ou vous n'aurez bientôt plus de fille. Je ne me marierai point ſans votre conſentement, & vous ne diſpoſerez pas de mon cœur ſans le mien. Vous êtes ma mere, & vous me deſtinez le ſort le plus déplorable ! Vous m'aimez, & vous me traitez en ennemie ! Hélas ! je n'oublie point que je vous dois la vie. Le Ciel m'eſt témoin que ma tendreſſe, ma reconnoiſſance, mon reſpect pour vous ne peuvent s'accroî-

tre. Daignez, ma chere mere, vous ſouvenir que le bonheur d'une exiſtence que je vous dois, dépend de vous. Puis-je la regarder comme un bienfait, ſi tous les inſtans en ſont chargés d'amertume & de tourmens?

Quelques larmes coulerent de ſes yeux. Sa mere enflammée de courroux répliqua, qu'elle ſauroit la contraindre à l'obéiſſance, & paſſa dans ſon cabinet. Mademoiſelle de Félicourt remonte chez elle, & confere avec Liſette des meſures les plus capables de tromper la vigilance de ſa Mere. Si j'étois à votre place, Mademoiſelle, lui dit ſa femme-de-chambre, je la forcerois bien à accomplir vos deſirs... Comment cela, Liſette?.. Comment! Oh! Je le ſais bien.... Apprends-moi.... Non, non; vous

avez des ſcrupules ; vous vous fâcheriez. Ce conſeil mettroit pourtant fin à vos maux.... Quel eſt-il, Liſette ? Je veux abſolument que vous me le diſiez.... Eh ! bien, uſez-en avec votre amant, comme s'il étoit votre époux. Ne faudra-t-il pas qu'il le devienne malgré votre mere ? Oſeroit-elle vous déshonorer aux yeux du public, plutôt que de vous donner à un homme, qui ne demande qu'à vous épouſer.... Quelle propoſition ? Moi ! j'acheterois le repos par une infamie. Je violerois les loix du devoir & de la pudeur ? Ah ! plutôt mourir cent fois. Gardez-vous de me tenir jamais de pareils propos, & de me laiſſer ſeule avec le Comte ; ou éteignez mon indignation.... N'en parlons plus : gémiſſez, pleurez tout

à votre aiſe ; vous en avez le tems de reſte.

Liſette ſe retira d'un air de dépit, Sa maîtreſſe ſe jette ſur ſon lit, agitée des plus ſombres réflexions. Le Comte vint à la brune, traveſti en domeſtique. Liſette l'introduiſit dans la chambre de Mademoiſelle Félicourt, & fut préſente à toute leur converſation. Ce que la douleur a de plus touchant, l'amour de plus tendre, les ſermens de plus ſolemnel, y fut répété. On conclut enſuite que le Comte feroit agir M. de Félicourt, le Directeur de ſa mere, & tous ceux qui avoient empire ſur ſon eſprit. Après ces arrangemens, & les promeſſes de ſe revoir le lendemain de la même maniere, Liſette fit retirer le Comte, de peur qu'une trop lon-

gue viſite ne fût remarquée. On ſe ſé-para avec quelque eſpérance, que de puiſſantes ſollicitations auroient un bon ſuccès.

Pendant huit jours, Madame de Félicourt fut preſſée par ſes parens, par ſes amis. Ils employerent ce que les repréſentations, les larmes, les inſtances ont de plus fort & de plus preſſant. Ils lui rappellerent les devoirs de mere; ſes ſoins paſſés pour une fille, prête à en recueillir le fruit. L'intérêt que la Nature lui preſcrivoit de prendre à ſon bonheur; l'indécence, la dureté même d'un entêtement qui s'y oppoſeroit, les principes de charité, de compaſſion, & d'une juſte condeſendance, puiſés dans une Religion qu'elle profeſſoit avec zèle; l'opinion enfin

qu'elle donneroit au monde de ſon caractere. Rien n'ébranla ce cœur inflexible. Fatiguée de tant d'importunités, elle ne voulut plus voir perſonne, défendit à ſa fille de ſortir de ſa chambre, & renouvella les ordres les plus ſévères de lui empêcher toute communication au dehors.

Cet excès de rigueur découragea quelque tems ſa déplorable fille. Mais réfléchiſſant que trop d'abbatement pourroit rallentir l'ardeur de ſon amant, & qu'elle n'avoit plus à compter que ſur ſon courage, elle prit un air décidé & ſerein. Le Comte arriva ſur ces entrefaites, & fut ſurpris de la force de ſon eſprit. Aimons-nous, lui dit-il, cher Félicourt? Une mere barbare ne peut éteindre des ſenti-

mens qui m'animeront juſqu'au dernier ſoupir ; abandonnons le reſte à la providence. Aimons-nous, reprit-elle, le Ciel eſt juſte ; il nous regardera peut-être en pitié. Pendant ces effuſions de cœur, Liſette étoit ſortie. Sa Maîtreſſe la ſonna, & elle ne revint que longtems après. Que deux cœurs nourris d'amertume s'ouvrent facilement aux impreſſions du plaiſir ! Ces tendres amans ſe regardent : Mademoiſelle de Félicourt eſt interdite & inquiéte. Le Comte ſe haſarde à lui prendre un baiſer. L'oubli d'elle-même paſſe de ſes lèvres juſqu'au fond de ſon ame. La pudeur murmure en vain. L'ivreſſe des ſens étouffe ſa voix, & une ivreſſe en eſt le prix.

Quand ils furent revenus à eux, Mademoiſelle de Félicourt regarda le

Comte d'un air plein de langueur & de confuſion. Votre honneur, Monſieur, lui dit-elle, eſt engagé à réparer le mien. Vous ſeriez un malheureux, ſi vous m'abandonniez. Une prompte mort ſe vengeroit de votre perfidie; & la mémoire d'une infortunée, ſans ceſſe préſente à vos yeux, furie implacable, vous déchireroit le cœur jour & nuit... Chere amante, que le Ciel me puniſſe dans toute ſa ſévérité de ſa puiſſance, ſi vous avez jamais l'ombre d'une infidélité à me reprocher! Dès ce moment, mon cœur, ma deſtinée ſont attachés aux vôtres; ni les perſécutions, ni les revers, ne parviendront jamais à les en ſéparer. Tendre Félicourt, que ne puis-je, en verſant tout mon ſang pour vous, convaincre votre eſprit

de la ſincérité & de la conſtance de ma paſſion!...

Liſette entra, comme il prononçoit ſes derniers mots. Sa maîtreſſe la querella foiblement de ſa longue abſence. Elle s'excuſa en ſouriant, & avertit encore le Comte qu'il ſe compromettroit, s'il reſtoit plus longtems. Les adieux furent des plus vifs. Félicourt permit à ſon amant de l'embraſſer, & ſon cœur le ſuivit au défaut de ſes yeux. Deux mois s'écoulerent dans une intelligence parfaite. Mademoiſelle de Félicourt avoit des preuves certaines qu'elle ſeroit bientôt mere, & s'occupoit des moyens de déterminer la ſienne à la rendre épouſe. Celle-ci ſembloit s'être un peu adoucie. Elle lui permettoit de paſſer pluſieurs heures avec elles. Sa

porte n'étoit plus fermée. Elle avoit mené ſa fille ſouper chez Monſieur de Félicourt. Celui-ci l'avoit conduite à la Comédie. Le Maréchal de*** avoit recommencé ſes viſites. Quoique Mademoiſelle de Félicourt le reçût très-froidement, & parlât à ſa mere de ſon amour pour d'Armenon, ſans ménagement, elle ne paroiſſoit point y faire trop d'attention.

Un jour, un de ceux qu'elle avoit chargé d'éclairer la conduite de M. d'Armenon & de ſa fille, vint lui dire, qu'en traverſant le veſtibule, il avoit rencontré le Comte en habit de perruquier. Elle entre en fureur, fait venir le ſuiſſe, pour ſavoir chez qui venoit le prétendu coëffeur. Celui-ci avoua qu'il avoit demandé la femme-de-chambre de Mademoiſelle. Liſette fut

appellée, & ſoutint qu'elle n'avoit vu perſonne, & qu'elle n'avoit point quitté ſa maîtreſſe. Madame de Félicourt parut contente de ſa réponſe, & la renvoya. Tranſportée de rage d'avoir été trompée par des enfans, vingt fois elle fut ſur le point de ſonner ſa fille. Mais la crainte de faire trop de bruit dans le premier mouvement de ſa colere, l'en empêcha. Elle remit cette ſcène après ſouper. En attendant, elle s'abandonna aux réflexions que ces viſites clandeſtines, & la réſolution d'une petite perſonne de quatorze ans & quelques mois, offrirent en foule à ſon eſprit. Le Comte fut averti que l'intrigue étoit découverte, & prié de ſuſpendre tout commerce, même de lettres, juſqu'à nouvel ordre. On ajoutoit que l'orage ne

manqueroit pas de fondre le ſoir ſur une tête qui lui étoit chere ; mais que la foudre la réduiroit en pouſſiere, avant de changer ſon cœur, qu'on le conjuroit de recevoir ce coup avec le même courage, & de croire que ſa fermeté laſſe enfin la barbarie, & l'emporte enfin ſur elle. Après avoir envoyé ce billet, Mademoiſelle de Félicourt ſongea au rôle qui lui reſtoit à jouer avec ſa mere. Elle étudia ſa contenance, médita ſes réponſes, raſſembla toute la force dont elle étoit capable ; & quand l'heure de ſe mettre à table fut venue, elle s'y préſenta avec une aſſurance qui déconcerta ſa mere. Elle lançoit à ſa fille, de tems en tems, des regards ſombres & menaçans, des monoſyllabes pro-

noncées à regret & d'un ton bruſque d'une part, un air à inſpirer la piété à l'ame la plus farouche, les égards, le reſpect les plus tendres de l'autre, conduiſirent à la fin du repas. Alors Madame de Félicourt ſe leve, dit à ſa fille de la ſuivre, ferme pluſieurs portes ſur elles, & paſſe dans un arriere-cabinet. Elle fixa ſa fille un inſtant: C'eſt donc vous, lui dit-elle, en fureur, qui déshonorez mon nom & ma maiſon, par un commerce honteux? Qui foulez aux pieds le devoir, la ſoumiſſion & la pudeur, qui vous laiſſez conduire par une ardeur aveugle, qui vous abandonnez ſans trouble & ſans remords, à la diſcrétion d'un ſéducteur, que je vous ai défendu de voir, ſous peine de ma haine?

haine ? Décidez-vous à épouſer le Maréchal de ***, ou un Cloître ſera votre tombeau.

Sa malheureuſe fille tombe à ſes genoux, veut lui prendre une main qu'elle retire avec précipitation, fond en larmes, & la conjure par ce qu'il y a de plus capable de la fléchir, de lui pardonner la faute d'un penchant invincible, plutôt que la ſienne. Vous m'avez donné la vie, ma mere ; reprenez votre bien ; je vous le rendrai ſans murmurer. Ah ! vos entrailles frémiſſent à cette offre ſincere de ma part. Peuvent-elles n'être pas émues de voir ce bien changé en poiſon ? Daignez, ô ma mere, jetter un coup d'œil de compaſſion ſur votre fille ; elle vous eſt plus chere que la grandeur. Vous voulez que je ſois heu-

reuſe. Eh! puis-je l'être, ſous un joug affreux ? Ma paſſion me ſéduit peut-être. J'en ſerai ſeule la victime. Jamais la moindre plainte n'altérera votre repos. Il eſt certain que mon choix ne rempliſſe pas mes vœux. Il eſt aſſuré que le vôtre ſera le tourment de la vie. Ferez-vous pencher la balance de votre côté.... Vous vous êtes révoltée contre mes droits & mes ordres; vous ne me fléchirez que par un prompt repentir. Le Maréchal ou le Cloître. Choiſiſſez. C'eſt la ſeule grace que vous obtiendrez.

Mademoiſelle de Félicourt perdant tout eſpoir de vaincre cette cruelle opiniâtreté, s'élève, & continue d'un ton plus ferme : Je ne chercherai plus, Madame, à émouvoir votre ame; je vais la remplir d'horreur,

en expoſant à vos yeux, les funeſtes effets de votre inſenſibilité. Oui, Madame, j'ai reçu le Comte d'Armenon, & j'ai vécu avec lui comme ſon épouſe. Je vous avoue en rougiſſant un crime, que le ſeul déſeſpoir m'a fait commettre. J'en porte le fruit dans mon ſein. Je ne vous demande grace que pour une innocente créature; faites de moi ce qu'il vous plaira. Je recevrai les coups de votre vengeance, comme des châtimens que votre tendreſſe m'eût épargnés, & qui me rendront peut-être enfin le Ciel favorable..... Fuyez, malheureuſe, fuyez de mes yeux. Allez l'attendre, cette punition ſi bien méritée.

Elle remonte chez elle, plus effrayée de l'énormité de ſa faute,

que de ces menaces. L'affliction d'avoir donné à ſa mere de juſtes ſujets de reproches & de haine, lui peignit la honte dont elle s'étoit couverte, des plus affreuſes couleurs. C'étoit fournir de nouvelles armes à ſa dureté naturelle. Cette idée affoiblit le contentement qu'éprouve la conſcience, après un aveu pénible. L'amour toujours prêt à juſtifier ces égaremens, lui inſpira des *penſées* plus conſolantes. N'eſt-ce pas, lui dit-il, cette mere même qui vous a forcée à une foibleſſe par ſon orgueil inflexible? a-t-elle plus droit de vous la reprocher depuis qu'elle eſt commiſe? En avez-vous moins de la lui attribuer toute entiere? C'eſt ſon crime & non le vôtre. Vous êtes la victime de ſes rigueurs. C'eſt à

elle à ſentir les remords. Une paſſion tyrannique nous ſubjugue par des prétextes qui excuſent ſes erreurs. Mademoiſelle de Félicourt raſſurée par ces captieuſes raiſons, ne s'occupa plus qu'à s'affermir contre les plus durs traitemens.

Son amant avoit eu beſoin de tous les ſecours d'une mere tendre, & de l'exemple de fermeté que ſa maîtreſſe lui donnoit dans ſon dernier billet, pour ne pas ſuccomber au récit de leur malheur. Comme ſi l'ame de Mademoiſelle de Félicourt eût paſſé dans la ſienne, il sèche ſes pleurs tout-à-coup, & confere avec Madame d'Armenon des moyens de revoir ſa maîtreſſe, & même de l'arracher à la haine d'une mere barbare. Les repréſentations les plus preſ-

ſantes ſur les difficultés d'un enlevement, au milieu d'une maiſon gardée avec ſoin, & ſur les dangers où le crédit de Madame de Félicourt l'expoſeroit infailliblement; les prieres les plus tendres de ne point empoiſonner les jours d'une mere, par une entrepriſe où il n'y avoit que chagrins & que malheurs à attendre, ébranlerent le Comte. Il promit de n'exécuter ſon projet que dans le cas d'un ſuccès aſſuré, & où ſa maîtreſſe y conſentiroit; mais il perſiſta dans le deſſein de la voir, quoi qu'il dût lui en arriver. Il gagne à prix d'argent le portier d'un hôtel voiſin de celui de Madame de Félicourt, & qui n'en étoit ſéparé que par un mur d'une médiocre hauteur; franchit ce mur dans le tems où il ſavoit

que les domeſtiques étoient à ſouper, & ſe gliſſe, ſans bruit, à la porte de Mademoiſelle de Félicourt. Il la trouva plongée dans les diverſes réflexions, dont nous venons de parler. Quelle agréable ſurpriſe! Quelle joie! Ils ne s'y livrerent qu'autant qu'il fallut pour reprendre l'uſage de leurs facultés affoiblies, par le conflit de mille impreſſions contraires.

Mademoiſelle de Félicourt raconta à ſon amant l'entretien qu'elle avoit eu avec ſa mere; les ſoins qu'elle avoit pris pour la fléchir; l'aveu qu'elle lui avoit fait de ſes fautes & de ſon état, & qu'elle ne lui avoit repondu que par des reproches, & des menaces vagues. Sur ſes deſſeins, pas un mot, lui ajouta-

t-elle, plaiſe au Ciel de lui inſpirer plus de juſtice, & plus de douceur ! Hélas ! je ne l'eſpere point. Son cœur eſt tout-à-fait endurci.

Le Comte lui communiqua ſes idées, & lui fit ſentir, en termes touchans & perſuaſifs, la facilité de l'exécution. Quand tout le monde ſera endormi, continue-t-il avec vivacité, nous nous coulerons ſans danger hors de la maiſon, nous paſſerons dans la cour voiſine, à l'aide d'une échelle qu'on me tient prête, nous arriverons à la frontiere avant qu'on ſe ſoit apperçus de notre fuite. Nous nous donnerons la main ſolemnellement, & nous braverons un courroux impuiſſant. Mademoiſelle de Félicourt l'écouta tranquillement, & quand il eut fini, elle repliqua qu'elle étoit

étoit trop affligée d'avoir donné priſe ſur elle à ſa mere, par une premiere faute; que pour la vie, elle n'en commettroit pas une ſeconde; que le mariage qu'il lui propoſoit étoit trop illicite, pour raſſurer ſa conſcience; qu'il n'étoit rien moins que facile de ſortir ſans être apperçus, d'une maiſon dont elle ne doutoit pas que les avenues ne fuſſent exactement gardées! Eh! cher amant, comptez cela pour rien. Peut-on jouir de quelque tranquillité, quand on a violé l'ordre public & toute bienſéance? J'ai commis un crime, il faut le réparer par ma patience & ma ſoumiſſion. Si vous êtes homme d'honneur, comme je le penſe, vous me garderez votre foi juſqu'au tombeau. Je vous renouvelle le ſerment de n'être jamais qu'à vous.

Si le Ciel nous eſt contraire juſqu'à la fin, la droiture de nos intentions lui parlera du moins pour nous dans l'autre vie. Si vous n'êtes pas capable de ce généreux effort, je connoîtrai votre caractère, je déplorerai l'opinion que j'en ai eue, & mes regrets cuiſans abrégeront, j'eſpére, des jours trop malheureux. Je ne vous reverrai peut-être de longtems; peut-être en ce moment, ma mere penſe-t-elle à laver une tache qu'elle ma contrainte d'imprimer à ſon nom. Quel que ſoit le ſort qu'elle me réſerve, je le ſubirai ſans murmurer. Vous me ſerez uniquement cher; & ſi je puis croire que je vive de même, dans votre ſouvenir, je trouverai des douceurs dans mes peines.

Le Comte lui jura ſur ce qu'il y a

de plus ſacré, de ne pas ceſſer un inſtant de l'aimer, de ne jamais s'unir qu'à elle, & d'attendre dans un renoncement abſolu à tout plaiſir, que la Providence daignât finir ſes tourmens ou ſa vie. Ces proteſtations faites du ton de la vérité, rendirent à l'infortunée Félicourt, toute ſa fermeté. Aſſurée de ſon amant, il lui ſembla qu'elle n'avoit plus rien à redouter. Elle voyoit avec contentement l'inutilité des efforts de ſa mere pour la tourmenter. Le reſte de cette entrevue ſe paſſa en épanchemens de cœur, en promeſſes, en encouragemens réciproques. On prit toutes les meſures poſſibles pour s'écrire. Vains arrangemens! La rigoureuſe vigilance d'une mere irritée, ne réuſſit que trop à en empêcher l'effet. Le jour ap-

prochoit, que le lecteur ſenſible ſe repréſente la douleur extrême de deux amants, qui vont ſe ſéparer peut-être pour toujours. Une voix éteinte, un œil égaré, éperdu, des ſoupirs entrecoupés de ſanglots ſont les moindres ſignes de l'attendriſſement, du trouble & des angoiſſes mortelles de leurs cœurs. Ils s'embraſſent ſans dire un ſeul mot. Leurs ames viennent ſe confondre ſur leurs lèvres. Le plus triſte des adieux eſt étouffé dans les gémiſſemens, & un torrent de larmes.

Soit que les approches de l'aurore euſſent endormi la défiance, ſoit que les ſurveillants euſſent été ſurpris par le ſommeil, le Comte hors de lui-même, & ſe ſoutenant à peine ſur ſes genoux tremblants, fut aſſez heu-

reux pour n'être point découvert en ſe retirant. Il fait le ſignal convenu, on lui jette l'échelle de corde ; & quand il eſt au haut du mur, de l'autre côté, il regarde la maiſon qu'habite encore ſa maîtreſſe, leve les mains au Ciel, & le prie avec ferveur que ſi ſa vengeance doit éclater, elle épargne Félicourt, & ne retombe que ſur lui. Il reſte dans cette attitude. Le portier lui fait craindre que le jour ne les trahiſſe tous deux. Il deſcend, s'arrange pour revenir la nuit ſuivante, s'il eſt encore tems, & retourne chez lui.

Sa mere l'attendoit avec la derniere impatience. Il lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer. Madame d'Armenon loua ſa maîtreſſe de ſes refus & de ſa fermeté, & preſſa ſon fils

de prendre le repos dont il avoit beſoin.

Madame de Félicourt, après mille réflexions, avoit enfin pris un parti qui accordoit ſa fureur, avec l'intérêt de ſa réputation. Elle traita le lendemain ſa fille avec un air de bonté & de douceur, qui lui parut du plus heureux augure. Elle lui dit de ſe tenir prête pour aller ſouper chez ſon frere, qu'elle avoit des viſites à rendre, & qu'elle viendroit la prendre enſuite; elle donna une commiſſion à Liſette, quand ſa maîtreſſe ſeroit habillée; tout cela ſe dit d'un ton de tranquillité & de tendreſſe, qui en impoſa à l'une & à l'autre. Mais le ſerpent cachoit ſon dard ſous les fleurs, pour attirer ſes victimes, & leur porter de plus ſûres atteintes.

Cette mere diſſimulée, rentra le ſoir, prit ſa fille dans ſon carroſſe, & ſe rendit chez M. de Félicourt. On y paſſa la ſoirée gaiement. L'union qui paroiſſoit régner entre la mere & la fille, enchantoit le frere de celle-ci. Elle ſe flatoit elle-même d'avoir touché un cœur ſi longtems endurci. Cet eſpoir diſſipoit peu-à-peu la langueur qui perçoit malgré elle, dans ſes actions & dans ſes manieres. C'eſt ainſi que les flots amoncelés de la mer, offrent un beau ſpectacle à ceux mêmes qu'ils ſont prêts d'engloutir dans leurs abîmes. L'heure de ſe retirer arriva. Le frere & la ſœur s'embraſſerent tendrement. Ils étoient bien éloignés de penſer qu'ils ne ſe reverroient plus. La mere & la fille montent dans leur voiture. A

peine eurent-ils traverſés quelques rues, que Madame de Félicourt fait arrêter, deſcend, prend ſa fille par la main, ſe jette avec elle dans un carrôſſe de remiſe, renvoye le ſien à l'hôtel, & ordonne de courir à toutes jambes. Le remiſe ſort de Paris, y rentre, & parcourt avec une vîteſſe incroyable, pluſieurs quartiers de la Ville. Madame de Félicourt avoit jugé cette précaution néceſſaire pour éviter les émiſſaires qu'elle ne doutoit point que le Comte n'eût mis ſur ſes pas, ſes conjectures étoient juſtes, & elle eut lieu de s'applaudir de ſes meſures. Quatre hommes attachés à ſa ſuite, l'eurent bientôt perdue de vûe, & le malheureux amant ne put jamais retrouver les traces de ſa maîtreſſe. Cette déplorable fille étoit

montée avec ſa mere ſans réſiſtance. Un ſeul ſoupir lui étoit échappé. Elle voyoit ces tours & détours d'un œil tranquille, & d'un viſage aſſuré. Elle attendoit même le lieu de ſa deſtination, avec une ſorte d'impatience. Au bout de près de deux heures de courſe, le remiſe s'y arrête. On paſſe dans un appartement aſſez propre ; on conduit Mademoiſellelle de Félicourt dans ſa chambre ; elle apperçoit Liſette qui s'arrachoit les cheveux & fondoit en larmes : Tu as, lui dit Madame de Félicourt, favoriſé la conduite honteuſe de ta maîtreſſe ; il eſt juſte que tu en partages avec elle la punition. Si tu oſes la quitter, voilà un ordre de te renfermer dans un cachot le reſte de tes jours. Vous, fille ſans pudeur & dénaturée, j'ai près

de ſi ſages arrangemens, que vous n'aurez de commerce avec qui que ce ſoit. Si vous faites la moindre tentative pour me tromper, j'exercerai ſans pitié, une vengeance qui ſervira d'exemple à la poſtérité. Tenez, Madame, continua-t-elle, en adreſſant la parole à la maîtreſſe de la maiſon: Je vous remets l'ordre qui regarde cette créature; exécutez-le ſans délai à la moindre déſobéiſſance; ſouvenez-vous de vos promeſſes, & comptez ſur les miennes. Quand elle eut achevé ces mots foudroyans, elle ſe retira.

L'hôteſſe de Mademoiſelle de Félicourt avoit ſervi ſa mere, qui avoit contribuée à ſon établiſſement de ſes bienfaits. Elle étoit ſage-femme renommée. Si la fidélité à ſes engage-

mens avec la mere, fut une preuve de ſa reconnoiſſance, les égards qu'elle eut pour la fille en furent une de l'intérêt qu'elle prit au ſort de cette infortunée. Elle lui procura tous les agrémens dont elle fut capable; la conſola, lui inſpira du courage dans ſa ſituation. Si elle lui déchira le cœur, en l'engageant à oublier le Comte, elle ceſſa ſes conſeils, dès qu'elle en connut l'effet. Enfin, pendant près d'un an que Mademoiſelle de Félicourt demeura chez cette femme, elle y eût mené une vie douce, s'il eût pu y avoir de douceur pour une ame impitoyablement privée de ce qu'elle avoit de plus cher. Elle étoit accouchée d'une fille; elle demanda en grâce qu'on la fît nourrir & élever. On le

lui assura; mais quand la sage-femme en parla à Madame de Félicourt, elle lui ordonna de la mettre dans le lieu fondé, pour de pareils enfans; de dire qu'elle l'avoit confiée à une nourrice sûre, & de lui cacher absolument l'endroit où elle seroit.

Quant au premier point, cette femme plus généreuse que Madame de Félicourt, crut pouvoir y manquer, sans violer son serment. Elle donna à ses dépens une nourrice à l'enfant; & en cas d'événement, elle remit à cette nourrice une boëte de peu de valeur, dont elle garda la clef, & qui contenoit le nom de cette petite créature, & celui de ses parens, en recommendant expressément de ne l'ouvrir que quand il s'agiroit d'établir l'enfant. Quand au

ſecond article, ni prieres, ni larmes, ni promeſſes ne purent lui arracher ſon ſecret. Elle ſe contenta de promettre à Mademoiſelle de Félicourt de le lui révéler ſurement, quand elle ſeroit rétablie.

Dès qu'il n'y eut plus de danger pour ſa ſanté, ſa mere vint à deux heures du matin l'enlever avec Liſette, dans un autre remiſe, & les conduiſit elle-même dans un couvent, à trente lieues de Paris. La Supérieure étoit prévenue; tout étoit préparé. Ces deux triſtes victimes furent étroitement renfermées quatre ans entiers: pendant le reſte de leur captivité, on ne leur permit de prendre l'air que ſur une terraſſe haute & hors de la vue; & elles n'eurent jamais de commerce avec perſonne,

qu'avec la ſœur qui leur apportoit nourriture.

Mademoiſelle de Félicourt ſupporta ces cruels traitemens avec un courage héroïque. Elle s'occupoit à mille petits ouvrages; paſſoit la plus grande partie du jour à écrire à ſon amant, avec du charbon, ſur les carreaux de ſa chambre, à effacer cette écriture, & à recommencer à écrire. Quand je penſe aux tourmens que cette malheureuſe captive endura dans le long eſpace de dix-ſept ans, ma plume me tombe des mains, mon cœur déchiré friſſonne d'horreur, mon eſprit s'égare. Je ne trouve point d'expreſſions aſſez fortes pour peindre un ſupplice ſi affreux. Je me hâte de tirer le rideau ſur une punition qui révolte la Nature, &

de paſſer à une époque qui en offrira la récompenſe au lecteur.

Le courroux céleſte s'appeſantiſſoit ſur Madame de Félicourt. La mort lui avoit enlevé ſon fils, ſon unique eſpérance. Il n'avoit point laiſſé d'héritiers. Elle-même eſt frappée d'une maladie qui ne lui laiſſe que peu de jours à vivre; elle penſe enfin à ſa fille. Dévorée de remords, elle l'envoye chercher en toute diligence; & fait appeller Madame d'Armenon & ſon fils. Ils accourent. Le Ciel me punit, leur dit-elle, en les faiſant approcher de ſon lit; pardonnez-moi, & priez l'Eternel qu'il me traite avec miſéricorde! Ma fille va arriver, Comte, je vous la donne. Le contrat eſt dreſſé & ſigné : puiſſé-je vivre au moins pour réparer une foible

partie des maux que je vous ai causés, en vous donnant ma bénédiction! Car je ne mérite plus d'être témoin de votre bonheur.

Le Comte se jette à genoux, & lui témoigne ses remercîmens par une abondance de larmes. Je suis sensible à vos bontés, reprit-elle, généreux Comte; mais c'est trop vous occuper de moi. Prenez la poste, volez au-devant de ma fille. Qu'elle me doive la satisfaction de vous revoir quelques heures plutôt.

Le Comte obéit, sa mere ne quitta plus Madame de Félicourt. Celle-ci fit acheter toutes les dispenses nécessaires. Le Curé de la Paroisse fut invité de se rendre à l'hôtel à peu près à l'heure qu'on présumoit que Mademoiselle de Félicourt & le

Comte

Comte arriveroient. Après ces arrangemens, cette mere enfin attendrie, reſſentit une ſi vive émotion de joye, qu'elle en tomba en ſyncope. Elle revint de cette criſe; mais elle avoit perdu l'uſage de la parole, que tous les remèdes ne purent lui rendre.

Le Comte rencontra ſa maîtreſſe à quelques lieues en deçà de ſa fatale priſon : il ſaute dans ſa chaiſe; des tranſports d'ivreſſe, l'amertume de la douleur ſe peignent dans leurs yeux. Cher Comte ! Tendre Félicourt !... Eſt-ce vous que je revois !... Serez-vous enfin mon époux ?.... Furent les ſeuls mots que leur langue pût prononcer le reſte de leur route. Entrer dans la cour, ſe précipiter hors de la chaiſe, voler au lit de la malade, ſe jetter à ſes pieds, pouſſer

des cris lugubres & entremêlés de ſanglots, eſt l'ouvrage d'un moment. Madame de Félicourt ramaſſe le peu de forces qui lui reſtoit, leur tend la main : ils la baignent de larmes. Le Médecin qui ſe trouvoit là par hazard, les pria de modérer des careſſes qui la feroient périr infailliblement. Le Curé commence la cérémonie nuptiale. La mere mourante veut tenir les mains des époux dans la ſienne, fait quelques efforts pour parler, entr'ouvre une paupiere à demi-fermée ; ratifie la bénédiction du Prêtre par un mouvement de tête, & expire.

Les cris de l'hymenée furent changés en gémiſſemens de mort. Les époux ſe précipitent ſur le corps de leur mere, pour recueillir ſes der-

niers soupirs. On les arrache d'une chambre, où le même instant leur tiroit des larmes & combloit leurs vœux. La douleur qu'ils ressentent de cette perte, est aussi sincere, que leur amour avoit été constant. Le tems calma l'une peu-à-peu, & ne fit qu'augmenter l'autre. Le Comte aimoit son épouse au bout de dix-huit ans de disgraces avec la même vivacité, que dans les premiers jours. La tendre Félicourt ne se ressouvenoit de ses malheurs, que pour en chérir le prix dans la personne de son époux. Leurs amis admiroient, dans un siècle corrompu, un homme assez fidèle à ses sermens, pour conserver, sans espoir, une passion si vive ; une femme assez courageuse pour sacrifier sa fortune & son repos, & vivre

dans la plus dure captivité, pour expier sa faute, & fléchir le courroux du Ciel.

Après qu'ils eurent rendus les derniers devoirs à la mémoire de Madame de Félicourt, leur premier soin fut de faire les plus exactes recherches dans les Hôpitaux; mais n'ayant nulle indication, nulle lumiere qui pût leur faire reconnoître leur chere fille, tous leurs efforts furent inutiles dans ces endroits. Ce couple infortuné gémissoit sans cesse d'être privé d'un fruit si cher de leur amour. La sage-femme étoit morte subitement, avant Madame de Félicourt. Sa famille étoit dispersée; on n'en put rien découvrir. Le Comte envoya dans tous les villages à trente lieues à la ronde. L'exprès qui passa

au château de ***, trouva enfin des indices. Le Marquis de Bardan l'avoit adreſſé au Curé de la Paroiſſe. Celui-ci avoit développé le myſtere, & engagé le pere nourricier à lui remettre la boëte. L'exprès étoit retourné à Paris à toute bride, avec cette preuve du ſuccès de ſon voyage. Le Comte & la Comteſſe furent auſſi charmés de cette heureuſe découverte, qu'affligés d'un enlevement qu'on n'avoit pu leur cacher, & qui éloignoit un enfant qu'ils n'avoient retrouvé avec tant de peine, que pour la revoir deshonorée. Ils accourent au Château de ***, & ne diſſimulent point au Marquis leurs ſoupçons & leurs craintes. Ils étoient tous occupés à chercher les moyens d'éclaircir une affaire ſi importante, quand le jeune

Bardan arriva, & les tira d'inquiétude, de la maniere qu'on a vu dans l'hiſtoire précédente. Une tournure ſi favorable combla tous les eſprits de la plus vive ſatisfaction. Le Comte d'Armenon ſe chargea du ſoin du pere nourricier de Lucile, & de toute ſa famille; & paſſe avec ſa chere épouſe, qui lui a donné deux fils, une vie pleine d'agrémens & de charmes.

AMASIS ET LAODICE,

OU

LE RIVAL GÉNÉREUX.

LAODICE étoit une Princeſſe du Sang des Rois de Cyrene ; d'une beauté raviſſante, d'un caractere auſſi aimable que ſolide, d'un eſprit léger, fin & enjoué ; tant de rares qualités réunies à une naiſſance illuſtre, lui donnoient droit d'aſpirer aux plus hautes alliances. Pluſieurs Princes n'oublioient rien pour toucher ſon cœur. Incognito à Cyrene, ils partageoient les fêtes de la Cour ; & par leurs aſſiduités & leurs ſoins, s'efforçoient à faire connoître à la jeune Princeſſe qu'elle ſeule les y attiroit, & que leur unique deſir étoit de lui inſpirer les ſentimens qu'ils prenoient dans ſes yeux. Ils n'en obtenoient que des

politeſſes vagues, que de ces réponſes qui pour être enveloppées, n'en laiſſoient pas moins voir un refus poſitif. Battus ſon pere, étoit dans leur ſecret; attribuant la froideur de ſa fille à l'incognito de ſes adorateurs, il inſtruiſit celle-ci de leurs qualités, & lui fit ſentir combien il deſiroit de la voir heureuſe dans les bras d'un époux, qui eut pour elle toute la tendreſſe que ſes vertus & ſa beauté méritoient. Liſus, lui diſoit-il, eſt le jeune Prince de notre contrée le plus *accompli*. Auſſi délicat que tendre, auſſi généreux qu'éclairé, on ne ſait lequel de ſon eſprit ou de ſon cœur on doit admirer le plus. Ses manieres décentes & honnêtes annoncent une ame née pour la vertu. La nobleſſe de ſes ſentimens prévient en ſa faveur. Sa droiture, ſa franchiſe ſont de sûrs garans de leur durée. Dailleurs, ma chere fille, je ne vous diſſimulerai pas qu'il eſt préſomptif héritier d'un Etat depuis

puis longtems heureux, ſous la domination de ſes peres. Vous n'ignorez pas, qu'iſſus du ſang des Rois de Cyrène, notre fortune ne répond pas à notre naiſſance, & qu'il eſt de la prudence de ne point rejetter des avantages que le Ciel ſe laſſera peut-être bientôt de vous offrir .... Votre tendreſſe, ô mon pere, m'eſt trop connue, pour que je ne ſois pas auſſi ſenſible que je le dois, au nouveau témoignage que vous m'en donnez.

Je rends juſtice au mérite de Lyſus. Je le diſtingue des autres Princes qui fréquentent la Cour ; j'admire une ſageſſe & des mœurs rares à ſon âge ; mais il faut aimer pour choiſir un époux; & ſur ce que vous m'avez dit ſouvent vous-même de cette paſſion, je n'ai peut-être qu'à m'applaudir de ne l'avoir point encore ſentie... Vous en applaudir ! Prenez garde, Laodice, d'offenſer la Déeſſe Vénus, qu'on révère à Cyrène ; elle ſe venge cruellement de ceux qui oſent braver ſa puiſſance... Je ne la brave point,

Seigneur, j'attends que Vénus daigne l'exercer ſur mon cœur, je ne le défendrai point de ſes traits. Mais ne ſeroit-ce pas l'offenſer plutôt, que de les prévenir?... Elle différe ſouvent de frapper juſqu'à ce qu'on ſe ſoit dévoué à l'hymen ſon fils. Et puis la fortune que je vous préſente, ne vous excuſera-t-elle pas d'avoir dévancé ſa volonté?... La fortune ne juſtifie pas une baſſe impatience. Ceſſez, cher auteur de mes jours, de me preſſer de former un nœud pour lequel je n'ai encore aucun penchant. Si je ne retrouve plus ce que je refuſe aujourd'hui, je vivrai dans une retraite paiſible, ſans ambition, chériſſant une douce obſcurité, l'aſyle le plus ſacré de l'innocence & du bonheur. Pour commencer à en goûter les charmes, permettez, ô mon pere, que je me retire dès ce ſoir à votre maiſon des champs. Je vous conjure de m'accorder cette grace, au nom de l'amitié que vous me témoignez.

Battus fut frappé de cette réſolution.

Il aimoit trop tendrement ſa fille, pour contraindre ſes penchans. Il lui fit comprendre que la bienſéance ne lui permettoit pas de la laiſſer s'éloigner avec une précipitation, que le Roi ne manqueroit pas de condamner; qu'il étoit de ſon devoir de l'inſtruire de ce deſſein, avant de l'exécuter. Il promit de le voir le lendemain matin à ce ſujet; Laodice ſe rendit à ces raiſons.

Son pere qui n'avoit imaginé ce délai, que dans l'idée de profiter de ce court intervalle pour la déterminer à reſter à la Cour, mit inutilement tout en uſage pour éluder leur départ. Laodice employa tant d'inſtances & des expreſſions ſi touchantes, qu'il fut lui-même forcé de conduire ſa fille à la campagne, où elle avoit obtenu que leur voyage ſeroit ſecret, afin de n'être importunée d'aucune viſite.

Son éloignement réfroidit tous les plaiſirs de la Cour, dont elle étoit l'ame. Les Etrangers qui n'y cher-

choient qu'elle, furent ſurpris d'une retraite ſi ſubite. Pluſieurs jours furent employés à en éclaircir le myſtère. Le Prince Lyſus qui aimoit éperduement Laodice, ſollicita le Roi, la Cour & la Ville, de lui apprendre ce qu'elle étoit devenue; inſtances, prieres, larmes, recherches, tout fut inutile. Les amis de Lyſus lui conſeillerent de fuir une Cour, où tout lui retraçoit une Princeſſe qu'il devoit oublier. Longtems ſon amour rejetta ce conſeil, & ſe nourrit du ſouvenir de Laodice; mais enfin perdant tout eſpoir de la revoir, il conſentit à s'arracher d'un païs trop fatal à ſon repos.

Laodice ne jouit pas longtemps de celui qu'elle étoit venu chercher à la campagne. Sa maiſon étoit ſur le chemin de Memphis à Cyrène. Un Officier Egyptien, chargé par ſon Maître d'une commiſſion ſecrette auprès du Roi de Cyrène, s'y arrêta en allant à cette Capitale. Laodice fut touchée de ſa bonne mine; un ſé-

jour de deux heures qu'il fit dans cette maiſon ſuffit pour l'embraſer; elle ſut qu'il paſſeroit quelques mois à Cyrène; c'en fut aſſez pour la décider d'y retourner. Comment le demander à ſon pere! comment lui en cacher la cauſe ou la lui avouer!

Laodice ne ceſſa de s'occuper de ces difficultés, que pour ſonder la nature des impreſſions qu'un moment avoit fait naître. Quelle impatience eſt la mienne, diſoit-elle en elle-même? Quel trouble m'agite? Quelle ivreſſe me tranſporte? Eſt-ce-là l'amour! O Vénus! Sont-ce tes feux que je reſſens? Puis-je les méconnoître? Qui! moi!.. J'aimerois un étranger, un homme obſcur! Moi! qui n'ai pu répondre à la tendreſſe d'un Souverain, qui avoit toutes les graces & toutes les qualités enſemble; je ſuis enflammée pour un objet que le haſard m'offre, dont les dehors ſéduiſans cachent peut-être une ame peu eſtimable! Pourquoi oſé-je en

juger ſi témérairement ? Pourquoi m'intéreſſé-je à lui ? Amour ! O penchant aveugle ! que tu venges bien les objets injuſtement dédaignés, en nous attachant à des hommes indignes de nos préférences !

Ces penſées la couvroient de confuſion. Elle ne jettoit les yeux ſur ſa foibleſſe, que pour éprouver l'horreur des remords. Elle paſſa le reſte de la journée dans ſon appartement, dans une rêverie & un abbatement preſque continuels. Son eſprit paſſoit de l'impreſſion profonde que l'étranger avoit faite ſur ſon ame, aux ſuites qu'elle avoit lieu d'en attendre, & aux moyens d'effacer l'une, ou de ménager les autres ; & il ſembloit que chacune de ſes réflexions fût un nouveau trait qui approfondît ſa bleſſure. Elle ſe diſpenſa de paroître à table le ſoir, ſous prétexte d'incommodité. Battus vint la voir avant de ſe coucher ; elle ſe contraignit, parut aſſez gaie, & ne laiſſa rien échapper de ſon trouble. La nuit y mit le com-

ble. Elle éprouva une fermentation inconnue ; ſa raiſon & ſes ſens, ſes deſirs & ſes devoirs, le ſoin de ſon rang, & le cri de ſon cœur, ſe livroient une guerre terrible. Si elle s'aſſoupiſſoit de fatigue & d'épuiſemens, des treſſaillemens ſubits, des ſoupirs involontaires lui ôtoient ce moment de repos. Elle paſſa la nuit entiere dans la plus cruelle agitation.

Le lendemain matin foible, pâle, abbatue, elle voulut ſe lever dans la crainte d'inquieter ſon pere. Il ne manqua pas de paſſer chez elle, dès qu'il ſut qu'il étoit jour. Il recula de ſurpriſe & d'effroi en l'appercevant. Dans quel état déplorable êtes-vous, mon enfant, lui dit-il ? Votre incommodité eſt-elle devenue ſérieuſe ? Eſt-ce elle ou l'inſomnie qui vous a ſi changée ? Hâtez-vous, ma fille, de m'apprendre vos maux. Vous me cauſez une inquiétude mortelle.

Laodice rêva un moment, fit ſortir les Eſclaves qui l'entouroient, pouſſa quelques ſoupirs, jetta ſur ſon

pere un regard confus & égaré, lui prit une main qu'elle mouilla de larmes : Ah ! mon pere, lui dit-elle d'une voix éteinte, ſi je vous apprends les tourmens que j'endure, vous frémirez de colere, vous me haïrez.. Moi ! vous haïr, Laodice ! Quel eſt donc votre crime ? Eh ! Quel qu'il ſoit, je je ſuis votre pere ; un pere qui vous a toujours aimé. Ouvrez-moi votre cœur avec confiance ; votre vertu me raſſure. Non, vous n'avez rien à craindre de ma ſévérité ; attendez tout de ma bonté & de ma tendre complaiſance ; parlez, ma fille, de grace expliquez-vous.

Les larmes couloient de ſes yeux en abondance ; elle les eſſuya, colla ſa bouche ſur la main de Battus, & raſſemblant ſes forces dans ce court recueillement ; Lyſus eſt vengé, dit-elle, à ſon pere. La Déeſſe de Cythère m'a punie de mon indifférence pour lui. O mon pere ! J'aime ; c'eſt trop peu dire, mon cœur eſt percé de mille traits. J'éprouve les

ſentimens les plus violens, & peut-être les plus indignes de vous & de ma maiſon. L'Officier Egyptien, qui a paſſé hier, eſt la cauſe de mes maux & de ma honte. Depuis l'inſtant fatal qu'il s'eſt offert à ma vue, je ne ſuis plus la maîtreſſe de moi-même; il occupe ſans ceſſe mon eſprit & mon ame. Point de raiſonnemens, point de reproches que je ne me ſois faits ſur la diſproportion de nos rangs; point de réſolutions que je n'aie priſes pour effacer ſon image de ma mémoire. Elle triomphe de mes efforts. Je veux l'oublier, & je l'aime davantage; je la vois dans la fange dont elle eſt ſouillée, & elle m'en eſt plus chere. Mon pere, ayez pitié d'une fille qui rougit de ſa foibleſſe. Mais n'eſpérez pas m'en affranchir. Je ſens que j'y ſuccomberois. Que la vengeance des Dieux eſt redoutable!

Battus fut affligé mortellement, moins encore que ſa fille s'attachât à un inconnu, que de la voir en proie

à une paſſion ſi furieuſe. Il en connoiſſoit trop les effets, pour ne pas plaindre Laodice. Il la conſola, l'encouragea à la patience, & lui *dit* tout ce qu'il put pour lui prouver que ſon état l'attendriſſoit ſans l'aigrir. Laodice fut pénétrée de ſes bontés, lui jura de ſe conduire par ſes conſeils, & en termes ambigus, lui fit comprendre qu'elle deſiroit de retourner à la Cour. Il feignit de ne pas entendre ; on demanda cette grace plus clairement. La prudence vouloit qu'il l'a refuſât. Une complaiſance aveugle pour ſa fille le fléchit, & ils partirent dès le ſoir.

L'eſpoir de revoir l'étranger, & de s'éclaircir de ſa naiſſance & de ſon caractere, rendit la gaieté à Laodice. En arrivant, elle ſoupa à la Cour. Amaſis (c'étoit le nom de l'Egyptien) y avoit été reçu avec diſtinction. Laodice ſut, dans ce premier moment, que d'une naiſſance aſſez obſcure, il étoit parvenu au grade d'Officier ſupérieur, dans les troupes d'A-

priès, Roi d'Egypte. Ces lumieres ne juſtifioient point tout-à-fait le penchant de Laodice. Cependant elle eut moins à en rougir. Le mérite perſonnel lui faiſoit oublier l'origine. Loin d'y trouver des motifs de rejeter juſqu'à ſon idée, comme elle l'avoit eſpéré, ſa paſſion prit de nouveaux accroiſſemens.

Amaſis ſe fit préſenter dès le lendemain par un des favoris du Roi, à Laodice. Après les complimens uſités, l'étranger répondit aux queſtions qu'on lui fit, avec tant d'eſprit, de préciſion & de capacité, que le Prince & la Princeſſe en furent également ravis. Des expreſſions faciles, des idées juſtes, un ton noble & modeſte l'égaloient dans l'eſprit de Laodice, aux plus grands Seigneurs. Il n'eut pas une moindre opinion des charmes & des qualités de cette Princeſſe. Au premier aſpect elle l'avoit ſoumis à ſes loix. Il eut beſoin de la plus grande violence, pour contenir ſes tranſports d'admiration.

Deux mois ſe paſſerent dans des témoignages d'eſtime & de bienveillance, de la part de Laodice, & dans des preuves redoublées de ſoumiſſion, de dévouement & de reſpect, de la part de l'Ambaſſadeur; car il avoit ce caractère auprès du Roi des Cyrenéens. Il ſe voyoient régulierement chez Battus ou à la Cour. L'accueil du Roi & du Prince de ſon ſang y donnoit à Amaſis une conſidération que peu de Miniſtres étrangers y avoit eue. Sa préſence rendoit le Palais plus agréable aux yeux de Laodice. Jamais les plaiſirs qu'on y goûtoit ne lui avoient paru ſi piquants.

Comment, dans un commerce, j'ai preſque dit familier, renfermer dans ſon ſein, des ſentimens que mille occaſions accroiſſent & autoriſent à déclarer! Amaſis les dévora. Il étoit trop fier pour s'expoſer à un refus mépriſant; & perdre une eſtime qui lui étoit auſſi chere que la vie. Il ſut ſe poſſéder juſqu'au dernier moment. Laodice étoit trop modeſte &

trop ſage, pour s'écarter de la bienſéance, ce devoir ſacré pour ſon ſexe. Elle ſoutint courageuſement les combats les plus cruels. Si Amaſis s'apperçut qu'il ne lui déplaiſoit pas, elle ne lui donna jamais lieu de ſe flater que d'une eſtime & d'une honnêteté convenables au rang d'une Princeſſe. Qu'on juge de la ſituation de cette amante; en préſence de ce qu'elle aime, forcée à paroître indifférente, à obſerver juſqu'à un coup d'œil, à réprimer le moindre geſte, à affecter de la liberté d'eſprit, de la froideur même. Quels tourmens affreux! Le plaiſir de voir ſon amant, lui inſpiroit la force de les ſupporter; celui d'allier beaucoup d'amour, à beaucoup de ſageſſe, ſoutenoit l'équilibre entr'eux. Laodice pouvoit s'eſtimer. La vue d'Amaſis & la paix de ſa conſcience, faiſoient ſa félicité. Nous touchons au moment où elle va être réduite à l'un des deux.

Le Roi de Babylone avoit déclaré la guerre à l'Egypte. Apriès étoit inſtruit qu'une armée formidable al-

loit fondre ſur ſes Etats. Il manda à Amaſis de repaſſer en Egypte, pour prendre le commandement de ſes troupes, dont il l'avoit nommé Général en chef. Cet ordre conſterna Laodice; elle perdoit Amaſis peut-être pour toujours; peut-être la mort arrêteroit le cours de ſes exploits, & moiſſonneroit un Héros qui n'auroit pas la conſolation d'apprendre que ſon image ſeroit éternellement gravée dans le cœur le plus tendre. Vingt fois elle fut ſur le point de lui en faire l'aveu. La vertu triompha de ces tranſports, & la plongea dans un abattement qu'il lui fut impoſſible de cacher à tous les yeux. Son pere en pénétra la cauſe, & l'exhorta à tenir ferme contre un orage, dont la fin lui rendroit le repos & la liberté. C'eſt ainſi qu'il enviſageoit l'éloignement d'Amaſis, qui ne fit au contraire que lui prouver que la paſſion de ſa fille étoit incurable.

Quant à Amaſis, le nouvel honneur dont il étoit revêtu, réveilla toute ſon ambition & ſon penchant

pour les armes. Ils ne purent empêcher l'amour de parler à ſon cœur. Il fut quelques inſtans ſuſpendu entre le deſir de la gloire, & l'intérêt de ſa paſſion. Mais réfléchiſſant que dans la carriere qui s'ouvroit à ſon courage, il trouveroit l'unique moyen de s'élever juſqu'à Laodice; il fit ſes adieux, & partit en montrant ſur ſon viſage, que la joie de commander une armée, ne l'emportoit point ſur la douleur de quitter une maîtreſſe.

Celle de Laodice fut inexprimable. Elle ſe renferma dans ſa chambre, & s'abandonna aux pleurs & aux gémiſſemens, en pleine liberté. Une heure après le départ d'Amaſis, un eſclave de cette Princeſſe demanda à lui remettre une lettre, que l'Ambaſſadeur lui avoit confiée pour elle. Qu'il eſt doux d'être aimé de ce qu'on aime! Laodice en perdant la vue de ſon amant, acquéroit la certitude de régner dans ſon cœur. Elle ſe flatoit du moins que la lettre qu'il lui adreſſoit à elle-même, contenoit cet aveu

charmant. Amaſis avoit gardé le ſilence pendant ſon ſéjour à Cyrène. Quelle diſcrétion ? Quelle délicateſſe ! Il n'expliquoit ſon amour qu'en allant mériter qu'on l'approuvât. Quelle nobleſſe ! quelle élévation d'ame !

Laodice eſſuye ſes pleurs, ſent le calme renaître en ſon cœur, & court prier ſon pere de lire la lettre d'Amaſis. Ce Prince pénétré de la retenue de ſa fille, l'embraſſe les larmes aux yeux, & lit ce qui ſuit. « Vous ne me pardonnerez pas, grande Princeſſe, d'avoir porté des deſirs téméraires ſur vous, de vous aimer, & d'oſer vous le dire. Je mérite tout votre courroux, ſi la paſſion la plus ardente ne me ſert d'excuſe. Je n'ai pu quitter Cyrène, ſans manquer au reſpect que je vous dois, & dont je me ſuis fait une loi de ne point m'écarter, tant que j'ai reſté à votre Cour. Je vais conduire nos troupes au combat ; votre image qui m'enflâme, me guidera moi-même à la victoire.

J'oſe

J'oſe eſpérer que je cueillerai tant de lauriers, qu'ils rempliront une partie de la diſtance qu'il y a entre vous & moi: du moins ſi la fortune m'eſt contraire, je ſuis ſûr de mourir glorieuſement. Heureux ſi vous daignez plaindre mon ſort ! »

La Princeſſe fut tranſportée de joie à cette lecture. Son pere lui dit qu'il répondroit convenablement à Amaſis. A cette aſſurance, elle ſe jette dans ſes bras, le ſerre dans les ſiens, & ne le remercie que par un torrent de larmes. Après une ſcène ſi touchante, elle repaſſa dans ſon appartement, où elle ne s'occupa plus que d'un amant, qu'elle ne doutoit point de voir bien-tôt couronner des mains de la victoire, & d'un avenir que ſon amour lui peignoit des plus riantes couleurs.

Amaſis arrivé en Egypte, trouve les troupes raſſemblées, ſe met à leur tête, & vole au-delà des frontieres à la rencontre de l'ennemi. Il ne tarda pas à le joindre, & en moins d'un

mois il remporta deux victoires ſi complettes, que Babylone fut forcée à demander la paix, aux conditions qu'Apriès voulut lui accorder. Une Campagne ſi glorieuſe répandit l'allégreſſe dans toute l'Egypte. La relation qu'Amaſis en avoit envoyée à Battus, avoit cauſé une joie au-deſſus de toute expreſſion à Laodice. Elle n'avoit plus à rougir de ſon choix. Son amant, le Héros, le défenſeur de l'Egypte, étoit plus grand à ſes yeux, que le Monarque qu'il ſervoit.

La Princeſſe n'en penſoit pas ſeule ainſi; toute l'Egypte regardoit Amaſis comme ſon Libérateur, ſa gloire, ſes louanges paſſoient de bouche en bouche. Apriès en fut jaloux, lui ſuppoſa de mauvaiſes intentions, & le fit charger de fers. Le peuple de Memphis s'aſſemble, force ſa priſon, briſe ſes fers, tourne ſa fureur contre le Roi, entre dans le Palais, maſſacre les Gardes & Apriès, & d'une voix unanime, proclame Amaſis Roi d'Egypte. Une révolution

ſi étrange fut l'ouvrage d'un moment.

Le nouveau Monarque appaiſe le tumulte, prend poſſeſſion du Trône & des fortereſſes de l'Egypte, s'aſſure des troupes qui l'adorent, & commence à regner en grand Prince, ſur un peuple qu'il a ſauvé en Héros. Un événement ſi imprévu fut bientôt connu dans toutes les Cours voiſines. Amaſis y envoya des Ambaſſadeurs pour leur en apprendre les particularités. Ceux qui ſe rendirent à Cyrène, eurent ordre d'affranchir le Royaume du tribut annuel qu'il payoit à l'Egypte, & de demander au Roi & à Battus, la Princeſſe Laodice pour Amaſis.

Cette propoſition avoit été précédée d'un bienfait trop ſignalé, pour n'être pas acceptée ſur le champ. La Princeſſe au comble de ſes vœux, attendit impatiemment ſans doute, que les préparatifs que la décence exige en pareille rencontre, fuſſent achevés pour s'embarquer; on fit une telle di-

ligence, que huit jours y ſuffirent. Amaſis vint au-devant d'elle juſqu'au rivage de la mer. Leurs noces furent célébrées avec la ſomptuoſité & les fêtes d'uſage, dans une Cour auſſi magnifique qu'opulente.

Près de deux ans s'écoulerent dans les douceurs d'une union cimentée, par une eſtime & des égards réciproques. Quelques nuages parurent altérer la félicité de ces époux. Laodice trouva dans ſon eſprit le moyen de les diſſiper. Les Egyptiens revenus de l'enthouſiaſme, où la gloire d'Amaſis les avoit jettés, ſe repentirent d'avoir mis ſur le Trône un homme de baſſe naiſſance, murmuroient, & étoient prêts à éclater. Amaſis vouloit les ſoumettre par la force. Laodice lui conſeilla de n'y employer que ce ſtratagême qu'elle lui donna Il fit faire d'un vaſe d'argent, où il ſe lavoit les pieds, la figure d'un des Dieux d'Egypte, & l'expoſa en public. Les Egyptiens accoururent en foule lui rendre leurs adorations. Egyptiens, leur

dit alors Amasis: » L'origine de cette » statue n'est pas plus illustre que la » mienne; & il leur apprit de quoi elle » étoit faite. Pourquoi faites-vous » difficulté de vous soumettre à moi, » puisque vous vous prosternez de- » vant elle? » Ce peuple confus se retira chacun chez soi, après l'avoir assuré de leur soumission & de leur fidélité inviolables.

Le succès de cette ruse augmenta l'estime du Roi pour la Reine, & le crédit de celle-ci. Ce dernier fut cause du cruel événement qui terminera cette histoire. Les esclaves ou concubines du Prince avoient coutume de regner sous son nom, & de faire dépandre d'elles toutes les parties de l'administration. Amasis gouvernoit par lui-même, ou ne partageoit son autorité qu'avec Laodice. Pour s'en venger, elles s'attacherent à noircir la Reine dans son esprit; elles lui dirent que cette Princesse ne feignoit de la tendresse, que pour trouver le moment favorable de le massacrer, & de

reſter ſeule ſur le Trône. Elles allé-guerent, pour le prouver, que la Reine n'avoit point d'enfans, parce que ſa fierté ſeroit bleſſée de donner de la poſtérité à un Prince, qu'elle mépri-ſoit intérieurement, & dont elle ſe promettoit d'éteindre juſqu'au nom. Cette calomnie fut appuyée de tant de vraiſemblances, que le Prince ſe laiſſa ſéduire. Une raiſon particuliere la rendit probable de plus en plus. Amaſis n'avoit pu parvenir encore à conſommer ſon mariage avec Laodice. Il l'attribua à des maléfices, entra en fureur; & ſans conſulter ni ſa ten-dreſſe ni ſa prudence, il fit mettre la Reine dans un cachot, où ſon procès fut ſuivi dans la plus grande rigueur. Une diſgrace ſi inopinée, devint la nou-velle de toutes les Cours étrangeres. Le Roi de Cyrène envoya des Ambaſ-ſadeurs à Memphis; Battus y vint pour implorer la clémence du Monarque irrité; il ne voulut entendre perſonne, pas même la Reine. Les Juges vendus aux eſclaves, & croyant plaire au

maître, trouverent l'accusée coupable, & la condamnerent à la mort. Conduite au lieu de l'exécution, & prête à subir un si injuste arrêt, une troupe de gens armés l'arrachent des mains des bourreaux, & la fauvent en fuyant, avec la vîtesse des vents.

C'étoit le Prince Lysus qui, suivi de cinquante soldats déterminés comme lui, avoit fait ce coup hardi. Il conduisit la Princesse à Cyrène, où Battus sorti de Memphis pour n'être point témoin de la mort de sa déplorable fille, arrivoit dans le même moment que son libérateur. Qui pourroit exprimer les mouvemens de surprise, de joie, de douleur, de ce malheureux pere, en voyant sa fille qu'il croyoit n'être plus! Elle vivoit, hélas! Mais une foiblesse extrême faisoit craindre une seconde fois pour ses jours. Laissons-la au milieu des soins du Roi, de son pere, & sur-tout du généreux Lysus. Amasis étonné d'une hardiesse si extraordinaire, ne fut pas longtems à en connoître l'auteur, ainsi que l'in-

nocence de Laodice. Une des eſclaves trahit les autres, & découvrit leur complot. Le Roi les fit punir elles, & les juges iniques qui avoient ſervi leur haine abominable, comme ils le méritoient. Il envoya une Ambaſſade à Cyrène, faire à la Reine toutes les réparations & les promeſſes les plus ſolemnelles. Ses Ambaſſadeurs étoient chargés en outre, de prier la Princeſſe de revenir à Memphis, & d'inviter Lyſus de l'accompagner. Ce Prince courageux, que l'intérêt de Laodice ſeul guidoit, voulut bien y conſentir. Ils furent reçus au bruit des acclamations du peuple & des Grands. Lyſus partagea les honneurs de ce triomphe. Amaſis recula conſidérablement les bornes de ſon petit État, le combla de faveurs & de bienfaits, & fit, juſqu'à la fin de ſes jours, ſa félicité de la tendreſſe & du bonheur de Laodice.

FIN.

53087

SRD AD+

9 AD+